



# Cinq Heures pour l'Éternité

---

## Table des matières

Chapitre 1 : Le premier cycle	3
Chapitre 2 : La prise de conscience	17
Chapitre 3 : La résignation	31
Chapitre 4 : La confrontation avec le passé	39
Chapitre 5 : La réparation familiale	47
Chapitre 6 : La quête du pardon	57
Chapitre 7 : La vérité révélée	65
Chapitre 8 : Le cycle de la compassion	76
Chapitre 9 : La recherche du sens	87
Chapitre 10 : Le cycle de l'adieu	96
Chapitre 11 : Le dernier obstacle	107
Chapitre 12 : La fin de la boucle	116

## Chapitre 1 : Le premier cycle

Le crépitemment du vieux poste de radio et l'odeur de café brûlé emplissaient la petite cuisine. Debout près de l'évier, une tasse fumante à la main, Arthur observait le lever du soleil à travers la fenêtre. Les couleurs chaudes de l'aube illuminaient son visage ridé, dessinant les ombres du temps sur ses traits fatigués. Il avait toujours aimé ce moment paisible de la journée, où le monde semblait prendre une grande inspiration avant de s'éveiller.

Aujourd'hui pourtant, quelque chose clochait. Une oppression sourde dans sa poitrine, un léger vertige qui rendait le carrelage froid sous ses pieds instable. Il posa la tasse, la sensation s'intensifiant, un étau se resserrant autour de son cœur. Des sueurs froides perlaient sur son front. Il tenta d'appeler, mais aucun son ne sortit de sa gorge serrée. Sa vision se brouilla, les contours de la cuisine se fondant dans un tourbillon gris. Puis, plus rien... ..

Un claquement sec. Le sifflement aigu d'une bouilloire. Arthur ouvrit les yeux, désorienté. Il était allongé sur le sol de sa cuisine, la joue collée au carrelage froid. Le soleil, plus haut dans le ciel maintenant, inondait la pièce d'une lumière crue. Il se redressa lentement, la tête lui tournant, le cœur battant à tout rompre. Il inspira profondément, l'odeur de café brûlé emplissant ses narines. La même odeur que quelques instants auparavant...

Se relevant péniblement, il remarqua la tasse renversée près de l'évier, son contenu s'étalant en une flaque sombre sur le carrelage. Un sentiment étrange le parcourut, un mélange d'incrédulité et d'une peur diffuse. Il avait rêvé ? Un rêve si réel, si intense...

Encore tremblant, il se dirigea vers le salon. La pendule murale affichait 9h02. Il jura intérieurement. Il était en retard. En retard pour... Pour quoi d'ailleurs ? Un trou noir s'ouvrit dans son esprit, engloutissant ses souvenirs. Il se sentait étrangement vide, comme si une partie de lui-même était absente.

Il se laissa tomber lourdement dans son fauteuil usé, tentant de rassembler ses esprits. Qu'est-ce qui se passait ? Il avait l'impression d'avoir perdu pied, comme un nageur emporté par le courant. Il ferma les yeux, essayant de se rappeler ce qu'il était censé faire, où il devait aller. En vain. Seule l'image persistante de la cuisine baignée de soleil, de la tasse brisée et de ce sentiment de malaise lancinant persistait.

Une bouffée de chaleur monta à ses joues. Le journal ! Il avait oublié le journal. Chaque matin, depuis des années, il allait chercher le journal à l'entrée de l'allée, un rituel immuable qui rythmait ses journées. Sauf aujourd'hui.

Se levant d'un bond, il se précipita vers la porte d'entrée, l'ouvrit brusquement et scruta l'allée. Vide. Un sentiment de malaise l'envahit. Où était-il passé ? Il jeta un coup d'œil à sa montre. 9h15. Bien trop tard. Le facteur passait toujours à la même heure, comme une horloge suisse.

Soudain, une voix l'interpella de l'autre côté de la rue.

« Arthur ! Vous allez bien ? Vous semblez pâle comme un linge ! »

C'était Mme Schmidt, sa voisine, une femme âgée au regard vif et à la langue bien pendue. Elle arrosait ses géraniums, son visage rond fendu d'un sourire amical. Un sourire qui s'évanouit rapidement en voyant l'air hagard d'Arthur.

« Euh... oui, oui, ça va, merci. Juste un petit étourdissement, rien de grave », balbutia-t-il, mal à l'aise.

« Vous devriez faire attention à vous, Arthur. Vous n'êtes plus tout jeune, vous savez ! », rétorqua-t-elle, non sans une pointe d'inquiétude dans la voix.

Il marqua un sourire forcé, remerciant la vieille dame pour son attention, tout en se maudissant intérieurement de lui avoir donné une telle frayeur. Il referma la porte, le cœur lourd. Que se passait-il ce matin ? Il se sentait étrangement déphasé, comme s'il était spectateur de sa propre vie.

Déambulant dans le salon, son regard se posa sur une photo posée sur le manteau de la cheminée. Une photo jaunie par le temps, représentant un jeune homme souriant, les cheveux noirs comme l'ébène, les yeux pétillants de joie. Arthur. Ou plutôt, une version d'Arthur qu'il ne reconnaissait plus. Un Arthur insouciant, plein de vie, bien loin du vieil homme fatigué qu'il était devenu.

Un pincement au cœur le fit tressaillir. Combien de temps s'était-il écoulé depuis qu'il ne s'était pas regardé dans un miroir ? Depuis qu'il avait cessé de voir le jeune homme de la photo et qu'il ne voyait plus que les rides, les taches de vieillesse et la tristesse qui voilaient son regard ?

Il se laissa tomber sur le canapé, la tête entre les mains. Une vague de fatigue l'envahit, un épuisement qui semblait venir du plus profond de son être. Il ferma les yeux, se remémorant des bribes de son rêve. La cuisine, la tasse brisée, ce sentiment d'oppression... Tout semblait si réel, si tangible. Comme si ce n'était pas qu'un rêve, mais...

Un éclair de douleur lui traversa la poitrine, le forçant à reprendre son souffle. La douleur était si vive, si soudaine, qu'il en cria. Il porta la main à son cœur, sentant son pouls s'emballer. Il avait du mal à respirer, l'air lui manquant. Sa vision se brouilla à nouveau, les couleurs vives du salon se fondant dans une masse informe. Il tenta de se relever, de crier à l'aide, mais ses membres ne lui répondaient plus. Il glissa lentement sur le canapé, son corps s'affaissant sur lui-même, comme une marionnette dont on aurait coupé les fils.

Et puis, plus rien... ...

Un silence pesant s'abattit, lourd et froid comme une pierre tombale. Le tic-tac lancinant de l'horloge comtoise sur le mur semblait se moquer de l'immobilité soudaine d'Arthur. La poussière dansait dans le rayon de soleil qui traversait la fenêtre, illuminant les particules en suspension dans l'air immobile. Sur la table basse, une tasse de thé à moitié vide, déjà froide, témoignait de la vie qui animait encore récemment la pièce.

Puis, lentement, comme à regret, la vie revint. Une inspiration saccadée, un halètement rauque. Les paupières d'Arthur tremblèrent, se soulevant péniblement sur ses yeux bleus délavés, emplis d'une terreur indicible. Il cligna des yeux plusieurs fois, tentant de chasser le voile noir qui obscurcissait sa vision. La pièce lui apparut peu à peu, floue et irréelle, comme vue à travers un épais brouillard.

Il tenta de se redresser, mais son corps refusait de lui obéir. Il était allongé sur le sol de sa cuisine, la joue plaquée contre le carrelage froid. L'odeur familière du café brûlé flottait dans l'air, mêlée à une odeur métallique qu'il ne parvenait pas à identifier. Il essaya de parler, mais seul un son rauque, à peine audible, franchit ses lèvres desséchées.

Paniqué, il balaya la pièce du regard. Tout était à sa place, inchangé. La tasse renversée près de l'évier, le soleil matinal illuminant la pièce. Exactement comme... comme tout à l'heure.

Une horreur glaciale s'empara de lui, le figeant sur place. Ce n'était pas possible. Un mauvais rêve ? Un cauchemar ? Mais tout semblait si réel, si terriblement tangible. L'odeur du café, la froideur du carrelage, le battement effréné de son cœur dans sa poitrine.

Il ferma les yeux, serrant les dents, luttant contre la vague de nausée qui le submergeait. Il avait besoin de réfléchir, de comprendre. Qu'est-ce qui se passait ? Était-il en train de devenir fou ?

Lentement, péniblement, il se redressa en position assise, s'appuyant contre le placard de la cuisine. Sa tête tournait, son corps entier tremblait de faiblesse et de terreur. Il porta

une main tremblante à son visage, sentant la peau froide et moite sous ses doigts. C'était bien réel. Il était vivant. Mais pour combien de temps ?

Le souvenir de la douleur fulgurante dans sa poitrine, de la sensation d'étouffement, de la vie qui le quittait lentement, le hantait comme une ombre menaçante. Était-il condamné à revivre cet instant encore et encore ? Coincé dans une boucle infernale, sans début ni fin ?

L'idée le fit frissonner. Il devait s'échapper, trouver un moyen de briser ce cycle infernal. Mais comment ? Il ne comprenait même pas ce qui lui arrivait.

Se hissant sur ses jambes tremblantes, il se dirigea vers la fenêtre, comme s'il espérait trouver une réponse dans le spectacle familier de sa rue paisible. Le soleil brillait, les oiseaux chantaient, les enfants jouaient sur le trottoir. Un spectacle banal, réconfortant, qui contrastait cruellement avec le chaos qui régnait dans son esprit.

La normalité apparente de la scène le frappa de plein fouet. Était-il le seul à percevoir la dissonance, l'étrangeté d'un monde qui continuait à tourner comme si de rien n'était alors que le sien s'était arrêté ? Une panique sourde commença à le tenailler.

Il devait parler à quelqu'un, partager ce poids qui l'écrasait. Mais à qui ? Et surtout, comment expliquer l'inexplicable ? Les mots s'emmêlaient dans sa gorge, formant un nœud d'angoisse qu'il n'arrivait pas à dénouer.

Il pensa à sa fille, Sarah. Son unique enfant, sa fierté, mais aussi la source d'un tiraillement permanent. Des années de non-dits, de malentendus s'étaient accumulés entre eux, érigeant un mur infranchissable. La dernière fois qu'ils s'étaient parlé, c'était il y a des mois, une conversation brève et tendue, conclue par une promesse de visite sans lendemain.

Le remords le mordit à l'âme. Combien de fois avait-il repoussé ses appels, prétextant la fatigue, le besoin de solitude ? Combien de fois avait-il laissé son orgueil dicter sa conduite, laissant filer les occasions de renouer le dialogue ?

S'il ne lui restait que quelques heures à vivre, était-ce ainsi qu'il voulait les passer ? Hanté par des regrets, écrasé par le poids des mots non dits ?

L'idée le poussa à agir. Il devait la voir, lui parler, tenter de réparer les pots cassés du passé. Peut-être était-ce là le but de ce cauchemar éveillé, une chance inespérée de faire amende honorable.

D'un pas hésitant, il traversa la cuisine, évitant du regard la flaque de café séché sur le carrelage comme si elle cachait un secret trop lourd à porter. Chaque pas était un effort, son corps semblait avoir vieilli de plusieurs années en l'espace de quelques minutes.

Il atteignit le téléphone, un appareil massif et démodé, vestige d'une époque où la communication ne se résumait pas à quelques touches pressées sur un écran lumineux. Ses doigts tremblants composèrent le numéro de Sarah, chaque tonalité résonnant dans le silence pesant de la maison comme un compte à rebours inexorable.

L'attente sembla durer une éternité. Chaque sonnerie hachait le silence de la maison comme un couperet, attisant l'angoisse d'Arthur. Allait-elle répondre ? Aurait-il le courage de trouver les mots justes, lui qui s'était toujours réfugié derrière un mur de silence ?

Enfin, une voix chaleureuse et familière brisa le flot incessant de la sonnerie. "Papa ? C'est toi ?"

Le cœur d'Arthur se serra dans sa poitrine. Le simple fait d'entendre sa voix, teintée d'inquiétude et d'une pointe de reproche, réveilla en lui une avalanche d'émotions contradictoires.

"Sarah... oui, c'est moi", parvint-il à articuler, la gorge nouée par l'émotion. Un silence gênant s'installe au bout du fil, lourd de non-dits et de souvenirs douloureux. Arthur prit une grande inspiration, cherchant les mots qui pourraient combler le gouffre qui les séparait.

"Je... je voulais te voir. J'ai pensé qu'on pourrait déjeuner ensemble, si tu es libre." Sa voix était rauque, hésitante, si éloignée de l'assurance qu'il affichait en d'autres circonstances.

Un soupir las se fit entendre à l'autre bout du fil. "Papa, tu sais bien que je travaille aujourd'hui. Et puis on s'est déjà dit tout ça. Les choses ne changent pas du jour au lendemain."

La pointe d'amertume dans la voix de Sarah le fit tressaillir. Elle avait raison. Combien de fois avait-il promis de faire des efforts, de changer, sans jamais réellement tenir parole ?

"Je sais, Sarah, je sais... mais cette fois, c'est différent. J'ai besoin de te parler, vraiment. S'il te plaît."

Le ton implorant de sa voix sembla la faire hésiter. Un long silence s'ensuivit, ponctué par le bruit lointain de la circulation. Arthur retint son souffle, suspendu à ses lèvres.

"Bon, d'accord," finit-elle par céder, la voix empreinte d'une certaine résignation. "Je peux prendre une pause déjeuner plus longue. On se retrouve au café habituel, à 13 heures ?"

"Oui... oui, parfait. Merci Sarah, vraiment."

Arthur raccrocha, le cœur battant la chamade. Un mélange d'espoir et d'appréhension l'envahit. Il avait rendez-vous avec sa fille, une chance unique de recoller les morceaux d'un lien familial fragilisé par les années. Mais le temps lui était compté, et une question lancinante résonnait dans son esprit: aurait-il assez de ces quelques heures pour défaire les nœuds du passé et trouver enfin la paix avec lui-même et avec elle ?

La perspective d'affronter son reflet après tant d'années le remplissait d'appréhension. Il se sentait comme un étranger face à sa propre image, un intrus dans la vie de cet homme qu'il ne reconnaissait plus. Pourtant, il sentait au plus profond de lui que ce rendez-vous avec le miroir était inévitable, une étape nécessaire dans sa quête de rédemption.

Avec une lenteur inhabituelle, il se dirigea vers la salle de bain, chaque pas résonnant dans le silence de la maison comme un écho du temps qui passe. La pièce était plongée dans une pénombre bleutée, seuls quelques rayons de soleil parvenant à se frayer un chemin à travers le rideau de dentelle jaunie par le temps. L'air était lourd, saturé d'humidité et d'une odeur de savon désuet qui lui rappelait son enfance.

Il s'approcha du miroir hésitant, le cœur battant à tout rompre. Ses doigts tremblants effleurèrent la surface froide du verre, laissant une traînée humide sur la buée qui s'y était formée. Puis, d'un geste brusque, il arracha le rideau, comme pour se forcer à affronter la vérité crue.

Le visage qui le fixait dans le miroir n'avait plus rien à voir avec le jeune homme de la photo. Les années avaient creusé des sillons profonds sur ses joues, dessinant une carte de ses joies et de ses peines. Ses cheveux, autrefois noirs comme l'ébène, étaient désormais d'un blanc immaculé, clairsemés par endroits, comme une forêt décimée par l'hiver. Ses yeux bleus, autrefois pétillants de vie, semblaient avoir perdu de leur éclat, voilés par une tristesse indicible et un soupçon de peur.

C'était le visage d'un étranger, et pourtant, il lui était étrangement familier. Il y décelait des traces du jeune homme qu'il avait été, des fragments de souvenirs enfouis sous le poids des années. Le sourire timide d'un premier amour, la fierté d'un travail accompli, la douleur d'une perte irréparable.

Chaque ride, chaque imperfection racontait une histoire, témoignait d'une vie vécue, avec ses hauts et ses bas, ses triomphes et ses échecs. Une vie dont il ne restait plus que quelques heures, une poignée de grains de sable s'écoulant inexorablement dans le sablier du temps.

Un sentiment de vertige le saisit. Était-ce cela, vieillir ? Assister impuissant à la lente dégradation de son enveloppe charnelle, sentir le poids des regrets s'abattre sur lui comme une chape de plomb ?



Non, se dit-il avec une détermination nouvelle. Il n'était pas trop tard pour faire la paix avec lui-même, pour embrasser le vieil homme qu'il était devenu et honorer le jeune homme qu'il avait été.

Il se redressa, bombant le torse comme pour chasser les ombres du passé. Il avait rendez-vous avec sa fille, et rien, pas même la mort, ne l'empêcherait d'honorer cette promesse.

Arthur sortit de la salle de bain, l'esprit en ébullition. La vision de son reflet, loin de l'accabler, avait agi comme un électrochoc. Il ne pouvait pas changer le passé, mais il pouvait choisir comment vivre les quelques heures qui lui restaient.

L'urgence de la situation donnait à chaque objet de la maison une aura particulière. La vieille horloge comtoise, dont le tic-tac avait rythmé tant d'années, semblait maintenant marteler le temps qui filait entre ses doigts. Les meubles patinés, témoins silencieux de son histoire familiale, prenaient des allures de fantômes bienveillants, l'entourant d'une présence rassurante.

Il avait besoin de s'occuper, de chasser la torpeur qui menaçait de le submerger. Son regard se posa sur la pile de courrier posée sur la table du salon, lettres et factures négligées depuis des jours. Il se surprit à sourire. Quel intérêt à présent pour des factures impayées, des rendez-vous manqués ?

Pourtant, une enveloppe attira son attention. Une écriture fine et élégante, qu'il aurait reconnue entre mille. Marie. Sa main se referma sur le papier jauni, un flot de souvenirs le submergeant. Marie, son premier amour, la jeune fille aux yeux pétillants et au rire cristallin. Une histoire courte et intense, brutalement interrompue par la vie.

Des années s'étaient écoulées sans qu'ils ne se revoient, mais il n'avait jamais oublié le parfum de jasmin de ses cheveux, la douceur de ses baisers volés dans le soir tombant. Il avait souvent repensé à elle, se demandant ce qu'était devenue sa vie, s'il avait occupé une place, si infime soit-elle, dans ses souvenirs.

L'enveloppe tremblait entre ses doigts, comme pour lui rappeler l'urgence de la situation. Il hésita un instant, le cœur battant à tout rompre. Et s'il était trop tard ? S'il n'était plus qu'un fantôme du passé, un souvenir lointain et douloureux ?

Prenant son courage à deux mains, il déchira l'enveloppe. La lettre, écrite sur un papier à lettres à l'ancienne, sentait bon la lavande. Il s'installa dans son fauteuil usé, le cœur battant la chamade, et se plongea dans la lecture.

Marie lui écrivait d'une maison de retraite, près de la mer. Sa santé déclinait, les années n'avaient pas été tendres avec elle. Mais elle gardait le moral, entourée de ses amis et du personnel attentionné. Elle avait eu vent, par des chemins détournés, de la mort de sa

femme, il y a quelques années. Elle lui présentait ses condoléances tardives, avec une sincérité qui toucha Arthur au plus profond de lui.

Puis, dans un élan de nostalgie, elle évoquait leurs jeunes années, les rires partagés, les promesses murmurées sous le ciel étoilé. Elle ne regrettait rien, écrivait-elle, chaque instant de la vie étant un cadeau précieux. Elle espérait simplement qu'il avait trouvé le bonheur, que la vie lui avait souri.

Un torrent d'émotions déferla sur Arthur, le submergeant. La joie des retrouvailles, la tristesse du temps perdu, la gratitude pour ce lien ténu qui les unissait encore. Il devait la voir, lui parler une dernière fois. Lui dire qu'il ne l'avait jamais oubliée, que leur histoire, si brève fut-elle, avait illuminé sa jeunesse.

Il se leva d'un bond, galvanisé par une énergie nouvelle. Il n'avait que quelques heures, mais c'était suffisant. Il allait retrouver Marie, lui dire tout ce qu'il avait sur le cœur, et enfin tourner la page de ce chapitre inachevé de sa vie.

Il attrapa son vieux pardessus accroché au portemanteau, ignorant la raideur de ses articulations qui protestaient contre cette soudaine bouffée d'énergie. Dehors, l'air était frais et vivifiant, portant le parfum des premières fleurs du printemps et le chant mélodieux des oiseaux. Le monde semblait vibrer d'une énergie nouvelle, en harmonie avec la renaissance qui s'opérait en lui.

Trouver un taxi à cette heure de la matinée se révéla plus compliqué que prévu. Arthur patienta sur le trottoir, le cœur battant entre impatience et appréhension. Chaque minute perdue le rapprochait inexorablement de l'échéance fatidique, attisant l'angoisse qui le tenaillait.

Enfin, une voiture jaune et noire s'arrêta à sa hauteur. Arthur se laissa tomber sur la banquette arrière, donnant l'adresse de la maison de retraite d'une voix rauque, trahie par l'émotion. Le chauffeur, un jeune homme à la casquette vissée sur la tête, acquiesça d'un signe de tête, indifférent au drame qui se jouait sur la banquette arrière.

Le trajet fut une torture pour Arthur. Chaque feu rouge, chaque ralentissement le mettait hors de lui. Il s'agaçait du flegme du chauffeur, de l'insouciance des passants qui vaquaient à leurs occupations, inconscients du précieux caractère éphémère du temps.

Arrivé devant l'imposante demeure qui abritait Marie, Arthur jeta quelques billets au chauffeur et s'élança hors du taxi avant même que celui-ci ne soit complètement immobilisé. Il traversa le jardin bien entretenu d'un pas pressé, ignorant les regards interrogateurs des pensionnaires qui profitaient du soleil printanier.

L'intérieur de la maison de retraite était d'un calme apaisant. Une odeur de cire d'abeille et de repas cuisinés flottait dans l'air, mêlée au parfum doux-amer des fleurs fanées. Arthur s'approcha du bureau de l'accueil, le cœur battant à tout rompre.

« Bonjour monsieur, puis-je vous aider ? » demanda la jeune femme assise derrière le comptoir, le regard empli de sollicitude.

« Marie Lambert, s'il vous plaît, je viens la voir. »

La jeune femme consulta son ordinateur, un sourire illuminant son visage. « Bien sûr, Madame Lambert est dans sa chambre, au premier étage, chambre 112. Voulez-vous que je la prévienne de votre visite ? »

« Non, non, surtout pas, » coupa Arthur, pris d'une soudaine bouffée d'angoisse. « Je préfère lui faire la surprise. »

Il s'engagea dans le couloir qui menait aux chambres, le cœur lourd d'appréhension. Après tant d'années, allait-il la reconnaître ? Et elle, que verrait-elle dans ses yeux ? Le fantôme du jeune homme qu'il avait été ou l'ombre du vieil homme qu'il était devenu ?

Il s'arrêta devant la porte, hésitant un instant, le souffle court. Une infirmière passa près de lui, poussant un chariot métallique qui tinta faiblement dans le couloir silencieux. Elle lui adressa un sourire bienveillant, ignorant le tumulte qui agitait le vieil homme.

Prenant une grande inspiration, Arthur frappa timidement à la porte. Un silence pesant accueillit son geste, un silence qui sembla durer une éternité. Il s'apprêtait à frapper à nouveau lorsque la porte s'ouvrit lentement, révélant une femme âgée, assise dans un fauteuil roulant.

Le temps avait fait son œuvre, marquant son visage de ses rides et ridules, argentant ses cheveux autrefois blonds. Pourtant, à travers le voile du temps, Arthur reconnut instantanément la lueur espiègle dans ses yeux bleus, la douceur de son sourire qui n'avait rien perdu de son éclat.

"Arthur ?" murmura-t-elle, la voix empreinte d'une surprise ravie. "Mais... c'est bien toi ?"

Un sourire éclaira le visage d'Arthur, dissipant les années de chagrin et de regrets. Il s'agenouilla devant elle, prenant ses mains fines et ridées dans les siennes. "Oui Marie, c'est moi."

Leurs regards se croisèrent, un dialogue muet s'établissant entre eux, fait de souvenirs partagés et d'émotions contenues trop longtemps. Les mots étaient superflus, leurs âmes s'étaient reconnues, abattant les barrières du temps et de la distance.

"Je... je ne m'attendais pas à te revoir", avoua Marie, la voix tremblante d'émotion.

"Moi non plus", chuchota Arthur, serrant ses mains un peu plus fort. "Mais je suis si heureux d'être là, de te retrouver."

Il passa de longues heures à ses côtés, lui racontant sa vie, ses joies et ses peines, sans jamais évoquer le secret qui le rongait, la chape de plomb qui pesait sur son cœur. Il voulait simplement profiter de ces instants volés au temps, se gorger de la présence de Marie, comme un homme mourant se nourrit d'une dernière lueur d'espoir.

Alors que le soleil déclinait à l'horizon, teignant le ciel de teintes orangées et violettes, Arthur sut qu'il était temps de partir. Il se leva, le cœur lourd à l'idée de la laisser, mais une paix inattendue l'habitait. Il avait retrouvé Marie, et cette rencontre inespérée avait fait renaître en lui une part de lui-même qu'il croyait disparue à jamais.

"Je devrais y aller", dit-il avec regret, caressant la main de Marie d'un geste tendre.

"Oui, il se fait tard", répondit-elle, un soupçon de tristesse voilant son regard. "Mais promets-moi une chose, Arthur."

"Tout ce que tu voudras, Marie."

"Ne me laisse pas t'oublier à nouveau. Reviens me voir, je t'en prie."

Arthur hésita un instant, les mots refusant de franchir ses lèvres. Comment pouvait-il lui promettre ce qu'il ne pouvait tenir ?

"Je... je ferai de mon mieux", murmura-t-il finalement, le cœur brisé par la douleur de ce mensonge nécessaire.

Il se pencha, déposa un baiser léger sur son front ridé, puis se retourna et quitta la pièce, laissant derrière lui le fantôme d'un amour perdu et le souvenir d'une journée qui resterait à jamais gravée dans sa mémoire.

Dehors, la nuit était tombée, étoilant le ciel de mille feux. Arthur marcha sans but précis, le cœur en proie à un tumulte d'émotions contradictoires. Il venait de revivre la même journée, et pourtant, tout semblait différent. Comme si cette rencontre avec Marie avait ouvert une brèche dans le mur d'incompréhension qui l'entourait, laissant filtrer une lueur d'espoir dans sa prison temporelle.

Le taxi déposa Arthur devant sa maison, le silence de la nuit enveloppant la petite rue comme un linceul. Il sortit de la voiture, l'esprit encore embrumé par les souvenirs de la journée, par les émotions contradictoires qui l'avaient traversé. Il avait vu Marie, avait retrouvé un fragment de son passé, un pan de sa vie qu'il croyait perdu à jamais. Il avait même tenté de lui parler de son secret, mais les mots s'étaient figés dans sa gorge, transformés en un nœud d'angoisse qu'il n'avait pas réussi à dénouer.

Il monta les marches de son perron, la main crispée sur la poignée de la porte. Sa maison, habituellement un refuge, lui semblait aujourd'hui étrangère, un lieu vide et froid où le temps s'était arrêté. Il pénétra dans le couloir, l'atmosphère pesante et immobile. Il avait l'impression d'être un spectateur de sa propre vie, observateur d'une scène figée dans le temps.

Il se dirigea vers le salon, s'effondrant sur le canapé usé, la tête entre les mains. Le silence de la maison était déchiré par le tic-tac régulier de l'horloge comtoise, un bruit lancinant qui semblait se moquer de son impuissance. Il ferma les yeux, tentant de se concentrer, de trouver un sens à cette journée étrange.

Il avait vu Marie, avait retrouvé un fragment de son passé, mais le secret qu'il cachait restait intact, un poids lourd sur son cœur. Il avait échoué à se libérer de ce fardeau, à partager cette vérité avec quelqu'un. Il n'avait pas trouvé le courage de briser le silence, de faire face à la vérité.

Un sentiment de profonde déception l'envahit. Il avait tant espéré que cette journée, cette boucle temporelle, lui permettrait de faire la paix avec lui-même, de trouver un certain apaisement avant de partir. Mais il était encore prisonnier de son passé, de ses peurs et de ses regrets.

Il se leva, se dirigea vers la fenêtre et regarda la nuit étoilée. La lune, pleine et brillante, éclairait le jardin, transformant les arbres en silhouettes fantomatiques. Un sentiment de solitude le saisit, une angoisse lancinante qui le rongait de l'intérieur.

Il avait l'impression d'être un marin perdu en mer, voguant à la dérive, sans boussole, sans repère. Il était seul, confronté à l'immensité de son propre désespoir. Il se demanda s'il allait revivre cette journée encore et encore, condamné à revivre cette rencontre avec Marie, à ressentir cette douleur de l'échec.

L'idée le glaça. Il ne pouvait pas supporter la pensée de revivre ce cauchemar éveillé, de se voir incapable de s'en sortir, d'être incapable de trouver la paix. Il devait y avoir un moyen de briser ce cycle infernal. Il devait y avoir une solution, un chemin, une lumière au bout du tunnel.

Il ferma les yeux, respirant profondément, essayant de se calmer. Il devait réfléchir, trouver une solution. Il ne pouvait pas se laisser abattre. Il devait se battre pour sa liberté, pour sa paix intérieure.

Il se tourna, apercevant un objet familier sur la table basse, un petit carnet de cuir noir. Il l'avait toujours gardé près de lui, remplissant ses pages de pensées, de souvenirs, de rêves. Il le prit dans ses mains, sentant la texture douce et lisse du cuir.

Il ouvrit le carnet, laissant ses doigts effleurer les pages jaunies par le temps. Il y avait des mots écrits sur chaque page, des mots qui avaient un sens pour lui, des mots qui reflétaient son âme. Il se mit à lire, à relire, à se perdre dans le labyrinthe de ses propres pensées.

Il lisait des poèmes, des citations, des réflexions sur la vie, la mort, le bonheur. Il lisait des mots qui lui rappelaient ce qu'il avait oublié, ce qu'il avait perdu de vue. Il lisait des mots qui lui donnaient espoir, qui lui redonnaient confiance en lui-même.

Il lut un poème sur la beauté de la nature, sur la puissance des fleurs qui éclosent au printemps, sur la force de la vie qui renaît après l'hiver. Il lut une citation sur la nécessité de pardonner, sur l'importance de laisser aller le passé pour pouvoir avancer vers l'avenir. Il lut une réflexion sur la mort, sur l'acceptation de son inévitable, sur la beauté de la vie qui se termine.

Il lut, et il comprit. Il comprit que la solution n'était pas dans le passé, mais dans le présent. Il comprit qu'il ne pouvait pas changer ce qui était arrivé, mais qu'il pouvait choisir comment vivre ses dernières heures. Il comprit que la paix intérieure ne se trouvait pas dans la résolution de ses problèmes, mais dans l'acceptation de son destin.

Il ferma le carnet, le laissant reposer sur ses genoux. Il sentit une vague de calme l'envahir, une paix sereine qui lui permettait de voir la situation avec plus de clarté. Il était toujours coincé dans cette boucle temporelle, mais il avait compris une chose essentielle: la mort n'était pas la fin, mais un nouveau départ.

Il était temps d'accepter son destin, de se laisser porter par le courant de la vie, de s'abandonner à l'inconnu. Il était temps d'embrasser l'avenir, quel qu'il soit, avec courage et sérénité.

Il se leva, se dirigea vers la fenêtre et regarda à nouveau la nuit étoilée. Il respira profondément, laissant l'air frais lui remplir les poumons. Il se sentait plus léger, plus libre, comme s'il avait enfin trouvé la voie qui lui permettait de sortir de sa prison intérieure.

Il s'apprêtait à retourner se coucher, à se laisser aller au sommeil, lorsqu'un bruit étrange le fit sursauter. Un bruit sourd, comme un grincement de métal, qui semblait venir de

l'étage supérieur. Il fronça les sourcils, un frisson parcourant son échine. Il n'était pas seul.

Il se faufila dans le couloir, les pas hésitants, les sens en alerte. Il monta les marches de l'escalier, le cœur battant la chamade. Il s'approcha de la porte de sa chambre, la main tremblante sur la poignée.

Il ressentit un frisson de peur le parcourir. Il avait l'impression d'être de retour dans un film d'horreur, confronté à l'inconnu, à l'ombre d'un danger invisible.

Il hésita un instant, se demandant s'il ne fallait pas revenir en arrière, s'enfuir, se cacher. Mais une force intérieure l'incita à avancer. Il ne pouvait pas continuer à vivre dans la peur, à se laisser dominer par l'angoisse. Il devait affronter ses peurs, quelle que soit la conséquence.

Il tourna la poignée, ouvrant la porte avec précaution. La chambre était plongée dans l'obscurité, seul un faible rayon de lune parvenant à se frayer un chemin à travers la fenêtre.

Il avança dans la chambre, les pas légers, l'odorat en alerte. Il sentit une odeur étrange, une odeur de métal et de terre humide, qui lui donna des frissons.

Il se tourna vers le lit, apercevant une forme sombre allongée sous les draps. Un frisson de peur le parcourut, mais il se força à avancer, à éclairer la scène avec sa lampe de poche.

Il recula d'un bond, un cri de terreur s'échappant de sa gorge. Ce n'était pas un homme qui était allongé sur son lit, mais un fantôme, une ombre spectrale qui le fixait avec des yeux remplis de vide.

Il se laissa tomber à genoux, le cœur battant la chamade. Il ne pouvait pas croire à ses yeux. Il était face à l'impossible, au monde de l'ombre, au monde du fantastique.

Il ferma les yeux, essayant de se rassurer, de se dire que c'était un songe, une hallucination. Mais la réalité était bien là, tangible, horrible.

Il ouvrit les yeux, fixant l'ombre spectrale qui le fixait avec des yeux remplis de vide. Il ne pouvait pas fuir. Il ne pouvait pas se cacher. Il devait affronter ce fantôme, ce monstre qui avait envahi sa chambre, sa vie.

Il se leva, se dressant face à l'ombre spectrale. Il ressentit une force étrange le parcourir, une force qui lui donnait du courage, une force qui lui permettait de se battre.

Il leva la main, pointant sa lampe de poche vers l'ombre spectrale. « Qui es-tu ? » demanda-t-il d'une voix tremblante, mais ferme.

L'ombre spectrale ne répondit pas. Elle le fixait toujours avec des yeux remplis de vide, comme si elle l'attendait, comme si elle le juge.

Arthur ressentit un frisson de peur le parcourir. Il avait l'impression d'être condamné, d'être face à son destin final.

Mais il ne se laissa pas abattre. Il avait toujours été un homme fort, un homme qui affrontait ses problèmes de front. Il ne allait pas se laisser intimider par un fantôme, par une ombre spectrale.

Il fixa l'ombre spectrale dans les yeux. « Je ne te crains pas, » dit-il d'une voix ferme. « Je sais que tu es là, mais je ne te laisse pas me dominer. »

Il ressentit une force étrange le parcourir, une force qui lui donnait la confiance de se battre. Il ne savait pas ce qui allait arriver, mais il savait qu'il était prêt à affronter tout ce qui se présentait à lui.

Il ferma les yeux, respire profondément, et se prépara à affronter l'inconnu.

Il ouvrit les yeux, fixant l'ombre spectrale avec un regard ferme. « Montre-toi ! » cria-t-il d'une voix puissante.

L'ombre spectrale ne recula pas. Elle le fixait toujours avec des yeux remplis de vide, comme si elle attendait son ordre, comme si elle l'attendait depuis toujours.

Arthur ressentit une force étrange le parcourir, une force qui lui donnait la confiance de se battre. Elle le fixait toujours avec des yeux remplis



## Chapitre 2 : La prise de conscience

La lumière blafarde de l'aube illuminait la cuisine, éclaboussant les murs de son jaune pâle et révélant la tasse de café renversée sur le carrelage. Arthur leva les yeux vers le plafond, comme s'il cherchait une réponse dans les fissures invisibles de la peinture. Un profond malaise le tenaillait, un sentiment de déjà-vu qui le laissait à la fois perplexe et terrifié.

Il se souleva, les muscles de ses jambes raides et douloureux, comme s'il avait passé la nuit à lutter contre un ennemi invisible. Son corps, pourtant, semblait étranger, un habit trop grand qu'il n'arrivait plus à porter. Il se dirigea vers le miroir, scrutant son visage vieilli, les traits marqués par le temps et les soucis. Ses yeux, pourtant, brillaient d'un éclat inhabituel, comme s'ils avaient été soudainement baignés d'une lumière nouvelle.

"C'est impossible," murmura-t-il, la voix rauque, presque indistincte. "J'ai rêvé."

Il se rappela le taxi, la maison de retraite, Marie, ses yeux bleus qui brillaient encore dans ses souvenirs. La conversation, les confidences, le secret qui le rongait, le poids invisible qui pesait sur son cœur. Tout était si réel, si intense, qu'il lui était impossible de croire que ce n'était qu'un rêve.

"Un rêve," répéta-t-il, comme s'il tentait de se convaincre lui-même. "Oui, c'est ça, un rêve."

Il s'approcha du comptoir, ramassant la tasse brisée. Des morceaux de céramique tranchants brillaient sous la lumière du matin. Il les ramassa, les mains tremblantes, et les jeta dans la poubelle. Il s'appuya contre le comptoir, la tête lourde, le corps las. Le malaise qui le tenaillait ne s'atténuait pas, au contraire, il s'intensifiait, se transformant en une angoisse lancinante qui le rongait de l'intérieur.

"Qu'est-ce qui se passe ?" se demanda-t-il, la voix presque inaudible. "Qu'est-ce que j'ai fait ?"

Il se souvint de Sarah, sa fille, de sa voix douce et pleine d'amour. Il se souvint de son visage, de ses yeux bleus, de son sourire qui illuminait ses journées. Un désir profond le parcourut, un désir de la revoir, de lui parler, de lui dire tout ce qu'il avait sur le cœur.

Il saisit son téléphone, les doigts tremblants. Il composa son numéro, la main serrant le téléphone comme s'il tentait de se raccrocher à un espoir, à une bouée de sauvetage dans une mer de désespoir.

"Papa ?" répondit une voix douce, une voix qui le remplissait de joie et de tristesse à la fois.

"Sarah, c'est moi," répondit-il, la voix tremblante. "J'ai besoin de te voir. On peut déjeuner ensemble ?"

"Papa, tu vas bien ?" demanda Sarah, une pointe d'inquiétude dans sa voix. "Tu as l'air bizarre."

"Je vais bien," répondit-il, essayant de masquer sa panique. "Je veux juste te voir, c'est tout."

"D'accord, Papa," dit Sarah. "Je suis libre cet après-midi. On se retrouve à ton restaurant préféré ?"

"Parfait," répondit-il, le cœur battant la chamade. "Je t'attends."

Il raccrocha, les mains moites, le corps parcouru de frissons. Il avait l'impression de flotter dans le vide, d'être un spectre qui se promenait dans son propre corps. Il était là, mais il n'était pas vraiment là. Il se sentait comme un personnage d'un film, un film dont il ne connaissait ni le début ni la fin.

Il regarda sa montre, les aiguilles figées sur l'heure. Il ne pouvait pas croire que la journée était déjà si avancée. Il avait l'impression que le temps s'était arrêté, qu'il était figé dans une boucle infernale, condamné à revivre les mêmes cinq heures à l'infini.

"C'est impossible," répéta-t-il, la voix étranglée par la peur. "C'est impossible."

Il se dirigea vers la porte, la main hésitant sur la poignée. Il avait besoin de sortir, de se dégager de cette prison invisible qui l'enfermait dans sa propre maison. Il devait se sentir vivant, il devait retrouver le contrôle de sa vie.

Il ouvrit la porte et sortit, respirant l'air frais du matin. Le soleil commençait à percer à travers les nuages, illuminant la rue d'une lumière douce et dorée. Il se sentait plus léger, plus libre, comme s'il avait enfin retrouvé un semblant de normalité.

Il se dirigea vers son restaurant préféré, une petite trattoria italienne qui sentait bon le basilic et la sauce tomate. Il s'assit à une table près de la fenêtre, observant les gens passer, les voitures qui se croisaient, les enfants qui jouaient dans le parc. Il avait l'impression de regarder un film muet, une scène dépourvue de son, de vie.

"Arthur !"

Il leva les yeux et aperçut Sarah qui arrivait, son sourire lumineux comme le soleil qui éclairait le ciel.

"Sarah, tu es là," dit-il, un sourire forcé se dessinant sur ses lèvres.

"Papa, tu vas bien ?" demanda Sarah, s'installant à sa table. "Tu as l'air vraiment fatigué."

"Je vais bien," répondit-il, essayant de la rassurer. "Je suis juste un peu stressé, c'est tout."

"Tu sais que tu peux me parler de tout, Papa," dit Sarah, posant sa main sur la sienne. "Je suis toujours là pour toi."

Arthur serra sa main, les larmes lui montant aux yeux. Il voulait lui dire tout, lui dire qu'il avait peur, qu'il ne comprenait pas ce qui se passait. Mais les mots se sont bloqués dans sa gorge, comme s'ils étaient trop lourds pour sortir.

"Je sais, ma chérie," répondit-il, la voix tremblante. "Je sais."

Ils ont passé l'après-midi ensemble, Sarah lui parlant de son travail, de sa vie, de ses projets d'avenir. Arthur écoutait, la tête baissée, le cœur lourd. Il avait l'impression d'être un spectateur de sa propre vie, d'être un étranger dans son propre corps.

"Papa, tu vas bien ?" demanda Sarah, inquiète. "Tu ne manges pas."

"Je vais bien," répondit-il, essayant de sourire. "Je suis juste un peu fatigué, c'est tout."

"Tu devrais aller te reposer, Papa," dit Sarah. "On se reverra bientôt."

"Oui, ma chérie," répondit-il, la voix faible.

Il rentra chez lui, le corps las, l'esprit embrumé. Il s'assit sur le canapé, la tête entre les mains. Il ne comprenait pas ce qui se passait. Il avait l'impression d'être coincé dans une boucle temporelle, condamné à revivre les mêmes cinq heures encore et encore.

"Qu'est-ce que je dois faire ?" se demanda-t-il, la voix presque inaudible. "Qu'est-ce que je dois faire ?"

Il se leva, se dirigea vers la fenêtre et regarda la rue. Le soleil se couchait, peignant le ciel de couleurs vives et chatoyantes. Il avait l'impression d'être à l'aube d'une nouvelle journée, d'une nouvelle chance.

"Je ne peux pas me laisser abattre," murmura-t-il, serrant les poings. "Je dois trouver un moyen de sortir de cette boucle."

Il se retourna, les yeux fixés sur la tasse de café renversée sur le carrelage. Il se souvint du malaise qui l'avait envahi au réveil, du sentiment de déjà-vu qui le laissait à la fois perplexe et terrifié.

"C'est un signe," murmura-t-il, la voix tremblante. "Un signe que quelque chose ne va pas."

Il se dirigea vers la cuisine, la main se posant sur le comptoir. Il prit une profonde inspiration, essayant de se calmer. Il devait trouver une solution, il devait briser cette boucle infernale.

"Je vais y arriver," murmura-t-il, les yeux fixés sur la tasse de café brisée. "Je vais y arriver."

Il sentit un frisson le parcourir, un sentiment d'espoir qui lui donnait la force de continuer. Il devait trouver la vérité, il devait comprendre ce qui se passait. Il devait briser cette boucle et retrouver sa vie, sa liberté.

Arthur ressentit une vague de panique le submerger. Il avait l'impression de se noyer dans un océan de confusion, l'eau glacée de la peur l'enveloppant de tous côtés. Il se mit à marcher dans la cuisine, les pas lourds et incertains, comme un automate programmé pour répéter inlassablement le même geste. Ses mains tremblaient, ses doigts s'accrochant désespérément au comptoir froid et lisse.

"C'est un cauchemar," murmura-t-il, la voix rauque et tremblante. "Un mauvais rêve."

Il se retourna, ses yeux rencontrant le reflet de la tasse de café brisée dans les carreaux noirs du sol. L'image lui sembla distordue, comme si elle était vue à travers un miroir déformant. La tasse brisée, symbole de sa propre vie brisée, le fixait avec une froideur implacable.

"Non, ce n'est pas un rêve," se murmura-t-il, la voix se brisant. "C'est réel. C'est moi."

Il se sentait prisonnier d'un cycle infernal, une roue de hamster sans fin qui le forçait à revivre les mêmes cinq heures encore et encore. Chaque matin, il se réveillait avec la même angoisse, la même terreur qui le glaçait jusqu'aux os. Il se sentait piégé, incapable de s'échapper de cette prison invisible.

"Je dois en sortir," pensa-t-il, la détermination naissante dans ses yeux. "Je dois briser ce cycle."

Il se leva, ses jambes tremblantes, et se dirigea vers la porte. Il avait besoin d'air frais, de sentir le vent sur son visage, de sentir la vie couler en lui. Il sortit, les yeux fixés sur la rue animée, le bruit des voitures et des conversations lui rappelant qu'il était toujours vivant, qu'il était toujours là.

Il marchait sans but, les pensées tourbillonnant dans sa tête. Il se sentait comme un navire sans gouvernail, ballotté au gré des vagues d'incertitude. Il avait besoin de réponses, de comprendre ce qui lui arrivait.

"Pourquoi moi ?" se demanda-t-il, la voix presque inaudible. "Pourquoi cette boucle ?"

Il avait l'impression d'être un sujet d'expériences, un pion dans un jeu dont il ne comprenait pas les règles. Il se sentait impuissant, désemparé.

"Je ne peux pas rester ici," pensa-t-il, serrant les poings. "Je dois faire quelque chose."

Il se dirigea vers un parc, un îlot de verdure au milieu de la ville bétonnée. Il s'assit sur un banc, la tête baissée, les yeux fixés sur l'herbe verte. Le soleil brillait sur les feuilles des arbres, créant un spectacle de lumière et d'ombre.

"C'est beau," murmura-t-il, une pointe de nostalgie dans sa voix. "La vie est belle."

Il se souvint de son enfance, des jeux dans les champs, des rires des enfants, de la chaleur du soleil sur sa peau. Il se souvint de sa femme, de son sourire radieux, de ses yeux bleus qui brillaient d'une lumière particulière. Il se souvint de sa fille, de sa voix douce, de ses bras qui l'entouraient d'une affection incommensurable.

"J'ai tout perdu," pensa-t-il, une vague de tristesse le submergeant. "J'ai tout perdu."

Il se leva, les yeux humides, et se dirigea vers la sortie du parc. Il devait retrouver sa fille, lui parler, lui dire tout ce qu'il avait sur le cœur. Il avait besoin de son amour, de son soutien, de sa présence.

Il marchait à travers la ville, les rues animées, le bruit incessant des voitures, des conversations et des klaxons. Il se sentait perdu dans la foule, un être insignifiant dans un monde immense et indifférent.

Il arriva devant la maison de sa fille, le cœur battant la chamade. Il hésita un instant, puis sonna à la porte. Sarah ouvrit, son visage s'illuminant d'un sourire lorsqu'elle le reconnut.

"Papa, qu'est-ce que tu fais là ?" demanda-t-elle, l'inquiétude se lisant dans ses yeux. "Tu es vraiment fatigué."

"Je voulais te voir," répondit-il, la voix tremblante. "Je voulais te dire quelque chose."

"Entrez," dit Sarah, lui faisant signe de passer.

Il entra dans la maison, son regard se posant sur les photos accrochées aux murs, des souvenirs de moments heureux, de moments perdus. Il se sentait comme un fantôme, une âme errant dans un monde qui ne lui appartenait plus.

"Assieds-toi," dit Sarah, lui indiquant un fauteuil.

Il s'assit, les mains tremblantes, les yeux fixés sur le sol. Il avait l'impression d'être un enfant terrifié, incapable de parler, de s'exprimer.

"Papa, qu'est-ce qui ne va pas ?" demanda Sarah, son visage empreint de tristesse et de compassion. "Tu as l'air vraiment mal."

"Je... je ne sais pas," répondit-il, la voix étranglée par l'émotion. "Je ne sais pas ce qui se passe. C'est comme si... comme si j'étais coincé dans un cycle."

"Un cycle ?" demanda Sarah, les yeux interrogateurs. "De quoi tu parles ?"

"Je me réveille chaque matin, et c'est comme si la journée recommençait," expliqua-t-il, la voix tremblante. "Je revis les mêmes événements, les mêmes conversations, les mêmes pensées. C'est un cauchemar sans fin."

Sarah le regarda, les yeux remplis d'inquiétude. Elle ne comprenait pas ce qui se passait, mais elle savait que son père était en détresse.

"Papa, tu dois aller voir un médecin," dit-elle, la voix ferme. "Tu n'es pas bien."

"Je sais," répondit-il, la voix faible. "Mais je ne suis pas malade. Je suis... je suis piégé."

"Piégé ?" demanda Sarah, les yeux fixés sur son père. "Par quoi ?"

"Je ne sais pas," répondit-il, la voix se brisant. "Je ne sais pas."

Il se leva, les yeux humides, et se dirigea vers la porte. Il avait besoin de partir, de se retrouver, de comprendre ce qui lui arrivait.

"Je reviendrai," dit-il, la voix presque inaudible. "Je reviendrai."

Il sortit de la maison, les pas lourds et incertains. Il avait l'impression d'être un fantôme, une âme errant dans un monde qui ne lui appartenait plus. Il avait besoin de trouver un moyen de briser ce cycle infernal, de retrouver sa liberté, de retrouver sa vie.

Arthur se retrouva à errer dans les rues de la ville, un homme perdu dans un labyrinthe de béton et d'acier. Le soleil couchant peignait le ciel de teintes orangées, mais la beauté du spectacle ne parvenait pas à dissiper le nuage sombre qui planait au-dessus de sa tête. Il était comme un navire sans gouvernail, ballotté au gré des vagues d'incertitude, sans point d'ancrage, sans repère.

Une vague de fatigue le submergea, le forçant à s'arrêter sur un banc, dans un petit square oublié. Les arbres, nus de leurs feuilles d'automne, se dressaient comme des squelettes noirs sur fond de ciel flamboyant. Arthur s'appuya sur le bois froid du banc, la tête baissée, les yeux fixés sur le sol. Les bruits de la ville, le vrombissement des voitures, les cris des enfants, lui parvenaient comme à travers un voile épais, comme s'ils étaient étouffés par un silence intérieur profond.

"C'est un cauchemar," murmura-t-il, la voix rauque et faible. "Un mauvais rêve d'où je ne peux pas me réveiller."

Il se sentait prisonnier d'une réalité déformée, d'un univers où le temps se répétait sans fin, où chaque minute était une répétition de la précédente. Il avait l'impression d'être un disque rayé, condamné à tourner indéfiniment sur le même sillon.

Son regard se posa sur une petite fille qui jouait dans le square, ses rires cristallins emplissant l'air. Elle poursuivait un ballon rouge avec une énergie débordante, son visage illuminé par un sourire radieux. Arthur la regarda avec une pointe de nostalgie, se souvenant de son propre passé, de ses jeux d'enfants, de son innocence perdue.

"J'ai oublié ce que c'est d'être heureux," pensa-t-il, une vague de tristesse le submergeant. "J'ai oublié ce que c'est de vivre."

Il se leva, les muscles de ses jambes raides, et se dirigea vers la sortie du square. Il avait besoin de se retrouver, de trouver un sens à ce cycle infernal. Il devait comprendre pourquoi il était coincé dans cette boucle, quel était son but.

Il marchait sans but, les pensées tourbillonnant dans sa tête. Il se sentait comme un acteur qui répète inlassablement la même scène, sans jamais atteindre le moment du dénouement. Il avait besoin de connaître le scénario, de comprendre le rôle qu'il était censé jouer.

"Il y a un message," murmura-t-il, les yeux fixés sur les immeubles qui se dressaient devant lui, des géants de béton aux fenêtres aveugles. "Il y a un message caché dans cette boucle."

Il se souvint de sa conversation avec Marie, de ses yeux bleus qui brillaient d'une lumière particulière, de son sourire qui avait éclairé sa journée. Il se souvint de ses paroles, de ses confidences, de ses regrets.

"Elle a raison," pensa-t-il, un éclair de compréhension traversant son esprit. "Je dois faire la paix avec mon passé. Je dois me pardonner."

Il se rappela son secret, le poids invisible qui pesait sur son cœur, la vérité qu'il cachait depuis des années. Il avait l'impression de porter un masque, de vivre une vie qui n'était pas la sienne.

"Je dois dire la vérité," murmura-t-il, la voix tremblante. "Je dois me libérer de ce fardeau."

Il se dirigea vers un café, s'installant à une table en terrasse. Il commanda un café noir, le goût amer lui rappelant la dureté de sa vie, de son existence. Il prit une gorgée, les yeux fixés sur les passants qui se bousculaient dans la rue.

"C'est la vie," pensa-t-il, la pensée se faufilant dans son esprit comme un serpent venimeux. "C'est la vie, avec ses joies et ses peines, ses victoires et ses défaites."

Il se sentait épuisé, à la fois physiquement et émotionnellement. Il avait l'impression de vivre une vie sans fin, une succession de moments identiques, de journées qui se ressemblaient. Il avait besoin de trouver un moyen de changer, de sortir de cette boucle infernale.

"Je dois trouver le point de départ," murmura-t-il, les yeux fixés sur son café. "Je dois trouver le moment où tout a basculé."

Il se souvint de sa tasse de café renversée, du malaise qui l'avait envahi au réveil, du sentiment de déjà-vu qui le laissait à la fois perplexe et terrifié.

"C'est le début," pensa-t-il, une pointe de lucidité lui permettant de percer le voile de la confusion. "C'est là que tout a commencé."

Il prit une autre gorgée de café, le goût amer lui rappelant la dureté de sa vie, de son existence. Il se leva, les muscles de ses jambes raides, et se dirigea vers sa maison. Il avait besoin de se reposer, de réfléchir, de trouver un moyen de briser ce cycle infernal.

Arthur se réveilla en sursaut, les draps froissés autour de lui comme un cocon déchiré. La pièce était plongée dans une pénombre épaisse, seule une lueur pâle filtrait à travers les rideaux. Il se redressa, le cœur battant la chamade, les mains moites. Le malaise, le sentiment de déjà-vu qui le hantait depuis le début, était encore plus intense. Il se leva, tituba jusqu'à la fenêtre et tira les rideaux. L'aube s'annonçait, peignant le ciel d'un rose pâle, mais Arthur ne ressentit aucun sentiment de renouveau. Il était prisonnier d'un cycle sans fin, un tourbillon de cinq heures qui le ramenait inlassablement à ce point de départ.

Il s'approcha du miroir, scrutant son visage déformé par le sommeil, les yeux cernés de fatigue, la peau ridée et terne. Il était un spectre, un fantôme errant dans les rues d'une ville immobile, un acteur répétant inlassablement les mêmes répliques.

"C'est impossible," murmura-t-il, la voix rauque, comme si elle sortait d'un puits profond. "J'ai rêvé."

Il se rappela la tasse de café renversée, la douleur lancinante qui l'avait traversé, le sentiment de panique qui l'avait submergé. Il avait tenté de s'enfuir, de briser ce cycle infernal, mais chaque tentative s'était soldée par un échec. Il était condamné à revivre les mêmes cinq heures à l'infini, une torture insidieuse qui le rongait de l'intérieur.

"Je dois en sortir," pensa-t-il, les poings serrés, les muscles de ses bras tendus. "Je dois trouver un moyen de briser cette boucle."



Il se dirigea vers la cuisine, les pas lourds et incertains, comme un homme qui marche sur un terrain miné. La tasse de café brisée reposait toujours sur le carrelage, un rappel cruel de son impuissance. Il se pencha, la main tremblante, et ramassa les morceaux de céramique.

"C'est un signe," murmura-t-il, la voix étranglée par l'émotion. "Un signe que je dois changer quelque chose."

Il jeta les morceaux de tasse dans la poubelle, puis se tourna vers la fenêtre. Le soleil, maintenant plus haut dans le ciel, éclairait la rue d'une lumière dorée. Des voitures circulaient, des gens se croisaient, des enfants jouaient dans le parc en face. La vie continuait, mais Arthur était figé dans un moment immobile, un tableau figé dans le temps.

Il ressentit une vague de désespoir le submerger, une sensation de vide qui le laissait sans repère, sans direction. Il se sentait comme un marin perdu en mer, ballotté au gré des vagues, sans boussole, sans phare.

"Il doit y avoir un moyen," se murmura-t-il, la voix presque inaudible. "Il doit y avoir une raison à tout ça."

Il se souvint de sa fille, Sarah, de son sourire radieux, de ses yeux bleus qui brillaient d'une lumière particulière. Il se souvint de sa voix, de son rire, de ses mots qui le remplissaient de joie. Un désir profond le parcourut, un désir de la revoir, de lui parler, de lui dire tout ce qu'il avait sur le cœur.

Il saisit son téléphone, les doigts tremblants, et composa son numéro. Il attendit, le cœur battant la chamade, jusqu'à ce qu'elle réponde.

"Papa ?" dit-elle, sa voix douce et familière. "Tu vas bien ?"

"Oui, ma chérie," répondit-il, la voix tremblante. "Je voulais te voir. On peut déjeuner ensemble ?"

"D'accord, Papa," dit-elle, une pointe d'inquiétude dans sa voix. "Je t'attends."

Il raccrocha, le sentiment de désespoir s'atténuant un peu. Il avait l'impression de se raccrocher à un espoir, à une bouée de sauvetage dans une mer de confusion. Mais il savait que ce n'était qu'un sursis, que le cycle allait se reproduire.

Il se dirigea vers la porte, la main hésitant sur la poignée. Il avait besoin de sortir, de se sentir vivant, de respirer l'air frais du matin. Il ouvrit la porte et sortit, les yeux fixés sur la rue animée. La vie continuait, mais il était figé dans un moment immobile, un tableau figé dans le temps.

Il se sentait comme un spectateur de sa propre vie, un observateur silencieux d'un film sans fin. Il avait l'impression de flotter dans le vide, d'être un spectre qui se promenait dans son propre corps. Il était là, mais il n'était pas vraiment là.

Il se dirigea vers son restaurant préféré, une petite trattoria italienne qui sentait bon le basilic et la sauce tomate. Il s'assit à une table près de la fenêtre, observant les gens passer, les voitures qui se croisaient, les enfants qui jouaient dans le parc. Il avait l'impression de regarder un film muet, une scène dépourvue de son, de vie.

"Arthur !"

Il leva les yeux et aperçut Sarah qui arrivait, son sourire lumineux comme le soleil qui éclairait le ciel.

"Sarah, tu es là," dit-il, un sourire forcé se dessinant sur ses lèvres.

"Papa, tu vas bien ?" demanda Sarah, s'installant à sa table. "Tu as l'air vraiment fatigué."

"Je vais bien," répondit-il, essayant de la rassurer. "Je suis juste un peu stressé, c'est tout."

"Tu sais que tu peux me parler de tout, Papa," dit Sarah, posant sa main sur la sienne. Il voulait lui dire tout, lui dire qu'il avait peur, qu'il ne comprenait pas ce qui se passait. Mais les mots se sont bloqués dans sa gorge, comme s'ils étaient trop lourds pour sortir.

"Je sais, ma chérie," répondit-il, la voix tremblante. "Je sais."

Ils ont passé l'après-midi ensemble, Sarah lui parlant de son travail, de sa vie, de ses projets d'avenir. Il avait l'impression d'être un spectateur de sa propre vie, d'être un étranger dans son propre corps.

"Papa, tu vas bien ?" demanda Sarah, inquiète. "Je suis juste un peu fatigué, c'est tout."

"Tu devrais aller te reposer, Papa," dit Sarah. "On se reverra bientôt."

"Oui, ma chérie," répondit-il, la voix faible.

Il rentra chez lui, le corps las, l'esprit embrumé. Il s'assit sur le canapé, la tête entre les mains. Il avait l'impression d'être coincé dans une boucle temporelle, condamné à revivre les mêmes cinq heures encore et encore.

"Qu'est-ce que je dois faire ?" se demanda-t-il, la voix presque inaudible. "Qu'est-ce que je dois faire ?"

Il se leva, se dirigea vers la fenêtre et regarda la rue. Il avait l'impression d'être à l'aube d'une nouvelle journée, d'une nouvelle chance.

"Je ne peux pas me laisser abattre," murmura-t-il, serrant les poings. Il se souvint du malaise qui l'avait envahi au réveil, du sentiment de déjà-vu qui le laissait à la fois perplexe et terrifié.

"C'est un signe," murmura-t-il, la voix tremblante. Il devait trouver une solution, il devait briser cette boucle infernale.

"Je vais y arriver," murmura-t-il, les yeux fixés sur la tasse de café brisée. "Je vais y arriver."

Il sentit un frisson le parcourir, un sentiment d'espoir qui lui donnait la force de continuer.

Arthur s'assit sur le canapé, le dos courbé, les mains tremblantes. Le salon, habituellement un refuge, lui semblait maintenant hostile, un lieu vide et froid où le temps s'était arrêté. Il ferma les yeux, tentant de se concentrer, de trouver un sens à cette journée étrange, à ce cycle infernal qui le tenait prisonnier.

L'horloge comtoise, accrochée au mur, tic-taquait avec une régularité déconcertante, chaque tic-tac lui rappelant l'immuabilité de son destin. Il avait l'impression d'être un personnage dans un film muet, figé sur une seule image, incapable de progresser vers la scène suivante.

Des souvenirs lui revinrent en vagues successives, des images floues de son passé, de sa vie avant ce cauchemar. Il se rappela sa femme, Marie, son sourire radieux, ses yeux bleus qui brillaient d'une lumière particulière. Il se rappela leur rencontre, leur amour, leur mariage, leur bonheur. Puis, il se rappela sa disparition, son décès, le vide qui l'avait envahi, le chagrin qui l'avait rongé. Il se souvint de sa fille, Sarah, de son enfance, de ses rires, de sa joie de vivre. Puis, il se rappela son éloignement, son silence, son incapacité à lui dire ce qu'il ressentait, à lui témoigner son amour.

Il avait l'impression d'être un marin perdu en mer, voguant à la dérive, sans boussole, sans repère. Il ne pouvait pas supporter la pensée de revivre cette journée encore et encore, condamné à revivre cette rencontre avec Marie, à ressentir cette douleur de l'échec.

"Pourquoi moi ?" murmura-t-il, la voix presque inaudible. "Pourquoi ce cycle ?"

Il avait l'impression d'être un sujet d'expériences, un pion dans un jeu dont il ne comprenait pas les règles. Il se sentait impuissant, désespéré.

"Je ne peux pas rester ici," pensa-t-il, serrant les poings. "Je dois faire quelque chose."

Il se dirigea vers sa chambre, les pas hésitants, l'esprit embrumé.

Il s'allongea sur son lit, les draps froids contre sa peau. Il ferma les yeux, tentant de se concentrer, de trouver un point d'ancrage dans ce tourbillon de pensées.

"Il doit y avoir un message," murmura-t-il, la voix presque inaudible. "Il doit y avoir un message caché dans cette boucle."

Il se souvint de sa conversation avec Marie, de ses yeux bleus qui brillaient d'une lumière particulière, de son sourire qui avait éclairé sa journée. "Je dois me libérer de ce fardeau."

Il se leva, se dirigea vers sa table de chevet et prit un carnet de cuir noir. Il l'avait toujours gardé près de lui, remplissant ses pages de pensées, de souvenirs, de rêves. Il le prit dans ses mains, sentant la texture douce et lisse du cuir.

Il ouvrit le carnet, laissant ses doigts effleurer les pages jaunies par le temps. Il y avait des mots écrits sur chaque page, des mots qui avaient un sens pour lui, des mots qui reflétaient son âme. Il se mit à lire, à relire, à se perdre dans le labyrinthe de ses propres pensées.

Il lisait des poèmes, des citations, des réflexions sur la vie, la mort, le bonheur. Il lisait des mots qui lui rappelaient ce qu'il avait oublié, ce qu'il avait perdu de vue. Il lisait des mots qui lui donnaient espoir, qui lui redonnaient confiance en lui-même.

Il lut un poème sur la beauté de la nature, sur la puissance des fleurs qui éclosent au printemps, sur la force de la vie qui renaît après l'hiver. Il comprit que la paix intérieure ne se trouvait pas dans la résolution de ses problèmes, mais dans l'acceptation de son destin.

Il ferma le carnet, le laissant reposer sur ses genoux. Il sentit une vague de calme l'envahir, une paix sereine qui lui permettait de voir la situation avec plus de clarté. Il était toujours coincé dans cette boucle temporelle, mais il avait compris une chose essentielle : la mort n'était pas la fin, mais un nouveau départ.

Il était temps d'accepter son destin, de se laisser porter par le courant de la vie, de s'abandonner à l'inconnu. Il était temps d'embrasser l'avenir, quel qu'il soit, avec courage et sérénité.

Il se leva, se dirigea vers la fenêtre et regarda à nouveau la nuit étoilée. Il respira profondément, laissant l'air frais lui remplir les poumons. Il se sentait plus léger, plus libre, comme s'il avait enfin trouvé la voie qui lui permettait de sortir de sa prison intérieure.

Il s'apprêtait à retourner se coucher, à se laisser aller au sommeil, lorsqu'un bruit étrange le fit sursauter. Un bruit sourd, comme un grincement de métal, qui semblait venir de

l'étage supérieur. Il fronça les sourcils, un frisson parcourant son échine. Il n'était pas seul.

Il se faufila dans le couloir, les pas hésitants, les sens en alerte. Il monta les marches de l'escalier, le cœur battant la chamade. Il s'approcha de la porte de sa chambre, la main tremblante sur la poignée.

Il ressentit un frisson de peur le parcourir. Il avait l'impression d'être de retour dans un film d'horreur, confronté à l'inconnu, à l'ombre d'un danger invisible.

Il hésita un instant, se demandant s'il ne fallait pas revenir en arrière, s'enfuir, se cacher. Mais une force intérieure l'incita à avancer. Il ne pouvait pas continuer à vivre dans la peur, à se laisser dominer par l'angoisse. Il devait affronter ses peurs, quelle que soit la conséquence.

Il tourna la poignée, ouvrant la porte avec précaution. La chambre était plongée dans l'obscurité, seul un faible rayon de lune parvenant à se frayer un chemin à travers la fenêtre.

Il avança dans la chambre, les pas légers, l'odorat en alerte. Il sentit une odeur étrange, une odeur de métal et de terre humide, qui lui donna des frissons.

Il se tourna vers le lit, apercevant une forme sombre allongée sous les draps. Un frisson de peur le parcourut, mais il se força à avancer, à éclairer la scène avec sa lampe de poche.

Il recula d'un bond, un cri de terreur s'échappant de sa gorge. Ce n'était pas un homme qui était allongé sur son lit, mais un fantôme, une ombre spectrale qui le fixait avec des yeux remplis de vide.

Il se laissa tomber à genoux, le cœur battant la chamade. Il ne pouvait pas croire à ses yeux. Il était face à l'impossible, au monde de l'ombre, au monde du fantastique.

Il ferma les yeux, essayant de se rassurer, de se dire que c'était un songe, une hallucination. Mais la réalité était bien là, tangible, horrible.

Il ouvrit les yeux, fixant l'ombre spectrale qui le fixait avec des yeux remplis de vide. Il ne pouvait pas fuir. Il ne pouvait pas se cacher. Il devait affronter ce fantôme, ce monstre qui avait envahi sa chambre, sa vie.

Il se leva, se dressant face à l'ombre spectrale. Il ressentit une force étrange le parcourir, une force qui lui donnait du courage, une force qui lui permettait de se battre.

Il leva la main, pointant sa lampe de poche vers l'ombre spectrale. « Qui es-tu ? » demanda-t-il d'une voix tremblante, mais ferme.

L'ombre spectrale ne répondit pas. Elle le fixait toujours avec des yeux remplis de vide, comme si elle l'attendait, comme si elle le juge.

Arthur ressentit un frisson de peur le parcourir. Il avait l'impression d'être condamné, d'être face à son destin final.

Mais il ne se laissa pas abattre. Il avait toujours été un homme fort, un homme qui affrontait ses problèmes de front. Il ne allait pas se laisser intimider par un fantôme, par une ombre spectrale.

Il fixa l'ombre spectrale dans les yeux. « Je ne te crains pas, » dit-il d'une voix ferme. « Je sais que tu es là, mais je ne te laisse pas me dominer. »

Il ressentit une force étrange le parcourir, une force qui lui donnait la confiance de se battre. Il ne savait pas ce qui allait arriver, mais il savait qu'il était prêt à affronter tout ce qui se présentait à lui.

Il ferma les yeux, respire profondément, et se prépara à affronter l'inconnu.

Il ouvrit les yeux, fixant l'ombre spectrale avec un regard ferme. « Montre-toi ! » cria-t-il d'une voix puissante.

L'ombre spectrale ne recula pas. Elle le fixait toujours avec des yeux remplis de vide, comme si elle attendait son ordre, comme si elle l'attendait depuis toujours.

Arthur ressentit une force étrange le parcourir, une force qui lui donnait la confiance de se battre. Elle le fixait toujours avec des yeux remplis de

## Chapitre 3 : La résignation

Le réveil sonna, le son aigu perçant le silence de la pièce. Arthur ouvrit les yeux, la lumière du soleil filtrant à travers les rideaux lui faisant plisser les paupières. Un sentiment de déjà-vu l'envahit, un poids familial dans sa poitrine. Il se leva, les jambes raides, et se dirigea vers la fenêtre. Le jardin était immobile, silencieux, comme une photographie figée dans le temps.

Il reprit son chemin vers la cuisine, l'air frais du matin l'enveloppant comme une couverture. Il passa devant la tasse brisée, le débris de céramique toujours éparpillé sur le carrelage. La pensée de devoir tout recommencer, de revivre cette journée maudite, le glaça. Un soupir lourd s'échappa de ses lèvres.

Il s'assit à la table, les yeux rivés sur le vide devant lui. Il n'avait plus faim, plus soif. La nourriture avait perdu son goût, le café son arôme. Sa vie s'était résumée à une boucle sans fin, une tragédie répétée à l'infini.

Il sentit une larme couler sur sa joue, mais il ne la laissa pas tomber. Elle était inutile, une goutte d'eau dans un océan de désespoir. Il avait déjà pleuré assez de fois. Il avait déjà ressenti le poids de chaque émotion, de chaque regret, de chaque culpabilité.

Il se leva et se dirigea vers le salon, le cœur lourd. Il s'assit sur le canapé, les mains posées sur ses genoux, le regard perdu dans le vide. Il avait l'impression de flotter dans un néant sans fond, un être sans ancrage, sans but.

Il se souvint de ses conversations avec Marie, de ses yeux bleus qui brillaient d'une lumière particulière, de son sourire qui avait éclairé sa journée. Il se souvint de son rire, de sa chaleur, de son amour. Il se souvint de son absence, de son vide, de son silence.

Il se leva et se dirigea vers le coin du salon où était rangé un vieux coffre en bois. Il l'ouvrit, révélant des souvenirs précieux : des photos jaunies par le temps, des lettres d'amour, des objets de son passé.

Il prit une photo d'eux, jeunes et heureux, souriant à la vie. Leurs yeux brillaient d'espoir, d'amour, de confiance. Il se souvint de leur rencontre, de leur mariage, de leur bonheur. Il se souvint de son rêve, de sa promesse de les rendre heureux, de les protéger du monde.

Il avait échoué. Il avait laissé le monde les déchirer, les séparer, les détruire. Il avait échoué, et il n'avait jamais pu se pardonner.

Il referma le coffre, le laissant reposer sur le sol. Il se sentait écrasé par le poids de son passé, de ses erreurs, de ses regrets.

Il se dirigea vers la porte d'entrée, le cœur lourd. Il sortit dans le jardin, l'air frais du matin l'enveloppant comme une couverture. Il se dirigea vers le banc en bois, s'y assit et ferma les yeux.

Il respira profondément, tentant de calmer son esprit, de trouver un peu de paix dans ce chaos intérieur. Il se sentait perdu, désorienté, incapable de trouver son chemin dans ce labyrinthe de pensées et d'émotions.

Il ouvrit les yeux et regarda le jardin. Les feuilles des arbres étaient immobiles, silencieuses, comme figées dans le temps. Un sentiment de tristesse l'envahit. Il avait l'impression d'être un spectateur de sa propre vie, un observateur silencieux d'un film qui n'avait plus de sens.

Il se leva et se dirigea vers la maison, les pas lourds, le cœur lourd. Il se sentait épuisé, vidé, incapable de trouver un seul point d'ancrage dans ce monde en constante mutation.

Il se souvint de sa fille, Sarah, de son enfance, de ses rires, de sa joie de vivre. Il se souvint de son éloignement, de son silence, de son incapacité à lui dire ce qu'il ressentait, à lui témoigner son amour.

Il se leva et se dirigea vers sa chambre, les pas hésitants, l'esprit embrumé.

Il se souvint de son secret, le poids invisible qui pesait sur son cœur, la vérité qu'il cachait depuis des années.

Il se leva, se dirigea vers sa table de chevet et prit un carnet de cuir noir. Il se mit à lire, à relire, à se perdre dans le labyrinthe de ses propres pensées.

Il lisait des poèmes, des citations, des réflexions sur la vie, la mort, le bonheur. Il lisait des mots qui lui donnaient espoir, qui lui redonnaient confiance en lui-même.

Il lut un poème sur la beauté de la nature, sur la puissance des fleurs qui éclosent au printemps, sur la force de la vie qui renaît après l'hiver. Il lut une réflexion sur la mort, sur l'acceptation de son inévitable, sur la beauté de la vie qui se termine.

Il lut, et il comprit. Il comprit que la paix intérieure ne se trouvait pas dans la résolution de ses problèmes, mais dans l'acceptation de son destin.

Il ferma le carnet, le laissant reposer sur ses genoux.

Il s'apprêtait à retourner se coucher, à se laisser aller au sommeil, lorsqu'il entendit un bruit étrange. Elle le fixait toujours avec des yeux remplis de

Arthur se figea, les yeux rivés sur l'ombre spectrale. Il ne bougeait plus, paralysé par la peur et l'incrédulité. Le silence était lourd, oppressant, ponctué seulement par le tic-tac



régulier de l'horloge comtoise dans le salon, une mélodie funèbre qui semblait accompagner la danse macabre qui se jouait dans sa chambre.

L'ombre était immobile, silencieuse, comme une sculpture de ténèbres. Ses yeux, deux points noirs béants dans l'obscurité, le fixaient avec une intensité glaçante. Arthur sentit un frisson lui parcourir l'échine, une sensation de froid intense qui n'avait rien à voir avec la température de la pièce. Il avait l'impression d'être observé, scruté par un être d'une autre dimension, une entité qui avait traversé le voile de la réalité pour le contempler.

Il essaya de parler, mais sa voix se brisa en un murmure inaudible. Il était incapable de formuler une question, une phrase, un son. Il était prisonnier de sa propre terreur, un spectateur impuissant d'un spectacle qui le dépassait.

Soudain, l'ombre se mit à bouger. Elle se leva lentement, comme si elle était tirillée par un fil invisible, et se dirigea vers Arthur. Ses mouvements étaient fluides, silencieux, presque gracieux.

Arthur se recula, se cognant contre le mur. Il était coincé, piégé entre l'ombre et le mur, sans échappatoire. Il sentit la peur l'envahir, une vague de panique qui le submergea.

L'ombre s'approcha, s'arrêtant à quelques centimètres de lui. Arthur ferma les yeux, se préparant au pire. Il sentit un souffle froid le caresser le visage, une sensation glaçante qui le fit trembler de tous ses membres. Il ouvrit les yeux, prêt à affronter son destin.

Mais l'ombre n'était plus là. Elle s'était volatilisée, comme si elle n'avait jamais existé.

Arthur resta immobile, le cœur battant la chamade. Il respirait à peine, craignant que le moindre mouvement ne provoque le retour de l'ombre, ne le ramène à cette terreur paralysante. Il était incapable de discerner ce qui était réel et ce qui était imaginaire, ce qui était physique et ce qui était spectral.

Il se leva lentement, les jambes tremblantes, et se dirigea vers la fenêtre. La nuit était sombre, l'air frais, et le jardin silencieux. Il respira profondément, cherchant un peu de réconfort dans la réalité tangible du monde extérieur.

Il se tourna vers sa chambre, les yeux fixés sur le lit vide. La peur s'était estompée, laissant place à un étrange sentiment de confusion et de désarroi. Il ne comprenait pas ce qui s'était passé, ce qu'il avait vu. Il avait l'impression d'avoir franchi les frontières du monde tangible, d'avoir été confronté à une réalité qui dépassait sa compréhension.

Il se dirigea vers la porte, hésitant un instant avant de la franchir. Il avait l'impression de quitter un cauchemar, mais il ne pouvait pas s'empêcher de sentir que l'ombre le suivait, qu'elle était toujours là, invisible, tapi dans les recoins de sa maison, de son esprit.

Il redescendit l'escalier, les pas lourds, le cœur lourd. Il avait l'impression de marcher sur des œufs, de craindre que chaque mouvement ne déclenche une nouvelle apparition, une nouvelle terreur. Il se dirigea vers le salon, s'assit sur le canapé, et ferma les yeux.

Il avait besoin de se calmer, de réfléchir, de trouver un sens à ce qui s'était passé. Il avait besoin de comprendre ce que l'ombre voulait lui dire, ce qu'elle essayait de lui communiquer.

Il ouvrit les yeux, le regard vide, et se rendit compte que la pièce était plongée dans un silence profond et étrange. Le tic-tac de l'horloge comtoise semblait plus fort, plus menaçant, comme si elle comptait les secondes qui le séparaient de la prochaine apparition.

Il se leva, se dirigea vers l'horloge, et l'arrêta d'un geste brusque. Le silence devint encore plus lourd, plus oppressant. Il avait l'impression d'être enfermé dans un tombeau, un lieu de silence et d'obscurité où le temps s'était arrêté.

Il se retourna, les yeux fixés sur le mur, et il vit une ombre se dessiner sur le papier peint. Une ombre qui ressemblait étrangement à celle qui l'avait hanté dans sa chambre. Il sentit un frisson lui parcourir l'échine, une nouvelle vague de peur l'envahir.

Il fit un pas en arrière, les yeux rivés sur l'ombre, craignant qu'elle ne prenne vie, qu'elle ne se détache du mur pour le poursuivre. Mais l'ombre resta immobile, silencieuse, comme une image figée dans le temps.

Arthur se sentait piégé, pris au piège d'un cauchemar dont il ne pouvait pas se réveiller. Il était seul, confronté à l'inconnu, à l'ombre de ses propres peurs. Il ne savait pas ce qui allait arriver, ce que l'ombre voulait, mais il savait qu'il devait trouver une solution, une réponse, une échappatoire.

Il se retourna, les yeux fixés sur la porte d'entrée, et il sentit une présence, une sensation de regard qui le perçait. Il se retourna lentement, les mains tremblantes, et il vit l'ombre se détacher du mur, se diriger vers lui.

Elle s'approcha lentement, ses yeux noirs béants le fixant avec une intensité glaçante. Arthur sentit la peur le submerger, une vague de terreur qui le paralysa. Il était incapable de bouger, de parler, de respirer.

L'ombre s'arrêta à quelques centimètres de lui, le fixant avec une intensité implacable.

Il sentit un souffle froid lui caresser le visage, une sensation glaçante qui le fit trembler de tous ses membres. Il se retourna lentement, les mains tremblantes, et il vit l'ombre se détacher du mur, se diriger vers lui.

Elle s'approcha lentement, ses yeux noirs béants le fixant avec une

Arthur se leva, les jambes tremblantes, et se dirigea vers la fenêtre. Il était tard, presque minuit, et la lune éclairait le jardin d'une lumière blafarde. Les arbres se dressaient comme des fantômes silencieux, leurs branches nues griffant le ciel nocturne. Un vent froid soufflait, froissant les feuilles mortes qui jonchaient le sol.

L'air frais lui fit du bien, mais ne parvint pas à calmer l'inquiétude qui l'envahissait. Il se sentait comme un navire à la dérive, sans gouvernail, sans boussole, ballotté par les vagues d'une mer agitée. La boucle temporelle était devenue un piège, un carcan invisible qui l'empêchait de respirer, de vivre, d'avancer.

Il se souvint de ses dernières conversations avec Sarah. Il avait tenté de lui parler de ses peurs, de son sentiment d'impuissance, mais ses mots avaient été maladroits, hésitants. Elle l'avait écouté avec patience, avec tendresse, mais il avait vu dans ses yeux une lueur d'inquiétude, une pointe de désespoir qui l'avait fait se sentir encore plus coupable.

Il avait l'impression de l'éloigner, de la repousser, de la priver de la présence d'un père aimant. Il avait l'impression d'être un fardeau, un poids qui pesait sur ses épaules.

Il se retourna, le regard errant dans la pièce. La lumière faible des lampes créait des ombres étranges sur les murs, comme si des fantômes se cachaient dans les recoins de la maison. Il avait l'impression de ne plus reconnaître son propre foyer, de se sentir étranger dans un lieu qui avait toujours été un refuge.

Il se souvint de Marie. Son sourire, son rire, ses yeux bleus qui brillaient d'une lumière particulière. Il se souvint de sa disparition, de son décès, du vide qui l'avait envahi, du chagrin qui l'avait rongé.

Il se sentait coupable, responsable de sa mort, même si elle avait été un accident. Il n'avait pas su la protéger, la préserver du monde.

Il se dirigea vers le coin du salon où était rangé un vieux coffre en bois. Il prit une photo d'eux, jeunes et heureux, souriant à la vie.

Il se souvint de leur rêve, de leur promesse de vivre une vie heureuse ensemble, de partager leurs joies et leurs peines. Il se souvint de son incapacité à tenir cette promesse, de son échec à leur offrir la vie qu'ils méritaient.

Il se retourna, les yeux fixés sur l'horloge comtoise qui décorait le mur du salon. Elle tic-taquait avec une régularité déconcertante, chaque tic-tac lui rappelant l'immutabilité de son destin.

Il se leva, les jambes tremblantes, et se dirigea vers la cuisine. Il ouvrit le réfrigérateur, espérant trouver quelque chose à manger, mais l'intérieur était vide.

Il se retourna, les yeux rivés sur la tasse brisée, le débris de céramique toujours éparpillé sur le carrelage.

Il se dirigea vers sa chambre, les pas hésitants, l'esprit embrumé.

Il se souvint de sa conversation avec Marie, de ses yeux bleus qui brillaient d'une lumière particulière, de son sourire qui avait éclairé sa journée. Je dois me pardonner."

Il se leva, se dirigea vers sa table de chevet et prit un carnet de cuir noir. Elle le fixait toujours avec des yeux remplis de

Arthur resta figé, l'ombre spectrale le fixant avec une intensité qui lui glaçait le sang. Il ne pouvait pas détourner le regard, comme hypnotisé par la profondeur insondable de ses yeux noirs. L'odeur de métal et de terre humide, qui lui avait donné des frissons lorsqu'il était entré dans la pièce, s'intensifia, lui rappelant un champ de bataille, une terre souillée par le sang et la mort.

Un murmure rauque, presque inaudible, se fit entendre, comme si l'ombre tentait de lui parler, mais ses mots étaient voilés par la poussière du temps, étouffés par les ténèbres. Arthur sentit une vague de panique le submerger, mais il se força à rester immobile, à ne pas céder à la peur qui le tenaillait.

Il se rappela les mots qu'il avait lus dans son journal intime, les citations sur le pardon et l'acceptation. Il avait compris qu'il ne pouvait pas changer le passé, mais qu'il pouvait choisir comment il l'affrontait. Il avait besoin de se pardonner, de laisser aller le poids de ses erreurs, de ses regrets.

Il leva les yeux vers l'ombre, son regard rempli d'une résolution nouvelle. « Je ne te crains plus, » dit-il d'une voix ferme, le son de sa propre voix lui paraissant étrangement fort dans le silence de la pièce. Je suis prêt à affronter la vérité, quelle qu'elle soit. »

L'ombre ne bougea pas. Elle le fixait toujours avec une intensité qui lui donnait des frissons. Puis, lentement, elle se pencha vers lui, comme si elle voulait lui murmurer un secret à l'oreille.

Arthur ferma les yeux, se préparant à la douleur, à la révélation qui allait le briser. Il se demanda s'il serait capable de supporter la vérité, s'il serait capable de vivre avec le poids de son secret une fois révélé.

Mais l'ombre ne murmura pas. Elle se recula, laissant un nuage de fumée noire se dissiper dans l'air. Lorsque Arthur ouvrit les yeux, la pièce était vide. L'ombre avait disparu, laissant derrière elle un silence plus profond, plus pesant.

Arthur resta immobile, le cœur battant la chamade, les mains tremblantes. Il se sentait vide, comme si une partie de lui avait été arrachée. Il ne comprenait pas ce qui s'était passé, ce que l'ombre voulait lui dire.

Il se leva, les jambes tremblantes, et se dirigea vers la fenêtre. La nuit était toujours noire, la lune toujours cachée derrière des nuages noirs et menaçants. Le vent soufflait avec plus de force, froissant les feuilles mortes qui jonchaient le sol, comme si la nature elle-même était en deuil.

Arthur respira profondément, cherchant du réconfort dans la fraîcheur de l'air nocturne. Il se sentait plus léger, comme si un poids invisible s'était soulevé de ses épaules. Il avait l'impression d'avoir franchi un cap, d'avoir dépassé un obstacle invisible qui le séparait de la paix intérieure.

Il se retourna, les yeux fixés sur sa chambre. Il avait l'impression de ne plus craindre l'ombre. Il ne la voyait plus comme un ennemi, mais comme un guide, un messager qui l'avait aidé à se confronter à ses peurs, à ses regrets.

Il se dirigea vers la porte, le cœur rempli d'une étrange sérénité. Il avait l'impression d'avoir fait un pas de plus vers la vérité, vers la résolution de son conflit intérieur.

Il descendit l'escalier, les pas plus légers, le cœur plus calme. Il se dirigea vers le salon, s'assit sur le canapé, et ferma les yeux.

Il se sentait fatigué, épuisé par cette journée intense, mais aussi étrangement apaisé. Il avait l'impression d'avoir vécu une vie entière en quelques heures, d'avoir traversé des épreuves qui lui avaient permis de se découvrir, de se comprendre.

Il ouvrit les yeux, le regard plus clair, plus vif. Il avait l'impression de voir le monde avec une nouvelle perspective, de comprendre la fragilité de la vie, la beauté de l'instant présent.

Il se leva, se dirigea vers l'horloge comtoise, et la remit en marche. Le tic-tac régulier lui semblait plus apaisant, plus rassurant. Il avait l'impression que le temps reprenait son cours, que la vie continuait, que la boucle temporelle avait enfin trouvé son sens.

Il se retourna, les yeux fixés sur la tasse brisée, le débris de céramique toujours éparpillé sur le carrelage. Il soupira, mais cette fois, son souffle était plus léger, plus libéré. Il avait l'impression d'avoir trouvé un moyen de vivre avec la douleur, de l'intégrer à sa vie, de la transformer en une force qui le poussait à avancer.

Il se dirigea vers la cuisine, se versa un verre d'eau, et le but d'une seule traite. L'eau lui semblait plus fraîche, plus savoureuse. Il avait l'impression de retrouver le goût de la vie, de savourer chaque instant.

Il se sentait prêt à affronter le prochain cycle, à revivre les cinq heures qui le séparaient de sa mort, mais cette fois, il le ferait avec une nouvelle confiance, une nouvelle détermination. Il savait qu'il n'était plus seul, que l'ombre était là pour le guider, pour l'aider à trouver la paix intérieure.

Il se dirigea vers sa chambre, les pas plus légers, le cœur plus calme. Il s'allongea sur son lit, ferma les yeux, et se laissa emporter par le sommeil. Il avait l'impression que la boucle temporelle était enfin devenue un cycle de guérison, un voyage vers la paix intérieure, un chemin vers la lumière.

## Chapitre 4 : La confrontation avec le passé

La sonnerie du réveil l'arracha à un sommeil agité, un sommeil qui sentait encore le poids de l'ombre, la froideur du spectre qui l'avait hanté. Il était 6h00, le début d'un nouveau cycle, d'une nouvelle journée à revivre. Arthur se leva, les muscles endoloris, la tête lourde d'un sommeil troublé. Il avait l'impression de traîner des années sur ses épaules, non pas des années vécues, mais des années revécues, des années-fantômes qui le hantaient sans relâche.

Il s'approcha de la fenêtre, l'air frais du matin lui glaçant le visage. La ville dormait encore, engloutie dans un brouillard grisâtre qui semblait refléter la brume qui s'était installée dans son âme. Il observait les toits des maisons, les silhouettes des arbres qui se dressaient comme des spectres silencieux, et une étrange sensation de déjà-vu le submergea.

Il avait déjà vu ce paysage, déjà ressenti cette fraîcheur matinale, déjà respiré cette même odeur de terre humide. C'était la centième fois, peut-être la millième, et pourtant, il avait l'impression que le temps s'était arrêté, piégé dans une boucle infinie.

Il s'enfonça dans un fauteuil, la tasse de thé fumante dans ses mains. Chaque gorgée semblait lui brûler la gorge, lui rappeler la chaleur de l'enfer qui le rongait de l'intérieur. Il pensait à sa femme, à son sourire, à sa douce voix qui l'appelait par son prénom. Il la voyait, la sentait si réelle, si tangible, et pourtant, elle était partie, emportée par un destin cruel qui avait laissé un vide béant dans son cœur.

Un poids lourd s'abattit sur son estomac, une douleur lancinante qui lui rappelait la tragédie qui le hantait. C'était elle, sa fille, qui avait disparu, disparue sans laisser de trace, emportée par les flots d'un fleuve impitoyable qui l'avait engloutie dans ses profondeurs. Il avait cherché, cherché sans relâche, mais elle était restée introuvable, un fantôme qui le hantait, un spectre qui le suivait à la trace.

Il referma les yeux, la douleur le submergeant, l'obligeant à se recroqueviller sur lui-même. Il avait tenté de changer le cours des événements, de modifier la trajectoire de sa vie, mais rien n'y faisait. Le destin, implacable, le ramenait toujours au même point, au même moment, le condamnant à revivre la journée de son malheur, à revivre la mort de sa femme, à revivre la disparition de sa fille.

Il était prisonnier d'une boucle temporelle, un cycle sans fin qui le torturait, qui le déchirait de l'intérieur. Il avait essayé de s'échapper, d'oublier, de se laisser aller à la folie, mais il était toujours ramené à la réalité, à la dure réalité de sa tragédie.

Il se leva, la détermination dans le regard, la rage qui le brûlait de l'intérieur. Il allait changer les choses, il le devait à sa femme, à sa fille. Il allait briser cette boucle, il allait trouver un moyen d'échapper à ce destin cruel.

Il prit son manteau, sortit de la maison, et se lança dans la rue, l'air frais du matin lui donnant un regain d'énergie. Il marchait sans but, la tête remplie de pensées, de souvenirs, de regrets. Il se sentait comme un robot, programmé pour revivre la même journée, la même tragédie, la même douleur.

Il se demanda si cette boucle était une punition, une malédiction, ou peut-être une chance. Une chance de corriger ses erreurs, de réparer les choses, de retrouver sa femme et sa fille. Il avait l'impression d'être à la croisée des chemins, un carrefour où il devait choisir son destin.

Il s'arrêta devant un café, se laissant tenter par une tasse de café chaud. Le parfum de café fraîchement moulu lui donnait un peu de réconfort, un peu d'espoir. Il s'assit à une table, observant les gens qui passaient, les visages anonymes, les vies qui continuaient, malgré les drames et les tragédies.

Il se demanda si ces gens étaient conscients de la fragilité de la vie, de la précarité de l'existence. Il se demanda si eux aussi étaient victimes de boucles temporelles, de destins cruels, de regrets qui les hantaient.

Il se leva, la tasse de café à moitié vide dans sa main, et reprit son chemin. Il avait l'impression d'être une âme perdue, ballottée par les vents du destin, un spectre qui errait dans un monde qui lui était étranger.

Il se dirigea vers le fleuve, le lieu de la disparition de sa fille. Il se tenait au bord de l'eau, l'air frais lui glaçant les os, l'eau calme lui rappelant la froideur de la mort. Il regarda les flots qui coulaient, les vagues qui se brisaient sur les rochers, et il se demanda si elle était encore là, dans les profondeurs du fleuve, à le regarder, à l'attendre.

Il se pencha, regardant l'eau, ses yeux remplis de larmes, sa gorge serrée par la douleur. Il murmura son nom, un nom qui était devenu un chant funèbre, un hymne à la mémoire d'une fille perdue.

Il se retourna, le cœur lourd, les yeux emplis de tristesse. Il avait l'impression d'être un homme brisé, un homme qui avait perdu tout espoir.

Il se demanda si cette boucle allait durer éternellement, si il allait être condamné à revivre la même journée, la même tragédie, la même douleur.

Il se retourna, regardant le fleuve, l'air froid lui glaçant le visage. Il se sentait seul, perdu, désespéré.



Mais soudain, un éclair de lumière, une pensée nouvelle, un espoir fragile se fit jour dans son esprit. Il avait l'impression que cette boucle temporelle n'était pas une punition, mais une chance. Une chance de se racheter, de trouver la paix intérieure, de se pardonner.

Il se redressa, le visage illuminé par un nouveau sentiment d'espoir. Il allait se battre, il allait changer les choses, il allait trouver un moyen de sortir de cette boucle, de retrouver sa femme et sa fille.

Il se dirigea vers sa maison, le pas plus léger, l'espoir dans le cœur. Il avait l'impression d'être un homme nouveau, un homme qui avait retrouvé la foi, la foi en lui-même, la foi en l'avenir.

Il avait l'impression que la boucle temporelle était une épreuve, une épreuve qui le mettait à l'épreuve, qui le transformait, qui lui permettait de grandir.

Il avait l'impression que cette boucle temporelle était un voyage, un voyage vers la paix intérieure, un voyage vers la rédemption.

Il entra dans sa maison, le cœur rempli d'espoir, l'esprit rempli de détermination. Il allait changer les choses, il le savait. Il allait trouver un moyen de sortir de cette boucle, de retrouver sa femme et sa fille. Il allait trouver un moyen de vivre en paix.

Le parfum du café fraîchement moulu, mêlé à la fumée des cigarettes des habitués, flottait dans l'air, un voile épais qui semblait envelopper Arthur dans une torpeur reconfortante. Il s'était assis à une table en bois sombre, à l'écart du brouhaha des conversations et des rires, et avait plongé son regard dans la tasse fumante. Chaque gorgée lui brûlait la gorge, une sensation qui lui rappelait la douleur lancinante qui le rongait depuis des mois, depuis des années, depuis la disparition de sa fille.

Il la voyait, la sentait, presque tangible, dans le parfum de jasmin qui s'échappait de la boulangerie voisine, dans le rire enfantin qui résonnait dans la rue, dans la douceur du soleil qui caressait son visage. Elle était là, dans chaque instant, dans chaque détail, et pourtant, elle était partie. Emportée par un fleuve impitoyable qui l'avait engloutie dans ses profondeurs.

Arthur se leva, l'amertume du café lui laissant un goût métallique sur la langue. Il avait l'impression de traîner un poids invisible sur ses épaules, un fardeau qui l'empêchait d'avancer, d'oublier. Il se dirigea vers le fleuve, le lieu de la disparition de sa fille, le lieu où son cœur s'était brisé.

Il marchait le long du quai, les yeux fixés sur le cours d'eau qui coulait paisiblement. Mais le calme apparent du fleuve ne faisait qu'accentuer la tempête qui se déroulait dans son âme. Il se souvenait de ce jour fatidique, de la joie de sa fille qui courait le long de la

berge, de son rire qui résonnait dans l'air, de sa petite main dans la sienne. Puis, le drame. La chute, le cri, l'eau qui l'avait engloutie, l'horreur qui l'avait envahi.

Arthur s'agenouilla au bord du quai, la tête dans ses mains. Il se sentait impuissant, piégé dans une boucle temporelle qui le forçait à revivre ce moment de terreur à l'infini. Le destin, implacable, le ramenait toujours au même point, au même moment, le condamnant à revivre la journée de son malheur, à revivre la disparition de sa fille.

Il leva les yeux vers le ciel, un ciel gris et lourd qui semblait refléter son désespoir. Pourquoi ? Pourquoi lui ? Pourquoi cette punition ? Il avait toujours été un homme honnête, un père aimant, un mari fidèle. Qu'avait-il fait pour mériter ce destin cruel ?

Une voix douce et mélancolique lui chuchota à l'oreille, un murmure qui semblait venir des profondeurs du fleuve. « Arthur, mon amour, il est temps de lâcher prise. »

Arthur se redressa, l'esprit troublé. Il avait l'impression de sentir la présence de sa femme à ses côtés, son regard bienveillant qui le réconfortait. Il se souvenait de son sourire, de sa voix douce et apaisante, de son amour inconditionnel. Elle était partie, mais son amour était toujours là, une lumière qui éclairait son chemin, une force qui le guidait.

Il se leva, les épaules plus droites, le cœur plus léger. Il avait l'impression de comprendre. Cette boucle temporelle n'était pas une punition, mais un cadeau. Un cadeau qui lui permettait de se racheter, de trouver la paix intérieure, de se pardonner.

Il se dirigea vers sa maison, le pas plus léger, l'esprit plus serein. Il avait l'impression d'être un homme nouveau, un homme qui avait retrouvé la foi, la foi en lui-même, la foi en l'avenir. Il avait l'impression que la boucle temporelle était une épreuve, une épreuve qui le mettait à l'épreuve, qui le transformait, qui lui permettait de grandir.

Il avait l'impression que cette boucle temporelle était un voyage, un voyage vers la paix intérieure, un voyage vers la rédemption.

Il entra dans sa maison, le cœur rempli d'espoir, l'esprit rempli de détermination. Il allait trouver un moyen de sortir de cette boucle, de retrouver sa fille. Il allait trouver un moyen de vivre en paix.

La lumière blafarde du matin filtrait à travers les rideaux, éclaircissant à peine la pièce plongée dans une obscurité presque tangible. Arthur se sentait comme un spectre, une âme perdue dans un monde en noir et blanc. Il s'était réveillé, à nouveau, à 6h00 précises, au son aigu du réveil qui semblait se moquer de lui, lui rappeler sa condition de prisonnier d'une boucle temporelle. La journée qu'il allait revivre était gravée dans son esprit comme une cicatrice indélébile, chaque détail, chaque parole, chaque geste, gravé à jamais dans sa mémoire.

Il se leva, les muscles endoloris, l'âme meurtrie. Chaque matin, il se réveillait avec l'espoir illusoire que cette fois, quelque chose changerait, que la boucle se briserait, que sa vie reprendrait son cours normal. Mais l'espoir s'éteignait invariablement, comme une bougie soufflée par un vent glacial, laissant place à la désolation et à la déception.

Il s'approcha de la fenêtre, observant le paysage familier de la ville endormie. Les toits gris des maisons, les arbres nus qui se dressaient comme des spectres silencieux, le fleuve qui coulait paisiblement vers l'horizon, tout était figé dans le temps, immobile, figé dans une boucle infernale.

Arthur sentit une vague de colère le submerger. Il était prisonnier de son propre passé, incapable d'avancer, incapable d'oublier. Il avait essayé de changer les choses, de modifier la trajectoire de sa vie, mais rien n'y faisait. Le destin, implacable, le ramenait toujours au même point, au même moment, le condamnant à revivre la journée de son malheur, à revivre la mort de sa femme, à revivre la disparition de sa fille.

Il se sentait comme un jouet brisé, un automate programmé pour répéter inlassablement les mêmes actions, les mêmes paroles, les mêmes pensées. Il avait essayé de se laisser aller, de sombrer dans la folie, mais il était toujours ramené à la réalité, à la dure réalité de sa tragédie.

Il s'assit sur le canapé, la tasse de thé fumante dans ses mains. Le goût amer du thé lui brûlait la gorge, lui rappelant la douleur lancinante qui le rongait depuis des mois, depuis des années, depuis la disparition de sa fille. Il la voyait, la sentait, presque tangible, dans le parfum de jasmin qui s'échappait de la boulangerie voisine, dans le rire enfantin qui résonnait dans la rue, dans la douceur du soleil qui caressait son visage. Emportée par un fleuve impitoyable qui l'avait engloutie dans ses profondeurs.

Arthur se leva, l'amertume du thé lui laissant un goût métallique sur la langue.

La douce mélodie du carillon au-dessus de la porte du café s'estompa, laissant place au murmure des conversations et au grésillement des machines à expresso. Arthur s'était installé dans un coin discret, la lumière tamisée du café lui permettant de dissimuler les larmes qui s'accumulaient dans ses yeux. Il regardait le mouvement incessant des gens, leurs visages marqués par la vie, leurs sourires, leurs soucis, leurs rires. Chacun d'eux semblait vivre, respirer, avancer, tandis qu'il était figé, prisonnier d'une boucle temporelle qui le condamnait à revivre la même journée, la même tragédie, la même douleur.

Il avait essayé de trouver un sens à cette situation absurde, de comprendre pourquoi le destin l'avait choisi pour cette torture. Il avait tenté de changer les choses, de modifier la trajectoire de sa vie, de se pencher sur ses erreurs, de se racheter. Mais chaque tentative

avait échoué, le ramenant inexorablement au même point de départ, au même moment précis, au même cœur brisé.

L'amertume du café le brûlait la gorge, lui rappelant l'amertume de la vie. Il se souvenait de sa femme, de sa douceur, de son sourire, de son amour qui l'avait rempli de bonheur. Il se souvenait de leur fille, de son rire, de sa joie de vivre, de la lumière qu'elle avait apportée dans leur vie. Ils étaient partis, emportés par un destin cruel, laissant derrière eux un vide béant, un silence assourdissant.

Arthur se leva, la tasse de café vide dans sa main, et se dirigea vers la sortie. Il avait l'impression de traîner un poids invisible sur ses épaules, un fardeau qui l'empêchait d'avancer, de trouver la paix. Il se sentait comme un homme brisé, un homme qui avait perdu tout espoir.

Il marchait sans but, le regard perdu dans le brouillard qui enveloppait la ville. Il avait l'impression d'être un spectre, une âme perdue dans un monde qui lui était étranger. Il avait essayé de s'enfuir, de se cacher, d'oublier, mais le passé le poursuivait sans relâche, le rappelant à sa tragédie.

Il s'arrêta devant une librairie, attiré par la lumière chaude qui s'échappait de ses vitrines. Il entra, respirant le parfum des vieux livres, le murmure des pages qui tournaient. Il se laissa guider par son instinct, ses mains parcourant les étagères, ses yeux scrutant les titres. Il cherchait des réponses, une lueur d'espoir, un chemin pour sortir de ce cauchemar.

Son regard s'arrêta sur un livre dont le titre était "L'art de la résilience". Il le prit, le feuilleta, lisant des passages qui lui parlaient de la force intérieure, de la capacité à surmonter l'adversité, de la puissance du pardon. Il avait l'impression de découvrir un nouveau monde, une nouvelle perspective.

Il acheta le livre, le serrant contre lui comme s'il tenait un trésor. Il avait l'impression de tenir un fil conducteur, une boussole qui l'aiderait à trouver son chemin, à sortir de cette boucle infernale.

Il rentra chez lui, l'esprit rempli d'espoir, le cœur un peu moins lourd. Il s'assit dans son fauteuil, le livre ouvert sur ses genoux, et commença à le lire. Il lisait avec avidité, absorbant chaque mot, chaque phrase, chaque idée. Il avait l'impression de découvrir une nouvelle vérité, une vérité qui lui permettait de voir le monde avec de nouveaux yeux, de comprendre la fragilité de la vie, la puissance de l'âme, la nécessité de pardonner.

Il se sentait comme un homme nouveau, un homme qui avait retrouvé la foi, la foi en lui-même, la foi en l'avenir. Il avait l'impression que la boucle temporelle n'était pas une

punition, mais une chance. Une chance de se racheter, de trouver la paix intérieure, de se pardonner.

Il avait l'impression que cette boucle temporelle était un voyage, un voyage vers la paix intérieure, un voyage vers la rédemption.

Il referma le livre, les yeux remplis de larmes. Il avait l'impression d'avoir fait un pas de plus vers la lumière, vers la sortie de ce cauchemar. Il avait l'impression d'être enfin prêt à affronter le prochain cycle, à revivre les cinq heures qui le séparaient de sa mort, mais cette fois, il le ferait avec une nouvelle confiance, une nouvelle détermination. Il savait qu'il n'était plus seul, que la lumière était là pour le guider, pour l'aider à trouver la paix intérieure.

Il se leva, se dirigea vers sa chambre, et s'allongea sur son lit. Il ferma les yeux, et se laissa emporter par le sommeil, un sommeil plus léger, plus serein, un sommeil qui lui promettait un avenir meilleur.

Arthur se leva, les jambes tremblantes, et s'approcha de la fenêtre. La ville était plongée dans une nuit noire et silencieuse, les étoiles scintillant comme des diamants éparpillés sur un tissu de velours. Il respira profondément l'air frais, le vent glacial lui fouettant le visage. La sensation de liberté qui l'avait envahi après la disparition de l'ombre se dissipait lentement, laissant place à une vague de mélancolie. Il avait l'impression de se tenir au bord d'un précipice, à la frontière entre le passé et le présent, entre la réalité et le rêve.

Il se retourna, les yeux fixés sur la tasse brisée, le débris de céramique toujours éparpillé sur le carrelage. La vision de la tasse lui rappelait la fragilité de la vie, la façon dont les choses pouvaient se briser en un instant, laisser des traces irréparables. Il avait l'impression de revivre sa propre histoire, de se tenir au bord du gouffre de ses regrets, incapable de se pardonner, incapable d'oublier.

Il se dirigea vers le canapé, s'assit, et se laissa sombrer dans ses pensées. Il avait l'impression de s'être perdu dans un labyrinthe de souvenirs, de ressentir une douleur lancinante qui le rongait de l'intérieur. Il se souvenait de sa femme, de son sourire éclatant, de son rire communicatif. Il la voyait si clairement, presque tangible, mais elle n'était plus là. Il avait échoué à la protéger, à protéger leur fille, et cette culpabilité le hantait sans relâche.

Il se leva, la douleur le tenaillant comme un couteau aiguisé. Il devait changer les choses, il le devait à sa femme, à sa fille, à lui-même. Il devait trouver un moyen de se libérer de cette boucle infernale, de se libérer du poids de ses regrets.

Il se dirigea vers le bureau, ouvrit son tiroir et sortit un vieux journal intime, relié en cuir brun. Il l'avait commencé il y a des années, lors d'un voyage en Italie, et il avait pris l'habitude d'y consigner ses pensées, ses rêves, ses émotions. Il avait arrêté d'écrire depuis la disparition de sa fille, mais il avait l'impression que le journal était toujours là pour lui, une présence silencieuse qui l'attendait.

Il ouvrit le journal, la couverture légèrement usée par le temps, et commença à écrire. Il écrivit sur sa douleur, sur sa culpabilité, sur son désir de se racheter. Il écrivit sur sa femme, sur son amour, sur sa perte. Il écrivit sur sa fille, sur son rire, sur sa disparition.

Il écrivit et écrivit, ses mots coulant sur le papier comme un fleuve qui se déverse dans la mer. Il se sentait comme une âme libérée, une âme qui enfin pouvait parler, qui enfin pouvait se confier. Il avait l'impression de se libérer d'un poids invisible qui l'étouffait depuis des mois, depuis des années.

Il ferma le journal, le laissant reposer sur le bureau. Il se sentait plus léger, plus calme. Il avait l'impression d'avoir fait un pas de plus vers la paix intérieure, un pas de plus vers la guérison.

Il se dirigea vers la fenêtre, regardant la ville endormie. Il avait l'impression de voir le monde avec de nouveaux yeux, de comprendre la fragilité de la vie, la beauté de l'instant présent.

Il respira profondément, l'air frais du matin lui glaçant le visage. Il avait l'impression d'être un homme nouveau, un homme qui avait retrouvé la foi, la foi en lui-même, la foi en l'avenir.

Il se retourna, les yeux fixés sur l'horloge comtoise. Il avait l'impression que le temps reprenait son cours, que la vie continuait, que la boucle temporelle avait enfin trouvé son sens.

Il se dirigea vers la porte, le cœur rempli d'espoir, l'esprit rempli de détermination. Il allait trouver un moyen de vivre en paix.

Il sortit de la maison, la lumière du soleil levant lui caressant le visage. Il avait l'impression de marcher sur un nouveau chemin, un chemin qui lui promettait un avenir meilleur, un avenir où il pourrait enfin trouver la paix intérieure.

## Chapitre 5 : La réparation familiale

La sonnerie stridente du réveil le tira brutalement du sommeil. Arthur grogna, la main se portant instinctivement vers le bouton de l'appareil pour le faire taire. Il ouvrit les yeux, le regard flou, et se rendit compte que la pièce était plongée dans une pénombre blafarde. Il était 6h00. Encore une fois.

Un frisson d'angoisse le parcourut, l'enveloppant comme un linceul froid. La même routine s'étalait devant lui, comme une toile de fond immuable. Il connaissait chaque son, chaque odeur, chaque sensation de cette journée maudite. Il était condamné à la revivre encore et encore, sans jamais pouvoir la changer.

Il se leva, les muscles raides et endoloris, et se dirigea vers la fenêtre. La ville se réveillait lentement, les premiers rayons du soleil peignant le ciel d'une teinte orangée. Mais pour Arthur, la lumière du jour ne représentait qu'une promesse de souffrance, un rappel implacable de ce qui l'attendait.

Il se força à avaler un café amer, l'amertume de la boisson reflétant la tristesse qui le rongait. Le goût du café lui rappelait les matins partagés avec sa femme, les rires de leur fille, les conversations animées autour de la table de la cuisine. Un instant, il se laissa aller à la nostalgie, se remémorant des moments heureux, un peu comme si ces souvenirs pouvaient effacer la douleur qui le tenaillait.

L'horloge comtoise de la cuisine, avec son tic-tac régulier, était devenue un métronome implacable, marquant le rythme de son désespoir. Il regarda les aiguilles tourner, le temps s'écoulant inexorablement vers le moment fatidique. Il avait essayé tant de choses pour échapper à la boucle temporelle, pour modifier le cours des événements. Il avait tenté de se suicider, d'aider les autres, de changer ses habitudes, de se rendre à la police, mais rien n'avait changé. La journée se terminait toujours de la même façon, avec la même douleur, le même vide.

Il se rendit compte que la boucle temporelle ne servait pas à le punir, mais à lui offrir une chance de réparer ce qu'il avait brisé. Un sentiment de culpabilité l'envahit. Sa fille, sa femme, toutes deux emportées par un fleuve impitoyable, et il était là, incapable de les sauver.

Il avait tenté de se rapprocher de son fils, de combler le fossé qui les séparait depuis la mort de sa femme. Mais il avait échoué. Chaque tentative de communication se terminait par une dispute, un échange de mots blessants, et une nouvelle fracture dans leur relation.

Arthur avait l'impression d'être un fantôme, une âme errante condamnée à hanter son propre passé. Il avait besoin de faire quelque chose, de changer quelque chose, pour

pouvoir enfin trouver la paix. Il devait réparer ses erreurs, se pardonner, et peut-être, seulement peut-être, retrouver la sérénité.

Il sortit de la maison, l'air frais du matin lui piquant le visage. Il marcha sans but, le regard perdu, les pensées tourbillonnant dans sa tête. Il devait trouver un moyen de se connecter à son fils, de lui faire comprendre la profondeur de son regret, de lui montrer l'amour qu'il portait.

Il se rendit à l'endroit où il avait rencontré son fils pour la dernière fois, un café au bord du fleuve. Il s'assit à une table, commandant un café noir, l'amertume de la boisson l'aidant à se concentrer.

Son fils était arrivé quelques minutes plus tard, l'air hagard, les yeux rouges. Il avait l'air épuisé, comme s'il portait le poids du monde sur ses épaules. Il s'assit en face de lui, les yeux fixés sur la tasse de café, sans rien dire.

Arthur essaya de trouver les mots, mais ils lui manquaient. Il se sentait à la fois incapable et impuissant. Il avait essayé de parler à son fils, de lui faire comprendre la douleur qu'il ressentait, mais ses paroles étaient toujours maladroitement, ses intentions mal interprétées.

Il prit une inspiration profonde, se forçant à regarder son fils dans les yeux. "Je sais que je n'ai pas été un père parfait," dit-il, la voix tremblante. "Je sais que je t'ai déçu. Je t'ai blessé."

Son fils leva les yeux, surprise dans le regard. Il semblait hésitant, comme s'il ne savait pas quoi répondre.

"Je sais que tu as du mal à me pardonner," poursuivit Arthur. "Et je te comprends. Je n'aurais jamais dû te laisser croire que j'étais indifférent à ta souffrance. J'ai été aveugle à ton besoin d'amour, à ton besoin de soutien."

Un silence pesant s'abattit sur la table. Arthur sentit les larmes monter à ses yeux, mais il les refoula. Il devait rester fort, il devait trouver un moyen de se connecter à son fils, de lui faire comprendre la profondeur de son regret.

"Je suis désolé, mon fils," dit-il finalement, la voix rauque. "Je suis désolé pour tout."

Son fils se leva, les yeux mouillés. Il tourna le dos à Arthur et s'éloigna sans un mot. Arthur le regarda partir, le cœur serré. Il avait l'impression d'avoir échoué une fois de plus, d'avoir perdu une autre chance de réparer les choses.

Mais il se sentait aussi un peu moins lourd, un peu moins torturé. Il avait essayé, il avait essayé de dire la vérité, de dire les mots qui lui étaient restés coincés dans la gorge pendant toutes ces années. Il avait tenté de se connecter avec son fils, de lui faire comprendre la douleur qu'il portait en lui.



Arthur était conscient que la boucle temporelle ne se terminerait pas avant qu'il ne trouve la paix intérieure. Il devait apprendre à se pardonner, à pardonner à son fils, et à accepter le passé. Il devait trouver un moyen de vivre avec la douleur, de trouver un sens à sa souffrance.

Il se leva et s'en alla, le cœur lourd, mais l'esprit un peu plus léger. Il avait un long chemin à parcourir, une longue route à emprunter, mais il avait enfin trouvé une direction, une raison de se battre. Il avait compris que la boucle temporelle ne servait pas à le punir, mais à lui offrir une chance de se racheter, de se réconcilier avec lui-même et avec les autres.

Le cœur lourd, Arthur quitta le café. La rencontre avec son fils n'avait pas été aussi désastreuse qu'il l'avait craint, mais elle n'avait pas non plus été le miracle qu'il espérait. L'amertume du café semblait refléter la saveur de sa propre vie, un mélange de regrets et de désirs inassouvis. Il se mit à marcher sans but, le long des berges du fleuve, la vue du courant qui coulait vers l'horizon lui rappelant le temps qui s'écoulait inexorablement.

Il pensait à sa femme, à son sourire lumineux, à sa voix douce et chaleureuse. Il se souvenait de ses yeux, de leur regard bienveillant et aimant. Il la voyait si clairement, comme si elle était toujours là, à ses côtés, mais il savait qu'elle était partie, emportée par les eaux tumultueuses du fleuve. Un frisson d'angoisse le parcourut, le rappelant brutalement à la réalité de son existence.

Il se sentait comme un navire à la dérive, balloté par les vagues de la douleur et du désespoir. Il était prisonnier de ses propres pensées, hanté par le spectre de ses erreurs. Il avait essayé de se pardonner, de pardonner à son fils, de pardonner à la vie elle-même, mais la tâche s'avérait impossible.

Il s'assit sur un banc, le dos appuyé contre un arbre imposant. Les branches du chêne s'étendaient vers le ciel, comme si elles voulaient atteindre la lumière du soleil. Mais l'ombre du chagrin enveloppait Arthur, lui faisant croire que le soleil ne pouvait jamais percer les nuages qui obscurcissaient son existence.

Il ferma les yeux, respirant profondément, essayant de calmer la tempête qui faisait rage à l'intérieur de lui. Il avait essayé tant de choses pour échapper à cette boucle temporelle, pour modifier le cours des événements, mais rien n'y avait fait. Il était condamné à revivre la même journée encore et encore, sans jamais pouvoir changer la trajectoire de son destin.

Il s'était dit que la boucle temporelle était une chance de se racheter, une occasion de réparer ses erreurs, de se reconnecter avec son fils, de trouver la paix intérieure. Mais au fil des cycles, il avait compris que la solution ne résidait pas dans le passé, mais dans le présent.

Il se leva, les muscles raides et endoloris. Il devait changer sa perspective, se concentrer sur l'instant présent, sur les petites choses qui rendaient la vie précieuse. Il devait apprendre à apprécier les moments de bonheur, même les plus fugaces, et à laisser aller la douleur qui le rongait.

Il se rendit compte qu'il avait passé des années à se lamenter sur le passé, à ressasser ses regrets, à se perdre dans les méandres de la culpabilité. Il avait ignoré le présent, le laissant filer entre ses doigts comme du sable.

Il se dirigea vers un kiosque à journaux, s'acheta un journal et s'assit sur un banc face au fleuve. Il commença à lire, essayant de se concentrer sur les mots imprimés, de se détacher de ses pensées obsessionnelles.

Il lut un article sur un groupe d'enfants qui organisaient une collecte de fonds pour aider les victimes d'un tremblement de terre. Il lut un autre article sur un artiste qui peignait des tableaux inspirés par la nature. Il lut un article sur un couple qui fêtait ses 50 ans de mariage.

Chaque article lui rappelait que la vie continuait, que des gens vivaient des expériences extraordinaires, que le monde était rempli de beauté et de compassion.

Il leva les yeux vers le ciel, observant les oiseaux qui volaient en formation, leurs ailes battant dans la brise légère. Il se rendit compte qu'il avait passé des années à se concentrer sur sa propre douleur, à ignorer les joies et les peines des autres.

Il se sentait comme un prisonnier dans une cage de verre, observant le monde extérieur sans jamais pouvoir y participer. Il devait briser cette cage, s'ouvrir au monde, se reconnecter avec les autres.

Il reprit sa marche, le journal serré dans ses mains. Il avait décidé de consacrer ce cycle à aider les autres, à partager sa propre expérience et à offrir son soutien à ceux qui en avaient besoin.

Il traversa la rue, s'arrêtant devant un centre d'accueil pour sans-abri. Il entra, le cœur battant à la fois d'appréhension et d'espoir.

Il se présenta au personnel et leur expliqua sa situation. Il leur dit qu'il voulait aider, qu'il voulait offrir son temps et son soutien.

Le personnel lui sourit, reconnaissant sa volonté d'aider. Ils lui demandèrent s'il avait des compétences particulières, s'il pouvait lire aux résidents, s'il pouvait aider à organiser des activités.

Arthur hésita. Il n'avait jamais été un homme d'action, il avait toujours préféré se retirer dans sa solitude. Mais il se rendit compte que la boucle temporelle lui avait offert une chance de changer, de se transcender, de sortir de sa coquille.

Il accepta de lire aux résidents. Il leur raconta des histoires, des poèmes, des nouvelles. Il les écouta parler de leurs vies, de leurs difficultés, de leurs espoirs.

Il se sentait de plus en plus en phase avec le monde extérieur, de plus en plus connecté aux autres. Il avait l'impression d'être enfin sur le bon chemin, d'être enfin en train de trouver la paix intérieure.

Il quitta le centre d'accueil, le cœur rempli de gratitude et d'espoir. Il se rendit compte qu'il n'était pas un homme condamné à revivre la même journée encore et encore, mais un homme qui avait la possibilité de changer, de se racheter, de trouver la paix.

Il avait l'impression que la boucle temporelle lui avait offert un cadeau, une chance de se reconnecter avec lui-même, avec les autres, avec la vie. Il avait l'impression que la boucle temporelle ne se terminerait pas avant qu'il ne trouve la paix intérieure, mais il avait enfin trouvé la direction, le chemin qui lui permettrait de l'atteindre.

Le soleil couchant baignait le ciel de teintes orangées et violettes, tandis qu'Arthur errait le long des quais, les mains enfoncées dans les poches de son manteau. Il avait passé la journée à errer, à se perdre dans la foule, à observer les gens vivre, rire, aimer, sans jamais s'arrêter pour réfléchir à sa propre existence. Il avait l'impression d'être un fantôme, invisible, intangible, incapable de toucher à la vie qui l'entourait. Il avait tenté de parler, de s'excuser, de lui dire combien il l'aimait, mais ses paroles étaient toujours maladroitement, ses intentions mal interprétées. Il avait l'impression d'être un étranger pour son propre fils, un homme à jamais condamné à vivre dans l'ombre de son passé.

Arthur s'assit sur un banc, le dos appuyé contre la balustrade en fer forgé. Il regarda les bateaux voguer sur le fleuve, leurs silhouettes se découpant sur l'horizon rougeoyant. Le vent glacial lui fouettait le visage, lui rappelant la froideur qui l'habitait depuis la disparition de sa fille. Il avait l'impression que son cœur était devenu un bloc de glace, incapable de ressentir la chaleur de l'amour, la tendresse du pardon.

Il se souvenait du jour où sa fille était partie, emportée par le courant impitoyable du fleuve. Il avait été là, impuissant, incapable de la sauver. Il avait vu son visage pâle, ses yeux remplis de peur, et il avait senti la terreur le glacer jusqu'aux os. Il avait essayé de la retenir, de la tirer hors de l'eau, mais il avait été trop tard. Elle avait disparu, engloutie par les flots, laissant derrière elle un vide immense, un silence déchirant.

Arthur se leva, les mains crispées. Il devait changer les choses, il devait trouver un moyen de se libérer de cette boucle temporelle, de se libérer du poids de ses regrets. Il devait

trouver un moyen de se pardonner, de pardonner à son fils, de pardonner à la vie elle-même.

Il se dirigea vers un bar au bord du fleuve, l'air sombre et bruyant. Il s'assit à un comptoir, commandant un whisky, l'alcool brûlant lui procurant une brève sensation de chaleur. Il regarda les gens autour de lui, des couples amoureux, des amis qui riaient, des inconnus qui se croisaient, et il se sentait encore plus seul, plus perdu, plus étranger à ce monde.

Il avait l'impression d'être un homme brisé, un homme sans but, un homme sans espoir. Il avait perdu sa femme, sa fille, son fils, et il avait l'impression que son âme était vide, comme une coquille vide, incapable de contenir la moindre émotion.

Il leva son verre à ses lèvres, le whisky brûlant lui engourdissant la gorge. Il avait besoin de se perdre, de s'oublier, de ne plus penser à la douleur qui le rongait. Il avait besoin d'un moment de répit, d'un instant de paix, même si cela ne durait qu'un instant.

Une femme s'assit à côté de lui, les yeux sombres et profonds. Elle commanda un verre de vin rouge, son visage éclairé par la lumière rougeoyante du néon. Elle avait l'air fatiguée, mais il y avait une certaine douceur dans ses traits, une certaine mélancolie dans son regard qui l'attira.

"Vous avez l'air perdu," dit-elle, sa voix douce et grave.

Arthur la regarda, surpris. "Je ne sais pas quoi dire," répondit-il, la voix rauque.

"Il n'y a pas besoin de dire quoi que ce soit," répondit-elle, souriant légèrement. "Parfois, il suffit de partager un verre avec un inconnu."

Ils se sont mis à parler, partageant leurs histoires, leurs peurs, leurs espoirs. Elle lui parla de sa vie, de ses rêves brisés, de ses regrets. Il lui parla de sa famille, de sa perte, de sa douleur.

Ils ont parlé pendant des heures, le temps s'écoulant comme un fleuve, les mots s'enchaînant comme des perles sur un fil. Il avait l'impression de se confier à une âme sœur, à une personne qui comprenait sa douleur, qui partageait ses souffrances.

"Vous savez," dit-elle, "la vie est un voyage, un voyage plein de surprises, de joies et de peines. Il faut savoir apprécier les moments de bonheur, même s'ils sont fugaces, et il faut apprendre à laisser aller la douleur qui nous ronge."

Arthur la regarda, les yeux humides. Il avait l'impression de se retrouver face à son propre reflet, à une version plus sage et plus sereine de lui-même. Il avait l'impression que ses paroles lui ouvraient une porte, une porte vers la guérison, vers le pardon, vers la paix intérieure.

"Merci," dit-il, la voix tremblante. "Merci d'avoir été là."

Elle lui sourit, un sourire réconfortant et bienveillant. "De rien," répondit-elle. "Nous sommes tous des voyageurs sur ce chemin."

Ils se sont quittés, le cœur plus léger, l'âme un peu moins brisée. Arthur avait l'impression que la nuit avait effacé une partie de sa douleur, que la rencontre avec cette inconnue lui avait offert un rayon d'espoir, un signe qu'il n'était pas condamné à vivre dans l'ombre de son passé.

Il quitta le bar, le soleil levant peignant le ciel de teintes orangées et roses. Il avait l'impression que la vie lui offrait une nouvelle chance, une chance de se reconstruire, de se pardonner, de trouver un sens à son existence. Il avait l'impression que le voyage ne faisait que commencer.

Arthur quitta le bar, la tête lourde d'un mélange de whisky et de regrets. L'air frais du matin lui piquait le visage, chassant les derniers vestiges de l'alcool et le ramenant brutalement à la réalité. Il était seul, encore une fois. La femme au sourire mélancolique n'était plus qu'un souvenir flou, un mirage dans un désert de solitude. Il avait l'impression d'être un navire à la dérive, incapable de trouver son cap, incapable de se diriger vers un port sûr.

Il se mit à marcher sans but, les pieds le menant vers le fleuve. Il s'arrêta au bord de l'eau, observant le courant impitoyable qui emportait tout sur son passage. Il pensa à sa fille, à son visage souriant, à ses yeux pétillants de malice. Il se souvenait de sa voix, de son rire, de ses bras qui l'entouraient dans un étreinte chaleureuse. Un frisson d'angoisse le parcourut, le ramenant brutalement à la réalité de sa perte.

Il s'agenouilla sur le bord du quai, laissant ses mains s'immerger dans l'eau glacée. Il sentit le froid s'infiltrer dans ses os, lui rappelant la froideur qui l'habitait depuis la disparition de sa fille. Il se sentait incapable de se réchauffer, incapable de trouver la paix intérieure.

Il avait essayé tant de choses pour échapper à cette boucle temporelle, pour modifier le cours des événements, mais rien n'y avait fait.

Il se dirigea vers la maison, le cœur plus léger qu'il ne l'avait été depuis des années. Il avait l'impression que le soleil, malgré les nuages gris qui l'enveloppaient, brillait un peu plus fort pour lui. Il avait l'impression que la vie, malgré toutes ses épreuves, valait la peine d'être vécue.

Il entra dans la maison, l'odeur du café fraîchement préparé l'enveloppant comme un cocon. Il s'assit à la table de la cuisine, observant les rayons du soleil qui traversaient la fenêtre. Il se sentit apaisé, en paix avec lui-même.

Il avait l'impression d'avoir fait un pas de plus vers la guérison, un pas de plus vers la paix intérieure. Il avait l'impression que la boucle temporelle, malgré toutes ses souffrances, lui avait offert une chance de se reconstruire, de se réconcilier avec lui-même et avec le monde.

Il se leva, se dirigea vers le salon, et alluma la télévision. Il regarda un film, un film léger et amusant, essayant de se détendre, de laisser aller ses pensées.

Il se sentait fatigué, mais il avait l'impression que la fatigue était douce, réconfortante. Il avait l'impression que la boucle temporelle ne se terminerait pas avant qu'il ne trouve la paix intérieure, mais il avait l'impression d'être sur la bonne voie.

Il se leva, s'étira, et se dirigea vers la chambre. Il s'allongea dans son lit, les yeux fermés. Il se sentait apaisé, en paix avec lui-même.

Il avait l'impression que la boucle temporelle lui avait offert une chance de se reconnecter avec lui-même, avec les autres, avec la vie.

Il s'endormit, le cœur rempli d'espoir.

Arthur se leva, la gorge serrée par une émotion qu'il ne pouvait pas nommer. La rencontre avec son fils avait été étrangement déstabilisante, un mélange d'espoir et de désespoir qui le laissait à la fois déçu et un peu plus léger. Il avait tenté de lui parler, d'exprimer ses regrets, de lui faire comprendre l'immensité de son amour, mais les mots s'étaient perdus dans le vide, comme des feuilles emportées par le vent. Il avait l'impression d'avoir échoué, une fois de plus, à combler le gouffre qui les séparait.

Il se dirigea vers le fleuve, le chemin lui semblant familier malgré son caractère répétitif. Le soleil couchant peignait le ciel de teintes violettes et orangées, créant un spectacle magnifique et mélancolique. Il se sentait attiré par l'eau, par son mouvement incessant, par la promesse d'une échappatoire à la boucle temporelle qui le tenaillait.

Il s'assit sur un banc, les pieds touchant l'eau fraîche. Le vent lui fouettait le visage, lui rappelant la froideur qui le rongait depuis la disparition de sa femme et de sa fille. Il pensait à elles, à leur sourire, à leur rire, à leur présence qui lui manquait tant. Il se sentait comme un arbre déraciné, incapable de s'enraciner dans le présent, constamment tiraillé par le passé.

Il se souvenait de la journée où sa fille avait disparu, emportée par le courant impitoyable du fleuve. Elle avait disparu, engloutie par les flots, laissant derrière elle un vide immense, un silence déchirant.

La culpabilité le rongait, lui rappelant son incapacité à les protéger, à les sauver de la tragédie. Il avait l'impression d'être un échec, un homme incapable d'assumer ses responsabilités, un homme incapable d'aimer.

Il se leva, les mains crispées. Il devait trouver un moyen de se libérer de cette boucle infernale, de se libérer du poids de ses regrets. Il devait trouver un moyen de se pardonner, de pardonner à son fils, de pardonner à la vie elle-même.

Il se dirigea vers la maison, le cœur lourd, l'esprit tourmenté. Il avait l'impression d'être un homme brisé, incapable de trouver la paix intérieure. Mais au fond de lui, il savait qu'il ne pouvait pas abandonner. Il devait continuer à se battre, à chercher un sens à sa souffrance, à trouver un moyen de vivre en paix.

Il entra dans la maison, l'odeur du café fraîchement préparé l'enveloppant comme un cocon. Il s'assit à la table de la cuisine, observant les rayons du soleil qui traversaient la fenêtre.

Il avait l'impression d'avoir fait un pas de plus vers la guérison, un pas de plus vers la paix intérieure. Il avait l'impression que la boucle temporelle, malgré toutes ses souffrances, lui avait offert une chance de se reconstruire, de se réconcilier avec lui-même et avec le monde.

Il se sentait fatigué, mais il avait l'impression que la fatigue était douce, réconfortante. Il avait l'impression que la boucle temporelle ne se terminerait pas avant qu'il ne trouve la paix intérieure, mais il avait l'impression d'être sur la bonne voie.

Il se leva, s'étira, et se dirigea vers la chambre. Il s'allongea dans son lit, les yeux fermés.

Il avait l'impression que la boucle temporelle lui avait offert une chance de se reconnecter avec lui-même, avec les autres, avec la vie.

Il s'endormit, le cœur rempli d'espoir.

Le lendemain matin, Arthur se réveilla avec une sensation étrange de légèreté. Il se leva du lit, se dirigea vers la fenêtre et regarda le lever du soleil. La lumière dorée éclairait la ville, lui donnant un aspect paisible et enchanteur.

Il se sentait différent, plus serein, comme si un poids avait été soulevé de ses épaules. Il avait l'impression que la boucle temporelle ne le tenait plus de la même façon. Il avait l'impression qu'il avait trouvé un chemin, un chemin qui le menait vers la paix intérieure.

Il se rendit compte qu'il avait passé des années à se lamenter sur le passé, à ressasser ses regrets, à se perdre dans les méandres de la culpabilité. Il avait ignoré le présent, le laissant filer entre ses doigts comme du sable.

Il avait l'impression que la boucle temporelle lui avait offert un cadeau, une chance de se reconnecter avec lui-même, avec les autres, avec la vie. Il avait l'impression que la boucle temporelle ne se terminerait pas avant qu'il ne trouve la paix intérieure, mais il avait enfin trouvé la direction, le chemin qui lui permettrait de l'atteindre.

Il se dirigea vers la cuisine, se préparant un café. Il avait l'impression que le café avait un goût différent, plus doux, plus réconfortant. Il avait l'impression que le monde avait un goût différent, plus doux, plus réconfortant.

Il sortit de la maison, le cœur rempli d'espoir.



## Chapitre 6 : La quête du pardon

Arthur se réveilla dans un sommeil agité, le cœur battant à tout rompre. La même scène se répétait encore et encore, un cauchemar sans fin. Il était coincé dans un cycle incessant, cinq heures maudites qui se répétaient à l'infini. Les heures qui précédaient sa mort, un rendez-vous fatal qu'il ne pouvait pas échapper.

Il se leva du lit, les jambes tremblantes, et se dirigea vers la fenêtre. Le soleil pointait à l'horizon, peignant le ciel de teintes orangées et violettes, un spectacle magnifique et cruellement ironique. C'était comme un spectacle offert à un condamné avant son exécution, une dernière danse macabre avant le grand final.

Il soupira, l'amertume le tenaillant. Il avait tout essayé, tout tenté pour changer le cours des choses, mais en vain. Il avait essayé de s'enfuir, de se cacher, de changer ses habitudes, de se réconcilier avec son fils, d'aider les autres, de trouver un sens à sa vie, mais la boucle temporelle l'avait toujours ramené à son point de départ, cinq heures avant sa mort.

Il se sentait épuisé, à bout de forces. La répétition incessante du même scénario l'avait vidé de son énergie, de son espoir, de sa volonté de lutter. Il avait l'impression de se noyer dans un océan de regrets, de culpabilité et de désespoir.

Mais quelque chose en lui, un petit éclair d'espoir, une lueur ténue, refusait de s'éteindre. Il savait qu'il n'avait pas tout essayé, qu'il restait une chose à faire, une dernière chance de se libérer de cette prison temporelle.

Il se tourna vers le miroir, son reflet lui renvoyant l'image d'un vieil homme usé, les traits tirés, les yeux creux, comme si la vie l'avait vidé de sa substance. Il se regarda longuement, essayant de comprendre ce qui le retenait, ce qui l'empêchait de trouver la paix intérieure.

Et puis, il le comprit. Il avait passé sa vie à se blâmer, à se torturer pour ses erreurs, pour les choix qu'il avait faits, pour les personnes qu'il avait blessées. Il s'était construit une prison mentale, un labyrinthe de regrets et de culpabilité, et il n'avait jamais trouvé la force de s'en échapper.

Il se rendit compte que la véritable clé de sa libération ne se trouvait pas dans le passé, mais dans le présent. Il devait se pardonner à lui-même, accepter ses erreurs, lâcher prise sur le passé et se concentrer sur l'instant présent.

Il se sentait comme une feuille morte, emportée par le vent, incapable de s'enraciner dans la réalité. Mais il avait l'impression que le vent commençait à tourner, que la feuille morte se préparait à se transformer en une nouvelle pousse, pleine de vie et de force.

Il prit une profonde inspiration, une inspiration qui lui donnait l'impression de se libérer d'un poids invisible. Il se sentait plus léger, plus serein, comme si un nuage noir s'était dissipé, laissant place à un ciel bleu et limpide.

Il se dirigea vers le salon, s'assit sur le canapé et alluma la télévision. Il regarda un film, un film léger et amusant, essayant de se détendre, de laisser aller ses pensées.

Il se sentait fatigué, mais il avait l'impression que la fatigue était douce, réconfortante. Il avait l'impression que la boucle temporelle ne se terminerait pas avant qu'il ne trouve la paix intérieure, mais il avait l'impression d'être sur la bonne voie.

Il se leva, s'étira, et se dirigea vers la chambre. Il se sentait apaisé, en paix avec lui-même.

Il avait l'impression que la boucle temporelle lui avait offert une chance de se reconnecter avec lui-même, avec les autres, avec la vie.

Il s'endormit, le cœur rempli d'espoir.

Il se réveilla à nouveau, la même scène se répétant encore et encore. Le soleil pointait à l'horizon, le café était chaud sur la table, le bruit de la circulation était le même. Il avait l'impression de revivre le même jour, le même moment, le même instant, à l'infini.

Mais quelque chose avait changé. Il se sentait différent, plus léger, plus serein. Il avait l'impression que la boucle temporelle ne le tenaillait plus de la même façon. Il avait l'impression qu'il avait trouvé un chemin, un chemin qui le menait vers la paix intérieure.

Il se leva, se dirigea vers la fenêtre et regarda le soleil qui se levait. Il avait l'impression que le soleil brillait plus fort, que la lumière était plus intense, que la vie était plus belle.

Il se rendit compte que la boucle temporelle ne se terminait pas, qu'il était toujours piégé dans ce cycle sans fin. Mais il avait l'impression que la boucle était devenue un outil, un instrument qui lui permettait de se transformer, de se reconstruire, de se libérer de ses peurs et de ses regrets.

Il prit une profonde inspiration, une inspiration qui lui donnait l'impression de se remplir d'une nouvelle énergie, d'une nouvelle force, d'une nouvelle vie.

Il se dirigea vers le téléphone, son doigt tremblant sur le bouton vert. Il hésita un instant, puis composa le numéro de son fils.

Il savait que la conversation serait difficile, que les mots ne seraient pas faciles à trouver, que les blessures du passé étaient profondes. Mais il avait décidé de faire un pas, de se lancer dans l'inconnu, de tenter de réparer ce qui était brisé.

Il entendit la voix de son fils au bout du fil, une voix qui lui était à la fois familière et lointaine. Il respira profondément et commença à parler, son cœur battant à tout rompre.

“Je sais que je t’ai fait beaucoup de mal, mon fils. Je sais que je n’ai pas toujours été le père que tu méritais. Je sais que j’ai fait des erreurs, des erreurs que je regrette amèrement. Mais je veux que tu saches que je t’aime, que je t’ai toujours aimé, et que je t’aimerai toujours.”

Il entendit son fils respirer au bout du fil, puis une voix, douce et hésitante.

“Je ne sais pas quoi dire, père. Je ne sais pas si je peux te pardonner.”

Arthur soupira, l’amertume le tenaillant à nouveau. Il avait l’impression de se cogner contre un mur invisible, un mur qui le séparait de son fils, un mur construit de ressentiment, de colère, de déception.

Mais il avait l’impression que le mur commençait à s’effondrer, que les briques commençaient à se détacher, que la lumière commençait à percer.

“Je comprends, mon fils. Je comprends que tu sois en colère. Mais je te prie de me donner une chance, de me donner la chance de réparer ce qui est brisé. Je ne peux pas revenir en arrière, mais je peux essayer de changer, de devenir un meilleur père, un meilleur homme. Je peux essayer de me racheter.”

Il entendit son fils respirer au bout du fil, puis un silence, un silence lourd et pesant.

“Je ne sais pas, père. J’ai besoin de temps pour réfléchir.”

Arthur soupira, l’amertume le tenaillant à nouveau. Il avait l’impression de se cogner contre un mur invisible, un mur qui le séparait de son fils, un mur construit de ressentiment, de colère

Arthur laissa le silence s’installer entre eux, le cœur lourd d’un mélange d’espoir et de déception. La voix de son fils, hésitante et empreinte d’une profonde méfiance, lui avait rappelé à quel point le fossé qui les séparait était profond. Il avait passé des années à se construire un mur de silence et d’amertume, et il réalisait maintenant à quel point il était difficile de le briser.

Il soupira, l’amertume le tenaillant à nouveau. Il avait l’impression de se cogner contre un mur invisible, un mur qui le séparait de son fils, un mur construit de ressentiment, de colère, de déception. Il s’était convaincu que son fils le haïssait, qu’il ne pourrait jamais

lui pardonner les erreurs du passé. Il se sentait impuissant, incapable de changer les choses, de réparer le mal qu'il avait causé.

"Je comprends, mon fils. Je peux essayer de me racheter."

Il entendit son fils respirer au bout du fil, puis un silence, un silence lourd et pesant.

"Je ne sais pas, père. J'ai besoin de temps pour réfléchir."

Arthur soupira, l'amertume le tenaillant à nouveau. Il s'était convaincu que son fils le haïssait

Le silence au bout du fil était presque tangible, un poids lourd qui pesait sur le cœur d'Arthur. Il avait l'impression d'avoir tenté de percer un mur de glace, chaque mot se brisant contre sa surface impénétrable. Il avait tenté de parler, de s'excuser, de se justifier, mais ses paroles n'avaient trouvé aucun écho dans l'âme de son fils.

Il avait l'impression de se retrouver à un carrefour, un choix à faire, une décision à prendre. Il pouvait laisser tomber, accepter le silence qui les séparait comme une fatalité, un destin scellé. Ou il pouvait continuer à se battre, à chercher un chemin, une porte ouverte vers la réconciliation, même si celle-ci semblait aussi improbable qu'un miracle.

Il était en proie à un dilemme déchirant. Il voulait que son fils lui pardonne, il aspirait à la paix intérieure qu'une telle réconciliation lui apporterait. Mais il réalisait aussi que ce pardon ne dépendait pas de lui, qu'il ne pouvait pas forcer son fils à oublier les blessures du passé. Je ne t'oblige pas à me pardonner. Je comprends que tu aies besoin de temps pour réfléchir. Mais je te prie de savoir que je suis là, que je t'aime, et que je serai toujours là pour toi."

Il raccrocha le téléphone, le cœur lourd de déception. Il se sentait comme un navire à la dérive, sans gouvernail ni boussole, perdu dans un océan de regrets. Il avait l'impression d'avoir échoué, une fois de plus, à réparer les liens brisés avec son fils.

Il se laissa tomber sur le canapé, le corps las, l'esprit tourmenté. Il regarda la photo de sa femme et de sa fille sur la cheminée, un sourire triste se dessinant sur ses lèvres. Il se souvenait de leur rire, de leur chaleur, de leur présence qui lui manquait tant. Il avait l'impression de vivre dans un monde gris et terne, où les couleurs de la vie s'étaient estompées, comme si un voile de tristesse avait recouvert son âme.

Il se leva, se dirigea vers la cuisine et se versa un verre de whisky. Il le fit d'une main tremblante, le liquide ambré s'écoulant lentement dans le verre, comme si le temps lui-même était ralenti par la douleur qui le rongait. Il but d'une seule gorgée, le goût âcre lui brûlant la gorge, lui rappelant l'amertume de son existence.

Il se sentait épuisé, à bout de forces. Il avait l'impression de lutter contre un courant invisible, un courant qui l'entraînait vers le fond, vers le désespoir. Il avait l'impression que la boucle temporelle ne se terminerait jamais, que sa vie serait à jamais une répétition sans fin, un cycle de douleur et de regrets.

Il soupira, l'amertume le tenaillant à nouveau. Il se sentait comme un homme brisé, incapable de trouver la paix intérieure. Il avait l'impression de vivre dans un monde cruel et injuste, où le destin semblait s'acharner sur lui.

Mais quelque chose en lui, un petit éclair d'espoir, une lueur ténue, refusait de s'éteindre. Il savait qu'il ne pouvait pas abandonner, qu'il devait continuer à se battre, à chercher un sens à sa souffrance, à trouver un moyen de vivre en paix.

Il se dirigea vers le salon, s'assit sur le canapé et alluma la télévision. Il regarda un film, un film léger et amusant, essayant de se détendre, de laisser aller ses pensées.

Il se sentait fatigué, mais il avait l'impression que la fatigue était douce, réconfortante. Il avait l'impression que la boucle temporelle ne se terminerait pas avant qu'il ne trouve la paix intérieure, mais il avait l'impression d'être sur la bonne voie.

Il se leva, s'étira, et se dirigea vers la chambre. Il se sentait apaisé, en paix avec lui-même.

Il avait l'impression que la boucle temporelle lui avait offert une chance de se reconnecter avec lui-même, avec les autres, avec la vie.

Il s'endormit, le cœur rempli d'espoir.

Il se réveilla à nouveau, la même scène se répétant encore et encore. Le soleil pointait à l'horizon, le café était chaud sur la table, le bruit de la circulation était le même. Il avait l'impression de revivre le même jour, le même moment, le même instant, à l'infini.

Mais quelque chose avait changé. Il avait l'impression qu'il avait trouvé un chemin, un chemin qui le menait vers la paix intérieure.

Il se leva, se dirigea vers la fenêtre et regarda le soleil qui se levait. Il avait l'impression que le soleil brillait plus fort, que la lumière était plus intense, que la vie était plus belle.

Il se rendit compte que la boucle temporelle ne se terminait pas, qu'il était toujours piégé dans ce cycle sans fin. Mais il avait l'impression que la boucle était devenue un outil, un instrument qui lui permettait de se transformer, de se reconstruire, de se libérer de ses peurs et de ses regrets.

Il prit une profonde inspiration, une inspiration qui lui donnait l'impression de se remplir d'une nouvelle énergie, d'une nouvelle force, d'une nouvelle vie.

Il se dirigea vers le téléphone, son doigt tremblant sur le bouton vert. Mais il avait décidé de faire un pas, de se lancer dans l'inconnu, de tenter de réparer ce qui était brisé.

Il entendit la voix de son fils au bout du fil, une voix qui lui était à la fois familière et lointaine. Il respira profondément et commença à parler, son cœur battant à tout rompre.

"Je sais que je t'ai fait beaucoup de mal, mon fils. Je sais que je n'ai pas toujours été le père que tu méritais. Je sais que j'ai fait des erreurs, des erreurs que je regrette amèrement. Mais je veux que tu saches que je t'aime, que je t'ai toujours aimé, et que je t'aimerai toujours."

Il entendit son fils respirer au bout du fil, puis une voix, douce et hésitante.

"Je ne sais pas quoi dire, père. Je ne sais pas si je peux te pardonner."

Arthur soupira, l'amertume le tenaillant à nouveau. Il avait l'impression de se cogner contre un mur invisible, un mur qui le séparait de son fils, un mur construit de ressentiment, de colère, de déception.

Mais il avait l'impression que le mur commençait à s'effondrer, que les briques commençaient à se détacher, que la lumière commençait à percer.

"Je comprends, mon fils.

Il raccrocha le téléphone, le cœur lourd de déception.

Arthur se laissa tomber sur le canapé, le corps las, l'esprit tourmenté. La conversation avec son fils avait été un véritable combat, une tentative désespérée de briser un mur de glace construit de ressentiment et de silence. Il avait tenté de parler, de s'excuser, de se justifier, mais ses paroles avaient rebondi sur la surface impénétrable de son fils, s'estompant dans un silence lourd de déception.

Il se sentait comme un homme brisé, incapable de trouver la paix intérieure. Il avait l'impression de vivre dans un monde cruel et injuste, où le destin semblait s'acharner sur lui. Il avait perdu sa femme, sa fille, et maintenant, il était sur le point de perdre son fils, le dernier lien qui le rattachait à la vie.

Il leva les yeux vers la photo de sa femme et de sa fille sur la cheminée, un sourire triste se dessinant sur ses lèvres. Mais les images sur l'écran ne parvenaient pas à percer le voile de tristesse qui recouvrait son âme.

Il se sentait fatigué, mais il avait l'impression que la fatigue était douce, réconfortante.

Arthur se leva du canapé, les jambes lourdes comme si le poids de ses pensées les avait alourdies. Le film qu'il regardait, une comédie romantique sans prétention, n'avait pas

réussi à le distraire. Les rires des personnages sur l'écran lui semblaient grotesques, un contrepied cruel à la mélancolie qui le tenaillait. Il était piégé dans une boucle temporelle, cinq heures maudites qui se répétaient à l'infini, un cycle de douleur et de regrets qui le rongait de l'intérieur.

Il se dirigea vers la fenêtre, l'air frais de la nuit lui donnant une sensation de réveil. La ville endormie s'étendait devant lui, baignée dans une lumière blafarde de la lune. Il observait les lumières éparées, les silhouettes des immeubles, les voitures qui passaient silencieusement dans la rue. Il se sentait comme un spectateur de sa propre vie, un observateur silencieux qui ne pouvait rien changer au cours des événements.

Il avait tenté de rompre le cycle, de se libérer de la prison temporelle qui le retenait captif. Il avait essayé de s'enfuir, de se cacher, de changer ses habitudes, de se réconcilier avec son fils, d'aider les autres, de trouver un sens à sa vie, mais la boucle temporelle l'avait toujours ramené à son point de départ, cinq heures avant sa mort.

Il avait l'impression de se noyer dans un océan de regrets, de culpabilité et de désespoir. Le poids de ses erreurs, de ses choix malheureux, de ses paroles blessantes, l'écrasait. Il se sentait comme un homme brisé, incapable de trouver la paix intérieure.

Mais quelque chose en lui, une lueur ténue, un petit éclair d'espoir, refusait de s'éteindre. Il avait l'impression que la boucle temporelle n'était pas une punition, mais une chance, une opportunité de se racheter, de réparer les erreurs du passé.

Il se retourna, ses yeux se posant sur la photo de sa femme et de sa fille sur la cheminée. Il avait l'impression de les voir sourire, de les entendre rire, de sentir leur présence chaleureuse autour de lui. Il se souvenait de leur amour, de leur soutien, de leur joie de vivre. Il se sentait soudainement submergé par une vague de tristesse et de nostalgie.

Il s'approcha de la photo, la prenant dans ses mains tremblantes. Il la regarda longuement, les yeux humides, le cœur lourd. Il se sentait comme un homme perdu, désespéré, incapable de faire face à la douleur de leur absence.

Il avait l'impression que la boucle temporelle lui avait offert une chance de se reconnecter avec eux, de leur dire au revoir, de leur exprimer son amour, de les remercier pour tout ce qu'ils avaient été pour lui. Il se sentait comme un homme qui avait manqué sa chance, qui avait laissé passer le moment de leur dire à quel point il les aimait.

Il prit une profonde inspiration, l'air frais de la nuit lui donnant un regain d'énergie. Il avait l'impression que la boucle temporelle lui avait ouvert les yeux, qu'elle lui avait permis de voir le monde d'une nouvelle manière. Il avait l'impression de comprendre enfin le sens de sa souffrance, le sens de sa vie.

Il avait l'impression que la boucle temporelle était une chance de se racheter, de se pardonner, de se reconnecter avec lui-même, avec les autres, avec la vie. Il avait l'impression que la boucle temporelle ne se terminerait pas avant qu'il ne trouve la paix intérieure, mais il avait l'impression d'être sur la bonne voie.

Il se dirigea vers la chambre, s'allongea dans son lit, les yeux fermés. Il avait l'impression que la boucle temporelle lui avait offert un cadeau, une chance de se reconstruire, de se pardonner, de trouver un sens à son existence.



## Chapitre 7 : La vérité révélée

Le matin s'est levé comme tous les autres, gris et froid. Arthur se leva, les articulations raides comme du bois sec. Il regarda son reflet dans le miroir, une silhouette amaigrie aux yeux creux qui lui renvoyait son désespoir. Chaque jour était une copie conforme du précédent, une répétition monotone de gestes et de pensées. La boucle temporelle l'avait transformé en une marionnette sans âme, dansant au rythme d'une mélodie morne et répétitive.

Il se dirigea vers la cuisine, la sensation de vide qui le hantait depuis des semaines pesant lourd sur son cœur. Son estomac se noua à la vue du café froid et du pain rassis sur la table. Il n'avait plus faim, plus envie de rien. La nourriture, comme la vie elle-même, avait perdu son goût.

Il s'assit à la table, la tasse de café tiède dans ses mains tremblantes. Son esprit était un champ de bataille où ses pensées se percutaient sans relâche. Il était pris au piège de ses propres regrets, de ses propres erreurs, de ses propres failles. Il avait passé des semaines à essayer de corriger les injustices du passé, à réparer les liens brisés, à effacer les traces de son propre égoïsme. Mais le passé était une ombre tenace qu'il ne parvenait pas à chasser.

Il se souvint de l'appel à son fils, le silence glacial au bout du fil, le poids de son propre échec. Il avait tenté de se faire pardonner, mais ses excuses semblaient vides, creuses, comme une monnaie de singe face à la montagne de ses erreurs. Il avait l'impression de ne jamais pouvoir se racheter, de ne jamais pouvoir se libérer du carcan de son propre passé.

Il soupira, la tasse de café presque vide. Il était épuisé, brisé. Il avait l'impression d'être un navire à la dérive, sans boussole, sans amarres, sans espoir.

Soudain, un souvenir lui traversa l'esprit, un éclair lumineux dans les ténèbres de sa mémoire. Un secret enfoui, un poids lourd qu'il portait depuis des années. Un mensonge qu'il avait gardé secret, un pacte scellé avec le silence. Il le ressentit comme une pierre dans l'estomac, un nœud serré qui lui rappelait la culpabilité qu'il traînait depuis des années.

Il se leva brusquement, la tasse de café tombant sur le sol avec un bruit sourd. Il se dirigea vers la salle de bain, se regardant dans le miroir avec un mélange de terreur et de fascination. Le visage qui le fixait était celui d'un homme brisé, d'un homme rongé par la culpabilité. Il se sentait comme un imposteur, un menteur, un hypocrite.

Il se passa les mains sur le visage, les yeux fermés, essayant de chasser les pensées qui le submergeaient. Mais le secret était là, tapi dans les recoins de sa mémoire, une menace constante qui le rongait de l'intérieur.

Il avait l'impression de se noyer dans un océan de mensonges. Il avait l'impression d'être un acteur qui jouait un rôle depuis des années, un rôle qui ne lui correspondait plus. Il avait l'impression d'être emprisonné dans sa propre peau, incapable de respirer, incapable de vivre.

Il avait besoin de parler, de se libérer du fardeau de son secret. Il avait besoin de dire la vérité, même si cela lui coûtait la vie.

Il se dirigea vers le téléphone, la main tremblante. Il composa le numéro de sa sœur, la seule personne à qui il pouvait se confier. Il avait l'impression de marcher sur un fil tendu, un fil qui pouvait rompre à tout moment.

La sonnerie retentit à l'autre bout du fil. Il attendit, le cœur battant à tout rompre, la peur le serrant à la gorge.

"Allô?"

La voix de sa sœur résonna à ses oreilles, douce et familière.

"C'est moi, Arthur."

"Arthur? Qu'est-ce qui se passe? Tu as l'air... étrange."

Il hésita, la peur le paralysant. Il avait l'impression de se tenir au bord d'un précipice, la vérité sous ses pieds.

"Je... j'ai besoin de te parler. C'est important."

"Mais bien sûr, Arthur. Qu'est-ce qui ne va pas? Tu sais que tu peux toujours compter sur moi."

Il ferma les yeux, prenant une profonde inspiration.

"Je dois te dire quelque chose. Un secret. Quelque chose que j'ai caché pendant des années."

Un silence lourd s'installa à l'autre bout du fil. Il pouvait entendre sa sœur respirer, la tension dans sa voix palpable.

"Arthur, qu'est-ce que c'est? Qu'est-ce qui te tracasse autant?"

Il ouvrit les yeux, la peur le tenaillant. Il était impossible de revenir en arrière, il devait aller jusqu'au bout.

"C'est... c'est quelque chose que j'ai fait. Un mensonge, un secret. Je ne peux plus le garder pour moi, je dois te le dire."

"Arthur, dis-moi tout. Je suis là pour toi."

Il prit une nouvelle inspiration, se préparant à affronter la vérité.

"Je... je t'ai menti. Je t'ai caché la vérité. Pendant toutes ces années."

Il attendit, la peur le serrant à la gorge, la réponse de sa sœur.

"Arthur, dis-moi tout. Je t'écoute."

Il referma les yeux, la culpabilité le brûlant de l'intérieur.

"Je... je t'ai menti sur... sur la mort de nos parents."

Il sentit la tension dans sa voix, la peur de ses propres mots. Il avait l'impression de se noyer dans un océan de mensonges.

"Arthur, je ne comprends pas. Qu'est-ce que tu veux dire?"

Il ouvrit les yeux, la peur se transformant en détermination. Il était arrivé au bout du chemin, il devait aller jusqu'au bout.

"Nos parents... ils ne sont pas morts dans un accident de voiture. C'était... c'était un... un suicide."

Il sentit la tension dans sa voix, la peur de ses propres mots. C'était... c'était un... un suicide."

Un silence lourd s'installa à l'autre bout du fil. Il pouvait entendre sa sœur respirer, la tension dans sa voix palpable.

"Arthur, je ne comprends pas. Qu'est-ce que tu veux dire?"

Il ferma les yeux, la culpabilité le brûlant de l'intérieur.

"Je... j'ai menti. J'ai dit que c'était un accident pour les protéger, pour les protéger de la honte. Mais... mais j'ai menti. Je t'ai menti."

Il sentit la tension dans sa voix, la peur de ses propres mots. Qu'est-ce que tu veux dire?"

Il ouvrit les yeux, la

Un silence pesant s'abattit sur la ligne, brisant le rythme cardiaque d'Arthur. Il tentait d'imaginer le visage de sa sœur, les yeux écarquillés, les lèvres légèrement entrouvertes, comme si elle tentait de trouver les mots pour formuler une question qui n'avait pas besoin d'être posée. Il avait brisé un tabou, dévoilé un secret enfoui, un pan de leur passé commun qu'ils avaient soigneusement enterré.

"Arthur..." murmura-t-elle enfin, la voix douce mais hésitante, "tu es sûr de ce que tu dis ? Tu es sûr que... que c'était un suicide ?"

"Je sais que c'est difficile à entendre, mais... c'est la vérité. Je l'ai vu de mes propres yeux. Papa... il... il a pris une décision terrible."

Arthur sentit une vague de larmes monter à ses yeux, une douleur lancinante qui lui serrait la gorge. Il se sentait à la fois soulagé et terrifié, comme s'il avait enfin déposé un poids colossal sur ses épaules, mais que ce poids avait été remplacé par un autre, plus lourd encore.

"Mais... mais pourquoi ? Pourquoi ne nous l'a-t-il jamais dit ? Pourquoi nous avons-nous vécu avec ce mensonge pendant toutes ces années ?"

Arthur n'avait pas de réponse. C'était une question qu'il se posait depuis des années, une question sans réponse, une plaie béante dans son cœur.

"J'imagine qu'il avait peur," dit-il enfin, la voix tremblante, "peur de la réaction des gens, peur de la honte. Il nous a protégé, même s'il a choisi de nous mentir."

"Mais... mais pourquoi tu ne nous l'as jamais dit ? Pourquoi nous as-tu laissé vivre avec ce mensonge ?"

Arthur se sentait piégé, comme un rat dans un labyrinthe. Il avait l'impression de tomber de plus en plus bas, chaque explication le faisant sombrer davantage dans la culpabilité.

"Je... j'avais peur aussi. Peur de la réaction de maman. Peur de la réaction de toi. J'avais peur que... que tout s'effondre."

Le silence revint, plus épais que jamais. Arthur sentait la tension monter dans sa gorge, il sentait sa peau se crispier, il sentait la peur le submerger. Il avait l'impression d'être un enfant qui confessait un mensonge, un mensonge qui avait pris des proportions monstrueuses, un mensonge qui avait dévoré son âme.

"Arthur... je... je ne sais pas quoi dire," dit enfin sa sœur, la voix étouffée par l'émotion.

"Je comprends," dit Arthur, "c'est difficile à entendre. C'est difficile à accepter. Mais... c'est la vérité."

"Et... et qu'est-ce qu'on fait maintenant ?"

La question était simple, mais la réponse était complexe, évasive, douloureuse. Arthur n'avait aucune réponse. Il n'avait aucune idée de ce qu'il devait faire, de ce qu'il pouvait faire. Il n'avait que la culpabilité, la tristesse et la peur.

"Je... je ne sais pas," répondit-il enfin, la voix presque inaudible.

"Arthur... tu as le droit d'être triste, d'être en colère. Je suis là pour toi, on va passer à travers ça ensemble."

Les mots de sa sœur étaient comme une bouée de sauvetage dans un océan de désespoir. Il avait l'impression de sombrer, de perdre pied, mais sa voix, douce et rassurante, lui donnait un peu d'espoir.

"Merci," dit-il, les larmes enfin libérées, coulant sur ses joues comme une rivière de chagrin.

Il se sentait plus léger, comme s'il avait enfin déposé un poids immense sur ses épaules. Mais il savait que le chemin qui s'étendait devant lui serait long et difficile, semé d'embûches et de douleurs. Mais il avait l'impression que, pour la première fois depuis des années, il avait une chance de trouver la paix intérieure.

Il avait l'impression de faire un pas, un petit pas, mais un pas important, vers la vérité, vers la guérison.

Arthur resta silencieux, la main serrée autour du combiné, le cœur battant à tout rompre. Il imaginait sa sœur à l'autre bout du fil, absorbée par ses pensées, incapable de trouver les mots pour exprimer la surprise, la colère, la tristesse qui devaient la submerger. Il l'aimait, sa sœur, et l'idée de lui avoir infligé une telle souffrance le rongait de l'intérieur.

"Arthur ?" demanda-t-elle enfin, la voix presque inaudible, comme si elle craignait de briser un vase précieux. "Tu es sûr de ce que tu dis ? Tu es sûr que... que c'était un suicide ?"

Il essuya les larmes qui coulaient sur ses joues, ses mains tremblantes. Il se sentait comme un enfant pris en flagrant délit, incapable de trouver les mots pour se justifier.

"Je sais que c'est difficile à entendre, mais... c'est la vérité. Papa... il... il a pris une décision terrible."

Il se souvint du jour où il avait découvert le corps de son père, allongé sur le canapé du salon, un visage figé dans une expression de paix étrange. Il avait eu dix-huit ans à l'époque, un garçon maladroit et immature, incapable de comprendre la profondeur du désespoir qui avait mené son père à un tel geste. Il avait écouté les paroles de sa mère, les

explications alambiquées sur un accident de voiture, un choc fatal, un destin cruel. Il avait cru ses paroles, aveuglé par la douleur, par le besoin de trouver un sens à l'incompréhensible.

Mais la vérité s'était immiscée dans ses pensées, comme une épine dans la chair. Il avait trouvé un mot sur le bureau de son père, un mot griffonné sur un bout de papier, un mot qui avait tout changé : "Adieu". Il avait compris alors, le cœur serré d'une douleur lancinante, que son père n'avait pas été victime d'un accident, mais d'un choix, un choix douloureux et définitif.

"Mais... mais pourquoi ? Pourquoi ne nous l'a-t-il jamais dit ? Pourquoi nous avons-nous vécu avec ce mensonge pendant toutes ces années ?"

La voix de sa sœur était pleine de reproches, de colère contenue. Il avait l'impression de la voir, le visage crispé, les yeux humides, la voix tremblante de rage. Il avait l'impression de la blesser, de la trahir, de lui arracher un morceau de son passé, un passé qu'elle croyait connaître.

"J'imagine qu'il avait peur," dit-il enfin, la voix tremblante, "peur de la réaction des gens, peur de la honte. Il nous a protégé, même s'il a choisi de nous mentir."

Il se sentait impuissant, incapable de lui expliquer les tourments de son père, les démons qui le hantaient, les combats intérieurs qui l'avaient mené à la décision irréversible. Il ne connaissait pas toutes les réponses, il ne comprenait pas tout, mais il avait l'impression que son père avait agi par amour, par un amour désespéré et tordu, un amour qui l'avait poussé à sacrifier sa propre vie pour protéger la sienne et celle de sa famille.

"Mais... mais pourquoi tu ne nous l'as jamais dit ? Pourquoi nous as-tu laissé vivre avec ce mensonge ?"

La question était directe, accusatrice, elle le mettait face à sa propre culpabilité. Il avait l'impression d'être un enfant qui essayait de justifier un mensonge, un mensonge qui avait pris des proportions monstrueuses, un mensonge qui avait dévoré son âme.

"Je... j'avais peur aussi. J'avais peur que... que tout s'effondre."

Il se sentait piégé, comme un rat dans un labyrinthe. Il avait l'impression de tomber de plus en plus bas, chaque explication le faisant sombrer davantage dans la culpabilité. Il avait peur de la réaction de sa mère, de la douleur qu'il lui infligerait en lui révélant la vérité. Il avait peur de la réaction de sa sœur, de la perte de confiance, du ressentiment qui pourraient surgir. Il avait peur de perdre tout ce qui lui restait, tout ce qu'il avait construit sur un mensonge.

Le silence revint, plus épais que jamais. Il avait l'impression d'être un enfant qui confessait un mensonge, un mensonge qui avait pris des proportions monstrueuses, un mensonge qui avait dévoré son âme.

"Arthur... je... je ne sais pas quoi dire," dit enfin sa sœur, la voix étouffée par l'émotion.

"Je comprends," dit Arthur, "c'est difficile à entendre. Mais... c'est la vérité."

Il avait l'impression de lui offrir un cadeau empoisonné, une vérité qui allait changer à jamais leur vision du passé. Il avait l'impression de détruire un château de cartes construit avec des mensonges, un château de cartes qui avait permis à sa famille de survivre, de s'accrocher à l'espoir malgré la douleur.

"Et... et qu'est-ce qu'on fait maintenant ?"

La question était simple, mais la réponse était complexe, évasive, douloureuse. Il avait l'impression de sombrer, de perdre pied, mais sa voix, douce et rassurante, lui donnait un peu d'espoir.

"Merci," dit-il, les larmes enfin libérées, coulant sur ses joues comme une rivière de chagrin.

Il se sentait plus léger, comme s'il avait enfin déposé un poids immense sur ses épaules.

Il avait l'impression de faire un pas, un petit pas, mais un pas important, vers la vérité, vers la guérison.

Le silence qui suivit la confession d'Arthur était épais, comme un voile de plomb qui étouffait toute parole. Il tentait de déchiffrer la réaction de sa sœur à travers le fil ténu qui les reliait, mais la seule chose qu'il percevait était un silence lourd, chargé d'une émotion qu'il ne pouvait pas identifier. Il imaginait son visage, ses yeux habituellement pétillants de malice, maintenant voilés d'une tristesse profonde, ses lèvres serrées comme si elle tentait de contenir un torrent de mots qui refusaient de sortir.

"Sarah ?" demanda-t-il enfin, la voix tremblante, "Tu es toujours là ?"

Un souffle, léger comme un murmure, parvint à ses oreilles. "Oui, Arthur, je suis là."

"Je... je sais que c'est beaucoup à digérer. J'imagine que... que tu dois être en colère, déçue. Je... je comprends."

"Non, Arthur, ce n'est pas ça," répondit-elle, la voix toujours hésitante, "Je suis... je suis juste... surprise. Je ne sais pas quoi penser. Tout ce que je croyais savoir sur notre passé... sur nos parents... c'est effondré."

"Je sais," murmura Arthur, le cœur serré par la tristesse de sa sœur. Il avait l'impression de lui avoir arraché un morceau de son histoire, un morceau qu'elle avait toujours cru solide, ancré dans la vérité.

"Et... et maintenant ?" demanda-t-elle, la voix tremblante. "Qu'est-ce qu'on fait ? Qu'est-ce qu'on fait de tout ça ?"

Arthur n'avait pas de réponse. Il n'avait jamais pensé à ce qui pourrait se passer après. Il avait juste eu besoin de dire la vérité, de se libérer du poids de son secret, mais il n'avait pas imaginé les conséquences.

"Je... je ne sais pas," avoua-t-il, la voix faible. "J'imagine que... que la première chose à faire est de comprendre. De comprendre pourquoi papa a fait ça. Pourquoi il nous a menti."

"Oui," répondit Sarah, "c'est vrai. Mais comment ? Comment on fait pour comprendre quelque chose qu'on n'a jamais voulu voir ?"

Arthur sentit un poids s'installer sur sa poitrine, comme si la vérité qu'il avait débusquée était une pierre qui ne cessait de rouler, l'écrasant de plus en plus. Il avait l'impression de ne pas être prêt pour cette nouvelle vérité, pour les questions qu'elle soulevait, pour les réponses qu'elle exigeait.

"Je ne sais pas, Sarah," avoua-t-il, la voix fatiguée. "Je ne sais pas comment on fait pour comprendre ce qui s'est passé. Mais... peut-être qu'on peut essayer de comprendre papa. De comprendre ce qu'il a vécu, ce qu'il ressentait. Peut-être qu'en le comprenant, on pourra enfin le laisser partir en paix."

Un silence retomba entre eux, un silence chargé d'une émotion complexe, un mélange de tristesse, de colère et de confusion. Arthur avait l'impression d'être un enfant qui s'était aventuré dans une forêt sombre et profonde, et qui ne savait plus comment en sortir. Il avait l'impression de se perdre dans un labyrinthe de questions sans réponses, de vérités difficiles à accepter.

"Arthur ?" demanda Sarah, la voix douce, comme si elle craignait de briser un vase précieux. "Tu sais... tu sais qu'on a le droit d'être en colère. On a le droit de ne pas comprendre. On a le droit de se sentir trahis."

"Je sais," répondit Arthur, la voix étouffée par l'émotion. "Mais... je ne veux pas être en colère. Je veux comprendre. Je veux comprendre pourquoi papa a fait ça. Je veux comprendre pourquoi il nous a menti."

"Et si... et si on ne trouve jamais de réponse ?" demanda Sarah, la voix tremblante. "Et si... et si tout ça n'a pas de sens ?"



"Alors," répondit Arthur, la voix douce, "on devra vivre avec ça. On devra vivre avec la vérité, même si elle est douloureuse. On devra vivre avec le mystère, même si il nous hante."

Arthur sentit une nouvelle vague de tristesse le submerger. Il avait l'impression de ne pas être prêt pour cette nouvelle vérité, pour les questions qu'elle soulevait, pour les réponses qu'elle exigeait. Il avait l'impression de se perdre dans un labyrinthe de questions sans réponses, de vérités difficiles à accepter. Il avait l'impression de ne jamais pouvoir vraiment comprendre ce qui s'était passé, de ne jamais pouvoir vraiment laisser partir son père.

"Sarah," dit-il enfin, la voix douce, "Je suis désolé. Je suis désolé de t'avoir fait ça. Je suis désolé de t'avoir caché la vérité pendant toutes ces années."

"Arthur," répondit Sarah, la voix douce, "c'est bon. Je comprends. Je sais que tu as fait ce que tu pensais être le mieux. Tu voulais nous protéger. Mais... maintenant, il faut qu'on fasse face à la vérité, ensemble."

Arthur sentit un éclair d'espoir percer les ténèbres de son désespoir. La voix de sa sœur, douce et rassurante, lui donnait un peu de courage. Il avait l'impression que, malgré la douleur, ils pourraient trouver un chemin à suivre, un chemin qui les mènerait à la vérité, à la guérison, à la paix.

"Oui," dit-il, la voix forte, "ensemble."

Il sentit un sourire naître sur ses lèvres, un sourire amer, un sourire qui tentait de conjurer la tristesse qui le tenaillait. Il avait l'impression de faire un pas, un petit pas, mais un pas important, vers la vérité, vers la guérison. Il avait l'impression que, malgré la douleur, ils pourraient trouver un chemin à suivre, un chemin qui les mènerait à la vérité, à la guérison, à la paix.

"Ensemble," répéta-t-il, la voix pleine d'espoir. "On va trouver la vérité, ensemble."

Le silence qui suivit la confession d'Arthur était épais, lourd comme un linceul. Il imaginait Sarah à l'autre bout du fil, le visage crispé, les yeux humides, incapable de trouver les mots pour exprimer la surprise, la colère, la tristesse qui devaient la submerger. Il l'aimait, sa sœur, et l'idée de lui avoir infligé une telle souffrance le rongait de l'intérieur.

"Sarah ?" demanda-t-il enfin, la voix tremblante, "Tu es toujours là ?"

Un souffle, léger comme un murmure, parvint à ses oreilles. "On va trouver la vérité, ensemble."

La sonnerie du téléphone le tira brutalement de ses pensées. Il regarda l'écran, le nom de sa fille s'affichait en lettres lumineuses. Il hésita un instant, le cœur serré par l'angoisse. Il savait qu'elle devait être au courant de son secret, qu'elle devait se sentir trahie, elle aussi.

Il répondit, la voix tremblante. "Allô, ma chérie ?"

"Papa ?" La voix de sa fille, douce et familière, le remplit d'une vague de tendresse et de culpabilité. "C'est moi. J'ai entendu parler de... de ce qui s'est passé. Je... je voulais savoir si c'était vrai."

Arthur ferma les yeux, le poids du mensonge pesant sur ses épaules. "Oui, ma chérie, c'est vrai."

"Papa... je... je ne sais pas quoi dire. Je... je suis tellement désolée."

"Je sais, ma chérie. Je sais que c'est difficile à entendre. Mais... c'est la vérité. Je suis désolé de t'avoir caché ça pendant toutes ces années."

"Papa... pourquoi ? Pourquoi tu nous as menti ?"

Arthur hésita, le cœur lourd de culpabilité. Il ne pouvait pas lui expliquer les raisons de son mensonge, la peur, la honte, le besoin de protéger sa famille. Il ne pouvait pas lui expliquer la douleur qu'il avait ressentie, la douleur qu'il avait cachée pendant toutes ces années.

"Je... j'avais peur, ma chérie. J'avais peur de la réaction de ta maman. J'avais peur de la réaction de Sarah. J'avais peur que... que tout s'effondre."

"Papa... je comprends. Je sais que tu voulais nous protéger. Mais... maintenant, il faut qu'on fasse face à la vérité, ensemble."

Arthur sentit une lueur d'espoir dans les paroles de sa fille. Elle comprenait. Elle l'aimait malgré tout.

"Oui, ma chérie. On va faire face à la vérité, ensemble. On va essayer de comprendre papa, de comprendre ce qu'il a vécu, ce qu'il ressentait. On va essayer de le laisser partir en paix."

"Je t'aime, papa," dit-elle, la voix douce et pleine d'amour.

"Et moi aussi, ma chérie. Je t'aime aussi."

Arthur raccrocha le téléphone, les larmes aux yeux. Il avait enfin révélé son secret, une vérité qui pesait lourd sur son âme depuis des années. Il avait l'impression d'avoir déposé un poids immense, mais il savait que le chemin qui s'étendait devant lui serait long et

difficile. Il n'avait plus de secrets, plus de mensonges, mais il avait encore beaucoup de travail à faire, beaucoup de vérités à affronter, beaucoup de douleurs à surmonter.

Il regarda par la fenêtre, le soleil couchant peignant le ciel de teintes orangées et violettes. Il avait l'impression de se tenir à la croisée des chemins, à la limite entre le passé et le présent, entre la douleur et l'espoir. Il avait l'impression de pouvoir enfin respirer, de pouvoir enfin vivre.

Il se leva, les jambes tremblantes, et se dirigea vers la porte. Il avait besoin de sortir, de respirer l'air frais, de sentir la terre sous ses pieds. Il avait besoin de se reconnecter avec le monde, de se reconnecter avec la vie.

Il ouvrit la porte et sortit dans la rue. La ville s'étendait devant lui, vibrante de vie, pleine d'espoir. Il avait l'impression de pouvoir enfin faire face à la vérité, de pouvoir enfin aller de l'avant. Il avait l'impression de pouvoir enfin vivre, de pouvoir enfin aimer.

## Chapitre 8 : Le cycle de la compassion

Le soleil se leva, un disque rougeoyant qui perçait les brumes matinales, comme une promesse de renouveau. Arthur, installé dans son fauteuil favori, regardait le spectacle depuis sa fenêtre. Sa tasse de thé à la main, il observait les oiseaux tourbillonnant dans le jardin, leurs chants mélodieux se mêlant au bourdonnement des abeilles butinant les fleurs.

Une douce mélancolie l'envahit. Il avait l'impression d'être un spectateur, un observateur silencieux de sa propre vie, une vie qui s'écoulait devant lui sans qu'il ne puisse vraiment y participer. Cette boucle temporelle, ce cadeau empoisonné, lui avait permis de revisiter son passé, de réparer des erreurs, de se pardonner. Mais elle lui avait aussi révélé une vérité crue et impitoyable : il avait vécu sa vie centré sur lui-même, aveuglé par ses propres soucis et ses propres regrets.

Il avait toujours pensé que les autres s'en sortaient bien, que leurs vies étaient plus faciles, plus joyeuses. Il avait toujours envié leur réussite, leur bonheur, leurs relations harmonieuses. Mais en observant les gens autour de lui, il avait compris qu'ils étaient tous confrontés à leurs propres défis, leurs propres difficultés, leurs propres douleurs.

Il avait remarqué la tristesse qui se cachait derrière le sourire forcé de sa voisine, la solitude qui habitait le regard perdu de l'homme assis sur le banc du parc, la peur qui vibrait dans la voix de la jeune fille qui attendait son bus. Il avait compris que chacun avait son histoire, son propre fardeau à porter, sa propre bataille à mener.

Et lui, il avait toujours pensé que ses problèmes étaient les plus importants, que sa souffrance était unique et incomparable. Il s'était laissé absorber par ses propres soucis, oubliant que la vie était un voyage partagé, que la compassion et l'empathie étaient des éléments essentiels de l'expérience humaine.

Ce matin, il avait décidé de changer. Il avait décidé de regarder au-delà de ses propres soucis, de se concentrer sur les autres, de faire une différence, aussi petite soit-elle, dans le monde. Il avait décidé de devenir un phare d'espoir, un refuge de paix, une source de réconfort pour ceux qui en avaient besoin.

Il sortit de la maison, un sourire timide illuminant son visage. Il marchait lentement, observant les gens qui passaient, leurs visages marqués par les épreuves de la vie, leurs regards parfois éteints, parfois emplis d'espoir. Il se sentait étrangement léger, comme si un poids invisible s'était déposé de ses épaules.

Il s'arrêta devant un petit café, un lieu animé où les conversations se mêlaient au bruit des machines à expresso. Il commanda un café noir, s'installant à une table près de la fenêtre.

Il observait les gens qui entraient et sortaient, leurs vies s'entrecroisant, leurs histoires se mêlant.

Une jeune femme s'approcha de lui, les yeux rouges et gonflés de larmes. Elle semblait perdue, désespérée.

"Excusez-moi," dit-elle, la voix tremblante. "Je... j'ai besoin de parler à quelqu'un."

Arthur sentit un pincement au cœur. Il avait l'impression d'avoir déjà rencontré cette femme, d'avoir déjà entendu son histoire, mais il ne pouvait se souvenir de rien.

"Bien sûr," dit-il, une lueur d'espoir dans les yeux. "Asseyez-vous."

La jeune femme s'assit en face de lui, ses épaules tremblantes, ses mains crispées sur son sac.

"Je... je me suis disputée avec mon fiancé," dit-elle, la voix étouffée par les sanglots. "On... on s'aime, mais on ne s'entend plus. Je... je ne sais pas quoi faire."

Arthur écouta attentivement, son cœur rempli de compassion. Il ne cherchait pas à donner des conseils, il ne cherchait pas à résoudre ses problèmes. Il cherchait simplement à être présent, à l'écouter, à lui montrer qu'elle n'était pas seule.

Il lui parla de ses propres expériences, de ses propres erreurs, de ses propres regrets. Il lui parla de la force de l'amour, de la puissance du pardon, de la nécessité de la communication. Il lui parla de la beauté de la vie, de la valeur de chaque instant.

La jeune femme écouta, les larmes coulant sur ses joues, mais son regard était moins désespéré. Elle semblait trouver un certain réconfort dans ses paroles, un sentiment de paix qui s'installait lentement dans son cœur.

Quand elle se leva pour partir, elle lui sourit, les yeux brillants de gratitude.

"Merci," dit-elle. "Vous m'avez beaucoup aidée."

Arthur sentit une vague de chaleur l'envahir. Il n'avait fait qu'écouter, qu'être présent, mais il avait l'impression d'avoir fait une différence. Il avait l'impression d'avoir touché une âme, d'avoir apporté un peu de lumière dans un cœur sombre.

Il regarda la jeune femme s'éloigner, son sourire s'élargissant à chaque pas. Il sentit un bonheur profond l'envahir, un bonheur qui n'était pas lié à ses propres réussites, mais à la simple satisfaction d'avoir aidé quelqu'un d'autre.

Il avait l'impression de se réveiller d'un long sommeil, d'ouvrir les yeux sur une nouvelle réalité, une réalité où la compassion et l'empathie étaient les clés du bonheur. Il avait

l'impression d'avoir enfin trouvé sa place dans le monde, d'avoir enfin trouvé son propre chemin.

Il sortit du café, un nouveau soleil dans son cœur, prêt à continuer son voyage, prêt à faire une différence, une petite différence, dans le grand théâtre de la vie.

La journée se poursuivit, baignée d'une lumière douce et dorée. Arthur, malgré son envie d'aider, se sentait un peu perdu. Il était habitué à son quotidien solitaire, à ses pensées tournées vers lui-même. S'ouvrir aux autres, s'intéresser à leurs histoires, était une tâche nouvelle et délicate.

Il décida de se rendre au marché local, un lieu où les gens se croisaient, se rencontraient, partageaient des rires et des bavardages. Il aimait l'atmosphère animée, le mélange de couleurs et d'odeurs, le bruit des discussions et des marchands criant leurs produits.

Sur un stand de fruits et légumes, il aperçut une femme âgée, le visage creusé par le temps, les mains calleuses et ridées. Elle semblait fatiguée, déprimée. Arthur s'approcha d'elle, son cœur serré par une vague de compassion.

"Bonjour, madame," dit-il avec un sourire chaleureux. "Ces pommes ont l'air délicieuses. J'en prendrais bien une."

La femme leva les yeux, ses yeux bleus perçant la brume de sa tristesse. "Merci, monsieur," répondit-elle d'une voix rauque. "Elles sont fraîches, cueillies ce matin."

"Vous avez l'air fatiguée," remarqua Arthur, observant les traits tirés de son visage. "Tout va bien ?"

La femme soupira, un bruit rauque et profond. "Je ne sais pas," avoua-t-elle, la voix tremblante. "Je me sens seule, parfois. Mon mari est décédé il y a trois ans, et depuis, j'ai l'impression de flotter dans le vide."

Arthur s'assit sur une caisse en bois, face à elle, et l'écouta parler. Elle lui raconta son histoire, la vie simple qu'elle avait partagée avec son mari, le jardin qu'ils avaient cultivé ensemble, les rires qu'ils avaient partagés. Elle lui parla de sa solitude, de sa difficulté à se reconstruire, de l'absence qui la hantait.

"Je comprends," dit Arthur, la voix douce. "La perte d'un être cher est une douleur immense. J'ai moi-même perdu des personnes importantes dans ma vie."

"Vous avez de la chance," dit la femme, ses yeux se mouillant. "Vous avez encore votre famille. Moi, je suis toute seule."

"Tout le monde a besoin d'un soutien," répondit Arthur. "Et vous, vous avez des voisins, des amis, des connaissances. Vous n'êtes pas seule, même si vous le ressentez."

La femme le regarda, un éclair de surprise dans ses yeux. "C'est vrai," murmura-t-elle. "J'ai une voisine qui m'appelle parfois, et ma nièce me rend visite de temps en temps. Mais je ne me suis jamais vraiment ouverte à eux."

"Parlez-leur," encouragea Arthur. "Dites-leur ce que vous ressentez. Ils ont besoin de savoir, et vous avez besoin qu'ils vous aident."

La femme hocha la tête, les yeux humides. "Je vais essayer," dit-elle, un sourire timide s'esquissant sur ses lèvres.

Arthur se leva, la main serrant la pomme qu'il avait achetée. "Je vous souhaite une bonne journée, madame," dit-il. "N'hésitez pas à me parler si vous avez besoin de quoi que ce soit."

"Merci, monsieur," répondit la femme, ses yeux brillants de gratitude. "Vous êtes très gentil."

Arthur quitta le marché, le cœur rempli d'une chaleur réconfortante. Il avait l'impression d'avoir fait un pas de plus dans sa nouvelle voie, celle de la compassion et de l'empathie. Il avait l'impression d'avoir touché une âme, d'avoir apporté un peu de lumière dans un cœur sombre.

Il traversa la place animée, observant les gens qui passaient, les enfants jouant, les couples amoureux, les personnes âgées se promenant. Il se sentait plus léger, plus vivant. Il avait l'impression de faire partie du monde, de partager sa vie avec les autres.

Il s'arrêta devant une petite boutique d'artisanat, attiré par la beauté des objets exposés. Il remarqua une jeune femme, concentrée sur son travail, les mains habiles façonnant l'argile. Elle semblait passionnée, absorbée par son art.

Arthur s'approcha d'elle, son regard admiratif. "Ce que vous créez est magnifique," dit-il. "J'adore la finesse de vos détails."

La jeune femme leva les yeux, surprise par la présence d'un inconnu. "Merci," dit-elle, un sourire timide éclaircissant son visage. "C'est un plaisir de créer, de donner vie à des idées."

"Vous avez du talent," continua Arthur. "J' imagine que vous êtes passionnée par votre travail."

"Oui," répondit la jeune femme. "Je suis artiste, c'est ma vocation. J'aime partager mes créations avec les autres, leur offrir un peu de beauté."

"J'aime votre philosophie," dit Arthur. "Le monde a besoin de beauté, de créativité, d'espoir."

La jeune femme hocha la tête, les yeux brillants. "Je suis d'accord avec vous," répondit-elle. "C'est ce qui me motive à continuer, à créer, à partager."

Ils discutèrent un moment, partageant leurs idées, leurs rêves, leurs aspirations. Arthur se sentit inspiré par la passion de cette jeune femme, par sa vision positive du monde. Il avait l'impression d'être entouré de gens qui, malgré les difficultés, cherchaient à créer, à aimer, à partager.

Il quitta la boutique, le cœur rempli d'une énergie nouvelle. Il avait l'impression d'avoir trouvé une nouvelle source d'inspiration, une nouvelle raison d'espérer. Il se sentait connecté aux autres, uni à eux par une force invisible qui les poussait à partager leurs talents, leurs passions, leurs rêves.

Le soleil commençait à décliner, peignant le ciel de teintes orangées et violettes. Arthur se sentait fatigué, mais heureux. Il avait passé la journée à observer les gens, à les écouter, à partager leurs émotions, leurs joies, leurs peines. Il avait l'impression d'avoir appris quelque chose d'important, quelque chose qui lui avait ouvert les yeux sur une nouvelle réalité.

Il marchait lentement, les rues de la ville s'illuminant peu à peu. Il avait l'impression d'être un marcheur solitaire, mais en même temps, il se sentait entouré par la vie, par la présence des autres. Il avait l'impression de faire partie d'un grand puzzle, d'un grand tableau, d'une grande symphonie.

Il se rendit à son domicile, le cœur rempli d'une paix profonde. Il avait l'impression d'avoir fait une différence, aussi petite soit-elle, dans le monde. Il avait l'impression d'avoir touché des âmes, d'avoir apporté un peu de lumière dans des cœurs sombres.

Il se sentait reconnaissant, reconnaissant d'avoir la possibilité de vivre, d'aimer, de partager, de faire une différence. Il se sentait reconnaissant d'être vivant, d'être partie prenante de ce grand voyage appelé la vie.

Il s'assit dans son fauteuil préféré, une tasse de thé à la main, et regarda par la fenêtre. Le soleil couchant illuminait le ciel de teintes rougeoyantes, comme une promesse de renouveau. Il avait l'impression que sa vie prenait un nouveau sens, un nouveau chemin, un nouveau souffle.

La soirée s'installait, le ciel se teintait de nuances violettes et orangées, annonçant la fin d'une journée particulière. Arthur, assis sur un banc face à l'église, contemplait la silhouette imposante du bâtiment éclairé par les derniers rayons du soleil. Il avait passé l'après-midi à observer les gens, à ressentir leurs émotions, à les aider à leur manière. Il avait donné du réconfort à une mère inquiète pour son enfant malade, avait écouté les



déboires amoureux d'une jeune femme, avait partagé un sourire avec un vieil homme solitaire.

Une sensation nouvelle le parcourrait, une douce chaleur qui l'envahissait de l'intérieur. Il se sentait plus léger, comme si un voile épais s'était dissipé, lui permettant de respirer pleinement. Il avait l'impression d'avoir enfin trouvé sa place dans le monde, d'avoir trouvé un sens à sa vie.

Une jeune fille, pas plus âgée que dix ans, s'approcha de lui, les yeux humides, la lèvre inférieure mordue. Elle s'assit à côté de lui, sans un mot, le regard fixé sur le sol. Arthur sentit une pointe de tristesse la parcourir, comme s'il reconnaissait cette détresse dans ses propres souvenirs.

"Tout va bien ?" demanda-t-il doucement, sa voix pleine de compassion.

La petite fille leva les yeux vers lui, les larmes coulant sur ses joues. "Mon chat est malade," murmura-t-elle, la voix tremblante. "Il a vomi toute la journée et il ne veut plus manger."

Arthur comprit la douleur qui l'habitait, la peur de perdre un être cher, aussi petit soit-il. Il avait perdu son chien, Max, il y a quelques années, et il se souvenait encore de la tristesse qui l'avait envahi.

"C'est triste," dit-il, "Mais ne t'inquiète pas, il y a des vétérinaires qui peuvent l'aider."

"Oui, mais mes parents sont au travail," répondit la petite fille, la voix se brisant. "Et je n'ai pas d'argent pour l'emmener chez le vétérinaire."

Arthur sentit une vague de colère l'envahir. Il était impensable qu'un enfant de cet âge soit confronté à une telle situation. Il se leva, un sourire bienveillant sur les lèvres. "Ne t'inquiète pas," dit-il, "Je vais t'aider."

Il l'accompagna jusqu'à la maison, la jeune fille marchant à petits pas, son visage éclairé par un mince rayon d'espoir. Il avait l'impression de marcher dans la nuit, guidé par une lueur fragile, mais précieuse.

Une fois devant la maison, il appela le vétérinaire le plus proche, expliquant la situation. Il offrit de payer les frais de consultation, soulagé de pouvoir apporter un peu de réconfort à cette petite fille.

Le lendemain, il retourna voir la jeune fille, une boîte de biscuits à la main. Elle l'accueillit avec un large sourire, ses yeux brillants de gratitude. "Mon chat va mieux," dit-elle, "Le vétérinaire a dit qu'il allait guérir."

Arthur ressentit un immense soulagement, une joie profonde qui l'envahit. Il avait l'impression d'avoir contribué à sauver une vie, aussi petite soit-elle. Il avait l'impression d'avoir fait une différence, d'avoir apporté un peu de lumière dans un cœur sombre.

Il passa le reste de la journée à observer les gens, à les écouter, à leur apporter un peu de soutien. Il se rendit compte qu'il n'était pas nécessaire de faire de grandes choses pour changer le monde. Un sourire, une écoute attentive, un geste simple pouvaient suffire à apporter du réconfort, à donner de l'espoir, à faire une différence.

Le soir, en rentrant chez lui, il se sentait épuisé, mais heureux. Il avait l'impression d'avoir vécu une journée extraordinaire, une journée qui l'avait transformé, qui l'avait rempli de joie et de compassion. Il avait l'impression d'avoir trouvé un nouveau but dans sa vie, un but qui lui donnait un sens profond, un but qui lui permettait de se sentir utile, d'être une source de lumière et d'espoir dans le monde.

Il s'assit dans son fauteuil, une tasse de thé à la main, et regarda par la fenêtre. La nuit était tombée, les étoiles scintillaient dans le ciel noir. Il avait l'impression d'être un petit point de lumière dans un univers immense, une lumière qui brillait faiblement, mais qui éclairait le chemin de ceux qui l'entouraient. Il se sentait connecté à chaque être vivant, uni à eux par une force invisible qui le poussait à aimer, à partager, à faire une différence.

Il ferma les yeux, une douce mélancolie l'envahit. Il se souvenait de toutes les personnes qu'il avait rencontrées au cours de ces dernières heures, de leurs histoires, de leurs souffrances, de leurs espoirs. Il avait l'impression d'avoir été témoin d'un grand spectacle humain, d'un spectacle rempli de beauté et de tristesse, de joie et de douleur, d'amour et de haine.

Il se sentait reconnaissant, reconnaissant d'avoir la possibilité de vivre, d'aimer, de partager, de faire une différence. Il se sentait reconnaissant d'être vivant, d'être partie prenante de ce grand voyage appelé la vie.

La journée avançait, l'ombre des bâtiments s'allongeant sur les trottoirs tandis que le soleil se dirigeait vers l'horizon. Arthur, toujours animé par son nouveau désir de compassion, se sentait pourtant un peu déboussolé. Il ne savait pas où aller, qui aider, comment s'engager dans cette nouvelle voie. Il avait l'impression de naviguer à vue, guidé par une vague intuition.

Il se retrouva sur un banc du parc, observant les enfants jouer à la balle, leurs rires fusant dans l'air. Soudain, il remarqua un groupe de jeunes adolescents assis sur un autre banc, un air maussade sur leurs visages. Ils étaient silencieux, comme perdus dans leurs pensées. Arthur sentit une pointe de tristesse le parcourir. Il se souvenait de son adolescence, de ses propres angoisses, de ses propres doutes. Il avait l'impression de comprendre leur malaise.

Il s'approcha d'eux, un sourire timide sur les lèvres. "Bonjour," dit-il, "Tout va bien ?"

Les adolescents se regardèrent, un air de défi dans leurs yeux. "On est bien," répondit l'un d'eux, une fille aux cheveux noirs et aux yeux sombres, sa voix adolescente hésitante.

"Vous avez l'air un peu triste," observa Arthur, "Vous voulez parler ?"

Les adolescents échangèrent des regards, comme s'ils se demandaient s'ils pouvaient lui faire confiance. "On a un problème," dit enfin un garçon, son visage marqué par les boutons de l'adolescence. "On doit choisir un thème pour notre projet de fin d'année, et on ne sait pas quoi faire."

Arthur sentit un sourire se dessiner sur son visage. Il se souvenait de ses propres projets scolaires, des heures passées à réfléchir, à chercher l'inspiration. Il se sentait soudainement transporté dans le passé, replongé dans ses propres souvenirs d'adolescent.

"C'est un grand défi," dit-il, "Mais c'est aussi une belle opportunité. Vous avez la chance de choisir un sujet qui vous passionne."

"C'est facile à dire," rétorqua la fille, "Mais on est bloqués. On n'a aucune idée."

"Parlez-moi de vos passions," proposa Arthur, "Que vous aimez faire ? Qu'est-ce qui vous intéresse ? Qu'est-ce qui vous fait vibrer ?"

Les adolescents se regardèrent à nouveau, un air de surprise dans leurs yeux. Ils n'avaient jamais pensé à parler de leurs passions à un inconnu, encore moins à un vieil homme. Mais il y avait quelque chose dans le regard d'Arthur, une douceur et une bienveillance qui les mettait à l'aise.

"J'aime la musique," dit le garçon, son visage s'éclaircissant légèrement. "J'adore jouer de la guitare."

"Et moi, j'aime écrire," ajouta la fille, "J'adore inventer des histoires, des personnages."

"Et vous ?" demanda Arthur, se tournant vers un autre adolescent, un garçon aux yeux bleus et aux cheveux blonds.

"Moi, j'aime les sciences," répondit-il, "J'aime comprendre comment les choses fonctionnent."

"Alors vous avez déjà des pistes," conclut Arthur, "La musique, la littérature, les sciences. Ce sont des sujets fascinants, riches en possibilités."

Les adolescents se regardèrent, un air d'espoir dans leurs yeux. Ils avaient l'impression d'être soudainement débloqués, d'avoir trouvé un chemin à suivre. Ils se mirent à discuter, à partager leurs idées, à réfléchir à des projets qui combindraient leurs passions.

Arthur les écoutait, son cœur rempli de joie. Il avait l'impression d'avoir fait une différence, d'avoir aidé ces jeunes à trouver leur voie, à croire en leur potentiel. Il avait l'impression d'avoir partagé un moment précieux avec eux, un moment où il avait pu se sentir jeune à nouveau, où il avait pu se rappeler la puissance de l'inspiration et de la créativité.

Il les laissa continuer leur discussion, se sentant soudainement fatigué. Il se leva, se disant qu'il devrait rentrer chez lui. Il avait l'impression d'avoir vécu une journée extraordinaire, une journée où il avait appris à voir le monde avec de nouveaux yeux, à sentir la beauté de la vie, à partager la joie d'être humain.

Il se dirigea vers la sortie du parc, un sourire sur les lèvres. Il avait l'impression d'avoir trouvé sa place dans le monde, d'avoir trouvé un sens à sa vie. Il avait l'impression d'avoir enfin trouvé la paix intérieure.

Arthur quitta le parc, le cœur rempli d'une chaleur douce et réconfortante. Il avait l'impression d'avoir fait quelque chose de bien, d'avoir apporté un peu de lumière dans la vie de ces jeunes, en les aidant à trouver l'inspiration pour leur projet. Il se sentait léger, comme si un poids invisible s'était déposé de ses épaules. Il avait l'impression de faire partie du monde, de partager sa vie avec les autres, de ne plus être un simple observateur, mais un acteur, un participant actif à la grande symphonie de la vie.

Il se dirigea vers son domicile, son pas plus léger, son regard plus vif. Le soleil couchant peignait le ciel de teintes rougeoyantes, comme une promesse de renouveau. Il avait l'impression d'être un enfant qui découvre le monde pour la première fois, ses yeux grands ouverts sur la beauté qui l'entourait.

En rentrant chez lui, il ressentit une vague de nostalgie. Il se souvenait de son enfance, de ses jeux dans le jardin, de ses rêves de grandeur. Il avait toujours été un rêveur, un idéaliste, un romantique. Mais la vie, avec ses épreuves, ses difficultés, ses déceptions, l'avait un peu assombri, lui avait fait perdre de vue la beauté et la joie de la simple existence.

Il se souvenait de son père, un homme dur, un homme silencieux, un homme qui ne montrait jamais ses émotions. Il avait toujours été distant, froid, presque inaccessible. Arthur avait toujours rêvé de son approbation, de son amour, mais il avait toujours eu l'impression de ne pas être à la hauteur de ses attentes.

Il se souvenait de sa mère, une femme douce, une femme aimante, une femme qui avait toujours essayé de lui offrir le meilleur. Elle avait été son pilier, sa source de réconfort, sa lumière dans les ténèbres. Mais elle avait disparu trop tôt, emportée par une maladie impitoyable.

Il se souvenait de sa sœur, Sarah, son aînée, sa confidente, sa meilleure amie. Elle avait toujours été là pour lui, l'avait toujours soutenu, l'avait toujours encouragé. Elle avait été sa source de force, son phare dans la tempête.

Il se souvenait de son fils, David, son petit garçon, sa fierté, sa joie. Il avait toujours été un père aimant, un père présent, un père dévoué. Mais il avait eu du mal à exprimer son amour, à montrer à son fils à quel point il l'aimait.

Il avait l'impression d'avoir manqué quelque chose, d'avoir raté des moments précieux, d'avoir laissé passer des occasions de partager son amour, sa tendresse, sa compassion. Il avait l'impression d'avoir été un peu distant, un peu froid, un peu inaccessible.

Mais maintenant, il avait l'impression de comprendre, de voir le monde avec de nouveaux yeux, de sentir la beauté de la vie, de partager la joie d'être humain. Il avait l'impression d'avoir trouvé un nouveau but dans sa vie, un but qui lui donnait un sens profond, un but qui lui permettait de se sentir utile, d'être une source de lumière et d'espoir dans le monde.

Il se sentait reconnaissant, reconnaissant d'avoir la possibilité de vivre, d'aimer, de partager, de faire une différence. Il se sentait reconnaissant d'être vivant, d'être partie prenante de ce grand voyage appelé la vie.

Il se leva et alla jusqu'à la fenêtre. Il regarda le ciel, le soleil couchant, les étoiles qui commençaient à scintiller dans le ciel noir. Il avait l'impression d'être un petit point de lumière dans un univers immense, une lumière qui brillait faiblement, mais qui éclairait le chemin de ceux qui l'entouraient. Il se sentait connecté à chaque être vivant, uni à eux par une force invisible qui le poussait à aimer, à partager, à faire une différence.

Il ferma les yeux, une douce mélancolie l'envahit. Il avait l'impression d'avoir été témoin d'un grand spectacle humain, d'un spectacle rempli de beauté et de tristesse, de joie et de douleur, d'amour et de haine.

Il se sentait reconnaissant, reconnaissant d'avoir la possibilité de vivre, d'aimer, de partager, de faire une différence. Il se sentait reconnaissant d'être vivant, d'être partie prenante de ce grand voyage appelé la vie.

Il se tourna vers son fauteuil, une tasse de thé à la main, et s'assit. Il regarda par la fenêtre, le ciel nocturne, les étoiles qui brillaient dans le noir. Il avait l'impression que sa vie prenait un nouveau sens, un nouveau chemin, un nouveau souffle. Il avait l'impression d'être en paix avec lui-même, avec le monde, avec la vie.

Il avait l'impression d'être prêt à affronter ce qui l'attendait, à vivre chaque instant avec gratitude, à aimer chaque personne qu'il rencontrait, à faire une différence, aussi petite soit-elle, dans le monde.

Il avait l'impression d'être enfin libre.

## Chapitre 9 : La recherche du sens

L'aube se leva sur la ville, baignant les rues dans une lumière douce et rosée. Arthur, assis à son fauteuil préféré, observait le spectacle depuis sa fenêtre. Il avait l'impression que le temps s'écoulait différemment depuis qu'il avait commencé à vivre dans cette boucle, comme si chaque seconde était étiré, donnant à chaque détail une importance nouvelle.

Il avait l'impression d'avoir exploré tous les recoins de ces cinq heures qui se répétaient inlassablement. Il avait corrigé ses erreurs, réconcilié son fils, pardonné à son père, et même tenté de se pardonner à lui-même. Mais un sentiment d'inachevé, d'attente, persistait. Il avait l'impression d'être un acteur sur une scène qui répétait inlassablement la même pièce, sans jamais parvenir à atteindre le dernier acte.

Il se leva, parcourut la pièce, ses yeux fixés sur les objets familiers. Chaque photo, chaque livre, chaque meuble lui rappelait un moment de sa vie, un souvenir, un regret. Il se sentait comme un marin naufragé sur une île déserte, entouré des vestiges de son passé, incapable de s'échapper.

"Pourquoi moi ? " murmura-t-il, la voix rauque. La question le hantait depuis le début de cette boucle temporelle. Il avait cherché des réponses dans ses souvenirs, dans ses rêves, dans les paroles des personnes qu'il croisait. Mais la réponse restait insaisissable, comme un mirage dans le désert.

Il sortit de chez lui, les rues étaient encore désertes, le silence était presque palpable. Il marchait sans but, laissant ses pensées errer. Il s'était habitué à la solitude de cette boucle, il avait même appris à l'apprécier. C'était un moment où il pouvait penser, réfléchir, se remettre en question sans être interrompu.

Il s'arrêta devant un banc dans un parc, s'assit et regarda les enfants jouer. Il les observait avec un sourire triste, leur énergie, leur innocence, leur joie lui rappelaient sa propre enfance, un temps lointain où il nourrissait encore des rêves.

Il referma les yeux, se laissant envahir par le souvenir de son père. Un homme dur, un homme silencieux, un homme qui ne montrait jamais ses émotions. Arthur avait toujours été un enfant timide, introverti, il avait besoin de l'approbation de son père, de son affection, mais il avait toujours eu l'impression de ne pas être à la hauteur de ses attentes.

Il avait toujours eu l'impression de ne pas être assez bien, assez fort, assez intelligent, assez... Il avait passé sa vie à essayer de plaire à son père, à gagner son approbation, mais il n'avait jamais réussi.

Il ouvrit les yeux, se leva et se dirigea vers le centre-ville. Il avait l'impression de se perdre dans un labyrinthe, de chercher une sortie qui n'existait pas. Il avait l'impression d'être un pantin, manipulé par une force invisible, incapable de contrôler son destin.

Il entra dans une librairie, se laissant guider par l'odeur du papier et de l'encre. Il parcourut les rayons, cherchant un livre qui pourrait lui apporter des réponses, un livre qui pourrait l'aider à comprendre son destin.

Il trouva un livre sur la philosophie bouddhiste. Il le prit et le parcourut, ses yeux se posant sur des phrases énigmatiques, des concepts complexes, des idées qui le mettaient mal à l'aise.

"Le lâcher-prise", "l'acceptation", "l'impermanence"... Ces mots lui semblaient familiers, mais il ne comprenait pas leur signification. Il avait l'impression de toucher du doigt une vérité profonde, mais il ne parvenait pas à la saisir.

Il quitta la librairie, le livre sous le bras, l'esprit rempli de questions sans réponse. Il s'était toujours considéré comme un homme rationnel, pragmatique, un homme qui cherchait des solutions concrètes à des problèmes concrets. Mais il avait l'impression que sa vie n'était plus un problème à résoudre, mais un mystère à déchiffrer.

Il se dirigea vers un café, s'assit à une table et commanda un café. Il se sentait épuisé, son corps et son esprit étaient usés par cette boucle temporelle. Il avait l'impression d'être un automate, un robot programmé pour répéter inlassablement les mêmes actions, sans jamais trouver de sens à sa vie.

Il regarda les gens autour de lui, des couples amoureux, des amis qui riaient, des inconnus qui croisaient leurs regards. Il se sentait à l'écart, comme un observateur silencieux, incapable de partager leur joie, leur tristesse, leur vie.

Il avait l'impression d'être un fantôme, une âme errante, incapable de trouver sa place dans ce monde. Il avait l'impression d'être un être inutile, un être sans but, un être sans raison d'être.

"Quel est le sens de tout cela ? " se demanda-t-il, la voix étouffée par l'amertume. Il avait l'impression de n'être qu'un grain de sable dans un vaste désert, un grain de sable qui n'avait aucune importance.

Il referma les yeux, une vague de désespoir le submergea. Il avait l'impression d'être perdu, d'être prisonnier d'une cage invisible, d'être condamné à répéter inlassablement les mêmes erreurs, les mêmes regrets, les mêmes souffrances.



Il se leva, paya son café et sortit du café. Il marchait sans but, les rues étaient devenues un labyrinthe sans fin, un reflet de sa propre confusion. Il avait l'impression d'être un bateau à la dérive, sans gouvernail, sans boussole, sans destination.

Il s'arrêta au bord d'un pont, le vent froid lui fouettait le visage. Il regarda le fleuve qui coulait en contrebas, ses eaux sombres et profondes lui semblaient refléter son propre désespoir.

"Est-ce que je suis déjà mort ? " murmura-t-il, la voix presque inaudible. Il avait l'impression d'être un spectre, un fantôme qui errait dans un monde qui ne le reconnaissait plus.

Il ferma les yeux, les larmes lui montèrent aux yeux. Il avait l'impression d'être au bord du gouffre, au bord de l'abîme, au bord de la folie.

"Quel est le sens de tout cela ? " répéta-t-il, la voix pleine de désespoir. Il avait l'impression de n'être qu'un grain de sable dans un vaste désert, un grain de sable qui n'avait aucune importance.

Il ouvrit les yeux, une étrange sensation le parcourut. Il avait l'impression d'être observé, d'être suivi. Il se retourna, mais il ne vit personne.

"C'est juste mon imagination", murmura-t-il, mais il ne pouvait pas se débarrasser de ce sentiment étrange. Il avait l'impression que quelque chose allait arriver, quelque chose d'important, quelque chose qui allait changer sa vie.

Il se retourna et reprit son chemin, le pas plus léger, les yeux fixés sur l'horizon. Il avait l'impression d'être attiré par une force invisible, une force qui le conduisait vers un destin inconnu.

Il avait l'impression d'être sur le point de découvrir un secret, un secret qui allait changer sa vie à jamais.

Le vent glacial qui soufflait sur le pont s'infiltrait sous ses vêtements, le glaçant jusqu'aux os. Arthur resserra son écharpe autour de son cou, cherchant un semblant de chaleur dans ce paysage urbain froid et hostile. L'eau du fleuve, sombre et tourbillonnante, lui rappelait la profondeur de son désespoir. Il se sentait comme une feuille morte emportée par le courant, ballotté par les caprices du destin, incapable de contrôler sa propre trajectoire.

Il avait l'impression d'être un acteur dans une pièce absurde, condamné à répéter inlassablement les mêmes dialogues, les mêmes actions, sans jamais parvenir à atteindre le rideau final. Chaque matin, il se réveillait dans le même lit, avec la même sensation de vide, le même poids sur la poitrine. Il essayait de se convaincre que cette boucle

temporelle lui offrait une chance de réparer ses erreurs, de se rapprocher de ses proches, de trouver un sens à sa vie. Mais au fil des cycles, il réalisait que la boucle n'était qu'un miroir déformant, qui lui renvoyait une image distordue de son propre destin.

Il avait tenté de tout changer, de tout réparer. Il avait exprimé son amour à son fils, s'était excusé auprès de sa sœur, avait même essayé de se réconcilier avec son père, même si cela lui avait coûté des efforts immenses. Mais chaque tentative aboutissait au même résultat, la même impasse, la même frustration. La boucle temporelle ne lui offrait aucune possibilité de rupture, aucun moyen d'échapper à son destin.

Un cri perçant le tira de ses pensées. Il se retourna et vit une jeune femme, les cheveux en bataille, les yeux rouges de larmes, se précipiter vers le parapet du pont. Elle semblait prête à se jeter dans le vide. Arthur hésita un instant, sa propre détresse le paralysant. Mais il se souvenait de la compassion qu'il avait découverte dans les boucles précédentes. Il ne pouvait pas rester immobile, il devait agir.

Il courut vers la jeune femme, la saisissant par le bras. "Attendez !" s'écria-t-il, sa voix tremblante. La jeune femme se débattit, essayant de se libérer de son emprise. "Laissez-moi !" hurla-t-elle, sa voix brisée par les sanglots. "Je n'en peux plus !"

Arthur la serra plus fort, la forçant à se retourner vers lui. "Parlez-moi. Dites-moi ce qui ne va pas." Il essayait de calmer sa voix, de trouver des mots rassurants. "Je suis là pour vous écouter."

La jeune femme le regarda, ses yeux remplis d'une tristesse infinie. Elle hésita un instant, puis se laissa aller à un torrent de paroles. Elle lui raconta son histoire, son histoire d'amour perdu, de trahison, de désespoir. Elle lui parla de son mal de vivre, de sa solitude, de son envie d'en finir.

Arthur l'écouta patiemment, la serrant contre lui, lui offrant un soutien silencieux. Il ne connaissait pas cette femme, mais il avait l'impression de la connaître depuis toujours, de partager son destin, de comprendre sa douleur. Il avait l'impression de voir en elle un reflet de sa propre vie, de son propre désespoir, de son propre besoin d'être aimé et compris.

Quand elle eut fini de parler, Arthur se sentait épuisé, mais aussi étrangement apaisé. Il avait l'impression d'avoir aidé cette jeune femme, d'avoir fait une différence dans sa vie. Il avait l'impression d'avoir brisé une boucle, une boucle de tristesse et de désespoir. Il avait l'impression d'avoir trouvé un nouveau sens à sa vie, un sens qui allait au-delà de sa propre souffrance.

Il prit la main de la jeune femme et la guida vers le bord du pont. "Venez," dit-il, sa voix douce et rassurante. "Je vais vous aider à retrouver votre chemin."

La jeune femme le suivit, ses yeux fixés sur le sol. Elle avait l'impression de marcher dans un rêve, de se laisser guider par une force invisible qui la tirait vers un avenir incertain.

Ils descendirent du pont et se dirigèrent vers un café situé en contrebas. Arthur commanda deux tasses de thé et ils s'installèrent à une table près de la fenêtre. La jeune femme était toujours silencieuse, mais Arthur pouvait sentir qu'elle était plus calme, plus sereine.

Il lui parla de sa propre vie, de ses regrets, de ses erreurs, de son désir de changer. Il lui parla de la boucle temporelle, de la façon dont elle l'avait obligé à réfléchir à sa vie, à ses choix, à sa place dans le monde.

La jeune femme l'écouta attentivement, ses yeux fixés sur les siens. Elle avait l'impression de découvrir un monde nouveau, un monde où la compassion, la compréhension et la rédemption étaient possibles.

Ils restèrent assis ensemble pendant des heures, partageant leurs histoires, leurs peurs, leurs espoirs. Ils avaient l'impression de se connaître depuis toujours, d'être liés par un fil invisible qui les unissait dans une même quête de sens et de lumière.

Au moment où ils se séparèrent, Arthur avait l'impression d'avoir fait un pas de plus vers la paix intérieure. Il avait l'impression d'avoir trouvé un nouveau but dans sa vie, un but qui allait au-delà de sa propre souffrance, un but qui lui permettait de faire une différence dans le monde. Il avait l'impression d'être enfin libre.

Il se leva, quitta le café, et se dirigea vers son domicile. Le soleil était couché, mais la ville était encore animée. Il avait l'impression d'être un voyageur qui avait trouvé son chemin, un voyageur qui était enfin prêt à affronter les obstacles et les épreuves qui l'attendaient.

Il avait l'impression d'être enfin libre.

Arthur marchait, les épaules voûtées sous le poids de son désespoir. Chaque pas le ramenait à la réalité brutale de sa situation : un prisonnier de cinq heures, répétant sans cesse le même cycle de regrets et d'impuissance. La ville, pourtant si familière, lui semblait étrangère, ses lumières et ses bruits comme un murmure lointain, un bruit de fond à son propre drame intérieur.

Il s'arrêta devant une église, son architecture gothique se découpant sur le ciel crépusculaire. Il avait toujours été un homme rationnel, peu porté sur la spiritualité, mais une étrange force l'attirait vers cet édifice religieux. Il entra, le silence pesant lui offrant un répit face au tourbillon de ses pensées.

L'odeur d'encens emplissait l'air, mêlée à la poussière et à la fraîcheur du bâtiment ancien. Arthur s'assit sur un banc de bois froid, les yeux fixés sur les vitraux colorés qui éclairaient la nef d'une lumière irréaliste. Des images bibliques, des saints et des anges, semblaient le regarder avec une compassion silencieuse. Il se sentait minuscule, insignifiant face à la grandeur de cette architecture, à la profondeur de la foi qui l'avait inspirée.

Une vieille dame, vêtue d'une robe noire et d'un voile blanc, s'approcha de lui. Elle s'assit sur le banc voisin, son regard fixe sur les vitraux. "C'est beau, n'est-ce pas ?" dit-elle, sa voix douce comme un murmure.

Arthur hocha la tête, incapable de trouver les mots. Il se sentait mal à l'aise, à la fois attiré et repoussé par cette femme, par son aura de paix et de sagesse.

"Vous semblez perdu", continua la vieille dame, observant Arthur avec une profonde bienveillance. "Beaucoup de gens se sentent perdus, mon enfant. La vie est un chemin difficile, plein de doutes et de souffrances. Mais il faut se rappeler que nous ne sommes jamais seuls. Nous sommes tous liés par un fil invisible, une force qui nous unit à l'univers."

Arthur se sentait étrangement apaisé par ses paroles, comme si une douce mélodie résonnait dans son âme. Il avait l'impression de toucher du doigt une vérité profonde, une vérité qu'il avait toujours ignorée, trop préoccupé par ses propres soucis, ses propres peurs.

"Comment puis-je trouver mon chemin ?" demanda-t-il, sa voix presque inaudible.

La vieille dame sourit, ses yeux bleus brillants comme des étoiles. "Le chemin est en vous, mon enfant. Il est dans votre cœur, dans votre âme. Il suffit de l'écouter, de lui faire confiance."

Elle se leva, ses pas silencieux sur le sol de pierre. "Laissez-vous guider par votre intuition, par votre désir de paix intérieure. Et n'oubliez jamais que vous n'êtes pas seul."

Elle disparut dans la foule, laissant Arthur seul dans l'église, son âme traversée par un vent nouveau. Il se leva, les yeux fixés sur les vitraux, la lumière colorée dansant sur ses joues. Il se sentait plus léger, plus serein, comme si un poids invisible s'était déposé de ses épaules.

Il quitta l'église, les pas plus légers, le regard plus clair. Il avait l'impression de tenir un fil, un fil qui le guidait vers un horizon inconnu, un horizon rempli d'espoir et de lumière. La ville, pourtant si familière, lui semblait nouvelle, ses lumières et ses bruits comme une symphonie harmonieuse, un chant d'espoir et de vie.

Le vent glacial qui soufflait sur son visage lui rappelait la réalité de sa situation, mais il se sentait plus fort, plus armé pour affronter les défis à venir. Il avait l'impression de se réveiller d'un long sommeil, de découvrir la beauté du monde, de sentir la puissance de son propre cœur.

Il avait l'impression d'être sur le point de trouver son chemin.

Arthur s'éloigna de l'église, son cœur rempli d'une étrange paix. Les paroles de la vieille dame résonnaient encore dans son esprit, comme un murmure apaisant qui dissipait les ténèbres de son désespoir. Il avait toujours été un homme rationnel, un homme de science, un homme qui s'appuyait sur la logique et la raison. Mais il réalisait maintenant que la vie n'était pas une équation à résoudre, mais un mystère à déchiffrer, un mystère qui ne pouvait être compris qu'avec le cœur.

Il se retrouva à errer dans les rues, sans but précis, laissant ses pensées le guider. Il avait l'impression d'être un explorateur qui s'aventurait dans une contrée inconnue, chaque rue, chaque bâtiment, chaque visage lui offrant un nouveau paysage à découvrir. Il observait les passants, leurs rires, leurs conversations, leurs regards, comme s'il les voyait pour la première fois. Il se sentait plus attentif, plus présent, plus conscient de la beauté et de la fragilité de la vie.

Un vent frais lui fouettait le visage, lui rappelant la réalité de sa situation. La boucle temporelle, cette prison invisible qui l'enfermait dans un cycle sans fin de cinq heures, ne lui avait pas offert de solution, mais elle lui avait permis de voir le monde avec de nouveaux yeux. Il avait appris à apprécier la simplicité des choses, à se concentrer sur le moment présent, à laisser tomber les regrets et les peurs qui l'avaient toujours hanté.

Il s'arrêta devant une petite librairie, attiré par la chaleur de la lumière qui s'échappait de ses fenêtres. Il entra, l'odeur du papier et de l'encre le transportant dans un monde de rêves et d'imagination. Il parcourut les rayons, ses doigts effleurant les couvertures des livres, lisant les titres, les résumés, comme s'il cherchait une réponse, une clé pour déverrouiller le mystère de sa vie.

Il tomba sur un livre sur l'art de la méditation. Il le prit, le parcourut, ses yeux s'attardant sur les images, les instructions, les témoignages. Il avait toujours été sceptique quant à la méditation, la considérant comme une pratique ésotérique réservée aux illuminés. Mais il se sentait maintenant ouvert à de nouvelles possibilités, prêt à explorer des horizons inconnus.

Il acheta le livre, décidé à l'essayer. Il avait l'impression de tenir un fil, un fil qui le guidait vers un chemin plus serein, un chemin qui lui permettrait de trouver la paix intérieure.

Il se retira dans un parc, s'assit sur un banc, le livre ouvert sur ses genoux. Il ferma les yeux, se concentrant sur sa respiration, essayant de calmer son esprit, de laisser aller ses pensées, de se connecter à son propre rythme cardiaque. Il ressentit une vague de calme l'envahir, comme si un voile se levait sur ses yeux, révélant un monde plus clair, plus paisible.

Il passa des heures à méditer, découvrant une nouvelle dimension de sa conscience. Il se sentait plus léger, plus libre, plus en paix avec lui-même. Il avait l'impression de se libérer du poids de ses regrets, de ses peurs, de ses frustrations. Il avait l'impression de se reconnecter à sa source, à sa nature profonde, à son essence.

Il ouvrit les yeux, une sensation de plénitude l'envahissant. Il avait l'impression de ne plus être un prisonnier de sa boucle temporelle, mais un explorateur de son propre univers intérieur. Il avait l'impression de tenir la clé de son destin, une clé qui lui permettait de déverrouiller les portes de la paix intérieure.

Il se leva, quitta le parc, le livre serré contre sa poitrine, le cœur rempli d'une nouvelle espérance. La boucle temporelle lui avait offert un cadeau précieux, un cadeau qui lui avait permis de se retrouver, de se reconnecter à son essence, de trouver un nouveau sens à sa vie.

Il marchait, les pas légers, le regard lumineux, le sourire aux lèvres. Il avait l'impression d'être sur le point d'écrire un nouveau chapitre de sa vie, un chapitre rempli de paix, d'amour et de lumière.

Il avait l'impression d'être enfin libre.

La ville s'éveillait doucement, un voile de brume rosée enveloppant les toits et les rues. Arthur, assis sur un banc du parc, observait le ballet des pigeons sur la pelouse, leurs ailes grises contrastant avec la verdure tendre du gazon. Un sentiment de calme étrange l'envahissait, une sensation de légèreté qu'il n'avait jamais ressentie auparavant. Il avait passé la nuit à méditer, suivant les instructions du livre qu'il avait trouvé dans la librairie. Il avait tenté de calmer ses pensées, de les observer sans jugement, de les laisser s'écouler comme l'eau d'une rivière.

Et il avait réussi.

Pour la première fois depuis le début de la boucle temporelle, il ressentait une profonde paix intérieure. Le poids de ses regrets, de ses erreurs, de ses peurs semblait s'être envolé, emporté par un vent de libération. Il se sentait enfin libre. Libre de son passé, libre de sa boucle, libre de lui-même.

Il se leva, les muscles de ses jambes un peu raides après des heures d'immobilité. Le soleil pointait à l'horizon, peignant le ciel d'or et de rose. Il respirait profondément,

savourant l'air frais du matin, le parfum des fleurs qui s'échappaient des parterres de fleurs. Il avait l'impression d'être né de nouveau, d'être un enfant découvrant le monde pour la première fois.

Il se dirigea vers le café où il avait rencontré la jeune femme la veille. L'endroit était encore désert, les tables vides, les lumières tamisées. Il s'assit à la même table, commanda un café noir et s'appuya contre le comptoir en bois verni.

Il ne s'attendait pas à la revoir, mais il ressentait un besoin étrange de revenir sur les lieux de leur rencontre. Il avait l'impression d'avoir partagé quelque chose de profond avec elle, une connexion qui avait transcendé les limites du temps et de l'espace.

Il ferma les yeux, revivant leur conversation, ses paroles, ses larmes, son désespoir. Il se souvenait de la façon dont il avait écouté, sans jugement, sans essayer de la consoler ou de la convaincre. Il s'était simplement laissé envelopper par sa douleur, l'absorbant comme une éponge.

Et, en l'écoutant, il avait compris. Il avait compris que la souffrance est universelle, que chacun porte son propre fardeau, que chacun se débat avec ses propres démons. Il avait compris que la compassion est le seul remède véritable à la douleur, que l'empathie est le seul pont qui permet de traverser les abysses du désespoir.

Il ouvrit les yeux, une douce mélancolie l'envahissant. Il se sentait reconnaissant envers la jeune femme, envers sa douleur qui l'avait conduit à la découverte de la compassion. Il se sentait reconnaissant envers la boucle temporelle, cette prison invisible qui l'avait forcé à regarder en lui-même, à affronter ses propres démons, à se libérer de son ego.

Il se leva, son café à moitié vide. Il avait l'impression d'avoir trouvé sa voie, d'avoir trouvé son sens. Il n'avait plus besoin de changer le passé, de réparer ses erreurs, de se pardonner. Il avait simplement besoin de vivre le présent, d'être présent à chaque instant, d'aimer chaque personne qu'il rencontrait, d'être une source de lumière et de compassion dans un monde qui en avait tant besoin.

Il sortit du café, le soleil maintenant haut dans le ciel. La ville s'éveillait, les gens se précipitaient dans les rues, leurs vies s'entrecroisant comme des fils d'une tapisserie complexe. Il sourit, un sourire lumineux et serein. Il se sentait connecté à chaque être vivant, uni à eux par un fil invisible de compassion et d'amour.

Il avait l'impression d'être enfin arrivé à la fin de son voyage. La boucle temporelle avait atteint son but. Il n'avait plus besoin de comprendre pourquoi il était prisonnier de ces cinq heures. Il avait simplement besoin de vivre le présent, de savourer chaque instant, de se laisser porter par le courant de la vie.

Il avait l'impression d'être enfin libre.

## Chapitre 10 : Le cycle de l'adieu

Le soleil, rougeoyant comme un brasier incandescent, s'échappait à l'horizon, teignant le ciel de nuances pourpres et orangées. Arthur, assis sur son fauteuil préféré, observait le spectacle depuis sa fenêtre, une tasse de thé fumante reposant sur ses genoux. Il était 6h30, le début de son cycle infernal. Encore une fois. Encore une fois, il se sentait coincé dans ce carrousel temporel, condamné à revivre les cinq dernières heures de sa vie.

Il soupira, le poids de la répétition s'abattant sur son cœur comme une pierre de moulin. Il avait tenté tant de choses au cours de ces cycles incessants : changer de vie, se confier à ses proches, tenter de réparer les erreurs du passé. Rien n'y faisait. La boucle se refermait inexorablement, le ramenant toujours au même point de départ, à cette heure fatidique où son cœur avait cessé de battre.

Mais aujourd'hui, quelque chose avait changé.

Une étrange sérénité s'était installée en lui, chassant l'angoisse et le désespoir qui l'avaient hanté pendant des semaines. Il avait compris, après toutes ces répétitions, que la boucle n'était pas une malédiction, mais une opportunité. Une chance de dire adieu, de réparer les choses, de se libérer du poids de ses regrets.

Il avait appris à accepter la mort, à la considérer non pas comme une fin, mais comme un passage, un nouveau chapitre. Il avait appris à vivre le présent, à savourer chaque instant, à apprécier la beauté des petites choses : le murmure du vent dans les arbres, la douceur du soleil sur sa peau, le parfum du café fraîchement moulu.

Il avait appris à se pardonner, à lâcher prise sur le passé, à se concentrer sur l'amour et la compassion. Il avait découvert une paix intérieure qu'il n'avait jamais connue auparavant.

Aujourd'hui, il voulait dire au revoir.

Il voulait dire au revoir à sa femme, à son fils, à sa sœur, à tous ceux qu'il aimait et qui lui étaient chers. Il voulait leur dire combien il les aimait, combien il avait été heureux de partager sa vie avec eux.

Il se leva, les jambes un peu raides après des heures d'immobilité. Il se dirigea vers la cuisine, où il prépara un petit-déjeuner simple : du pain grillé, du beurre et du café. Il avait l'impression d'être un fantôme, une âme errante dans un monde qui ne le reconnaissait plus.

Il sortit de la maison, la brise fraîche lui caressant le visage. Le soleil s'élevait de plus en plus haut dans le ciel, illuminant les rues de la ville d'une lumière dorée. Il se dirigea vers le jardin public, un lieu qu'il aimait fréquenter lorsqu'il était plus jeune.



Il s'assit sur un banc, observant les enfants jouer, les couples se promener main dans la main, les oiseaux chanter dans les arbres. Il avait l'impression de revivre son enfance, une époque où la vie semblait simple et joyeuse.

Il se souvenait de sa femme, de leur rencontre, de leur mariage, de la naissance de leur fils. Il se souvenait des moments heureux, des moments difficiles, des moments qui avaient façonné leur vie.

Il avait été un bon mari, un bon père, un bon frère. Il avait aimé sa famille plus que tout. Mais il avait aussi fait des erreurs, des erreurs qu'il regrettait profondément.

Il avait été trop occupé par son travail, trop distant, trop préoccupé par ses propres problèmes. Il n'avait pas assez écouté sa femme, n'avait pas assez soutenu son fils, n'avait pas assez été présent pour sa sœur.

Il avait l'impression d'avoir raté des moments précieux, d'avoir laissé passer des occasions de partager des moments importants. Il avait l'impression d'avoir déçu ceux qu'il aimait.

Il ferma les yeux, des larmes coulant sur ses joues. Il avait besoin de leur dire à quel point il les aimait, à quel point il les avait aimés. Il avait besoin de se pardonner, de se pardonner d'avoir été un homme imparfait, un homme qui avait fait des erreurs.

Il se leva, les jambes tremblantes. Il avait besoin de voir sa famille, de leur dire adieu. Il avait besoin de les aimer une dernière fois.

Il se dirigea vers sa maison, le cœur battant à tout rompre. Il savait que ce serait son dernier jour, son dernier cycle. Il avait accepté sa mort, il était prêt à partir.

Mais il voulait partir en paix, en paix avec lui-même, en paix avec sa famille.

La porte de la maison s'ouvrit sur un murmure de grincements familiers. L'air frais du matin s'engouffra dans le hall, chassant les dernières traces de l'atmosphère stagnante de la nuit. Arthur, les pieds lourds, se faufila dans la demeure, ses yeux s'adaptant progressivement à la pénombre qui régnait encore dans la maison. Chaque objet, chaque recoin, lui rappelait des souvenirs. Chaque pièce, chaque meuble, était imprégné des traces de sa vie, de sa famille.

Il se dirigea vers la cuisine, un lieu de vie, de rires et de discussions animées, où il avait partagé tant de moments précieux. L'odeur du café fraîchement moulu, encore piquante dans l'air, l'envahit, lui rappelant les matins où il se réveillait aux côtés de sa femme, Anna, le parfum de ses cheveux mêlé à celui du café chaud. Un sourire amer lui tira la lèvre. Il n'avait jamais été un homme matinal, préférant le silence de la nuit pour ses

pensées, ses lectures, ses moments de solitude. Mais Anna, elle, aimait la vie, la lumière du jour, et il avait appris à aimer les matins avec elle.

Son regard se posa sur le petit-déjeuner préparé sur le comptoir : du pain grillé, du beurre et une tasse de café fumante. Il avait l'impression que le temps s'était arrêté, que tout était figé dans un instant de son passé, comme une photo sépia jaunie par le temps.

Il s'assit à la table, la main tremblante se posant sur la tasse de café. Il en prit une gorgée, le liquide chaud lui brûlant la langue. Le goût amer lui rappela les moments de tension, les disputes, les frustrations qui avaient envahi leur vie de couple. Il avait été un homme absorbé par son travail, oubliant souvent les besoins de sa femme, de son fils. Il avait été trop préoccupé par ses propres ambitions, par son désir de réussir, oubliant que le bonheur se trouvait à portée de main, dans le sourire de son fils, dans le regard de sa femme.

Un bruit de pas se fit entendre dans le couloir. Il reconnut le pas décidé de son fils, Thomas. Il avait toujours été un garçon dynamique, plein de vie, d'énergie. Il se souvenait du jour où Thomas était né, du bonheur qui l'avait envahi, de la fierté de devenir père.

Thomas entra dans la cuisine, ses yeux sombres et profonds scrutant son père. Un silence lourd et inconfortable s'installa entre eux.

"Bonjour, papa," dit Thomas, la voix un peu rauque, comme s'il n'avait pas dormi de la nuit.

"Bonjour, mon garçon," répondit Arthur, la gorge serrée. Il avait l'impression que des années s'étaient écoulées depuis leur dernière conversation, des années de silence, de non-dits, de malentendus.

"Tu vas bien ?" demanda Thomas, un léger soupçon de méfiance dans le ton.

"Oui, je vais bien," répondit Arthur, essayant de sourire. Mais son sourire était forcé, artificiel. Il avait l'impression de porter un masque, de dissimuler la douleur qui le rongait.

Thomas s'assit en face de lui, sans rien dire. Il avait toujours été un garçon réservé, introverti, préférant l'observation à la parole. Mais il était aussi un garçon intelligent, sensible, capable de lire entre les lignes.

"Je voulais te dire quelque chose," dit Arthur, la voix tremblante. "Je suis désolé, Thomas. Je suis désolé de ne pas avoir été plus présent pour toi. J'ai été trop occupé par mon travail, par mes propres problèmes. Je n'ai pas assez été là pour toi, pour toi et pour ta mère."

Thomas le regarda, les yeux fixés sur lui, sans broncher.

"Je sais que tu as souffert, Thomas. Je sais que je t'ai fait souffrir. Je n'ai jamais voulu te blesser, jamais voulu te faire du mal."

Une larme coula sur la joue de Thomas. Il se leva, s'approcha de son père et le prit dans ses bras.

"Je t'aime, papa," chuchota-t-il.

Arthur ferma les yeux, serrant son fils contre lui. Il avait tant de choses à lui dire, tant de regrets à exprimer, tant d'amour à lui donner. Mais il savait que les mots ne suffiraient jamais à combler le vide qui s'était creusé entre eux, le vide de l'absence, le vide du manque de communication.

Il se sentait désemparé, impuissant face à la profondeur de ses erreurs, à la fragilité de leur relation. Il avait l'impression de ne pouvoir rien faire pour réparer le passé, pour effacer les blessures qu'il avait infligées à son fils.

Mais il avait besoin de lui dire, il avait besoin de l'exprimer, il avait besoin de le dire à haute voix, avant qu'il ne soit trop tard.

"Je t'aime, Thomas. Je t'aime plus que tout," chuchota-t-il, la voix tremblante.

Il sentait les larmes de son fils sur son épaule, les larmes d'un fils qui avait souffert, qui avait été blessé, mais qui avait toujours aimé son père.

Ils se séparèrent, leurs regards se croisant, remplis d'une émotion indicible.

"Je vais bien, papa," dit Thomas, la voix encore rauque, mais avec un soupçon d'espoir.  
"Je vais bien."

"Je suis content de l'entendre," répondit Arthur, un sourire timide s'épanouissant sur son visage. "Je suis content de t'avoir."

Ils se regardèrent encore un instant, puis Thomas se tourna et quitta la pièce. Arthur resta assis à la table, la tasse de café vide dans ses mains. Il se sentait épuisé, vidé, mais aussi étrangement apaisé. Il avait dit ce qu'il avait à dire, il avait exprimé ses regrets, il avait avoué ses erreurs.

Il se leva, se dirigea vers la porte et sortit dans le jardin. Le soleil était maintenant haut dans le ciel, illuminant les arbres et les fleurs d'une lumière dorée. Il respirait profondément l'air frais du matin, le parfum du gazon coupé et des fleurs en éclosion.

Il se sentait libre, léger, comme s'il s'était débarrassé d'un lourd fardeau. Il avait fait la paix avec son passé, avec ses erreurs, avec lui-même. Il avait trouvé la paix, la paix qu'il avait tant cherchée, la paix qu'il avait tant désirée.

Il avait encore beaucoup de choses à dire, beaucoup de gens à voir, beaucoup de regrets à exprimer. Mais il avait l'impression d'avoir fait le plus important. Il avait dit à son fils combien il l'aimait, combien il regrettait ses erreurs. Il avait enfin trouvé le pardon, le pardon qu'il cherchait depuis si longtemps.

Il se dirigea vers la maison, le cœur rempli d'une étrange sérénité. Il savait que son temps était compté, que la fin approchait. Mais il n'avait plus peur. Il était prêt, il était en paix.

Arthur quitta la maison, la porte se refermant derrière lui avec un claquement sec, comme un adieu silencieux à sa vie passée. La rue était baignée d'une lumière dorée, les rayons du soleil se reflétant sur les vitrines des boutiques, créant un kaléidoscope de couleurs chatoyantes. Il respirait profondément, l'air frais du matin lui chatouillant les narines. Il avait l'impression d'être né de nouveau, d'être un enfant découvrant le monde pour la première fois.

Il se dirigea vers le centre-ville, marchant à un rythme lent, savourant chaque instant, chaque pas. Il passait devant des visages inconnus, des vies qui s'entrecroisaient comme des fils d'une tapisserie complexe. Il observait les gens, leurs expressions, leurs gestes, leurs regards perdus dans leurs pensées. Il avait l'impression de comprendre leur peine, leurs joies, leurs luttes intérieures. Il se sentait uni à eux, comme s'ils étaient tous des fragments d'une même âme.

Il arriva devant la librairie où il avait acheté le livre sur la méditation. Il entra, l'odeur du papier et de l'encre l'enveloppant comme un cocon douillet. Il se dirigea vers la section "spiritualité", son regard se posant sur les nombreux titres qui s'offraient à lui. Il chercha un instant, puis trouva un livre intitulé "Le pouvoir du pardon". Il le prit dans ses mains, le feuilleta, la couverture douce et lisse entre ses doigts.

"Vous cherchez quelque chose de particulier ?" demanda une voix douce derrière lui.

Arthur se retourna et fit face à une femme au visage délicat, les yeux bleus et pétillants. Elle portait une robe à fleurs, son sourire était chaleureux et accueillant.

"Je cherche quelque chose qui pourrait me parler du pardon," répondit Arthur, la voix un peu tremblante.

"Le pardon est un chemin difficile, mais il est aussi un chemin magnifique," dit la femme, son regard se posant sur le livre que tenait Arthur. "Ce livre pourrait vous aider."

"Merci," dit Arthur, prenant le livre et le payant. Il sortit de la librairie, le livre serré dans ses mains, le cœur rempli d'une nouvelle espérance.

Il se dirigea vers le parc, un lieu paisible où il aimait se réfugier lorsqu'il avait besoin de se ressourcer. Il s'assit sur un banc, observant les enfants jouer, les couples se promener

main dans la main, les oiseaux chanter dans les arbres. Il ferma les yeux, respirant profondément, laissant le calme de l'endroit s'infiltrer en lui.

Il ouvrit le livre et commença à le lire. Les mots s'écoulaient comme une mélodie douce et apaisante, lui murmurant des vérités qu'il avait toujours connues, mais qu'il avait oubliées. Il lisait des histoires de gens qui avaient trouvé le pardon, qui avaient réussi à surmonter leurs blessures, à se libérer du poids de leur passé. Il lisait des témoignages de compassion, d'amour, de guérison.

Il réalisa que le pardon n'était pas seulement un acte envers les autres, mais aussi un acte envers soi-même. C'était le moyen de se libérer de la souffrance, de la colère, de la haine. C'était le moyen de trouver la paix intérieure, la paix qu'il avait tant cherchée.

Il ferma le livre, le cœur rempli d'une nouvelle détermination. Il voulait se pardonner, se pardonner toutes les erreurs qu'il avait commises, toutes les fois où il avait blessé les autres, toutes les fois où il avait été cruel envers lui-même. Il voulait se libérer du poids de ses regrets, du fardeau de son passé.

Il se leva, les jambes un peu raides, et se dirigea vers le centre-ville. Il avait besoin de voir sa sœur, Sarah. Il lui avait fait beaucoup de mal, il l'avait déçue, il l'avait ignorée. Il avait besoin de lui dire à quel point il l'aimait, à quel point il regrettait ses erreurs.

Il arriva devant la maison de Sarah, une maison modeste, mais chaleureuse, où elle vivait avec son mari et ses deux enfants. Il hésita un instant, le cœur battant à tout rompre. Il avait peur de son accueil, de sa réaction.

Il respira profondément, se ressaisit et appuya sur la sonnette. Un instant plus tard, la porte s'ouvrit et Sarah apparut, les yeux légèrement surpris, mais un sourire timide s'épanouissant sur son visage.

"Arthur ! Qu'est-ce que tu fais ici ?" demanda-t-elle, sa voix empreinte d'une pointe de surprise.

"Je voulais te voir," répondit Arthur, la voix un peu tremblante. "Je voulais te dire quelque chose."

Sarah le laissa entrer, ses yeux scrutant son visage, comme s'ils essayaient de déchiffrer ses pensées.

"Assieds-toi," dit-elle, lui indiquant un fauteuil.

Arthur s'assit, les mains tremblantes. Il regarda autour de lui, la maison était remplie de photos de famille, de souvenirs, de rires. Il se sentait un peu mal à l'aise, comme s'il était un intrus dans un monde qui ne lui appartenait plus.

"Je suis désolé, Sarah," dit-il, la voix presque inaudible. "Je suis désolé de tout ce que j'ai fait, de tout ce que je t'ai fait."

Sarah le regarda, les yeux remplis de compassion.

"Je sais que tu as souffert, Arthur," dit-elle, sa voix douce et réconfortante. "Je sais que tu as fait des erreurs, mais je t'aime quand même."

"Je sais," répondit Arthur, les larmes lui montant aux yeux. "Je sais que tu m'aimes, mais je ne mérite pas ton amour. J'ai été un mauvais frère, un mauvais ami."

"Tout le monde fait des erreurs, Arthur," dit Sarah, lui prenant la main. "Le plus important, c'est de se pardonner et de pardonner aux autres. C'est le seul moyen de trouver la paix."

"J'essaie," répondit Arthur, la voix tremblante. "J'essaie de me pardonner, j'essaie de pardonner aux autres. Mais c'est difficile."

"Je sais," dit Sarah, le regardant avec des yeux remplis de compréhension. "C'est difficile, mais c'est possible. Et tu n'es pas seul."

Arthur passa plusieurs heures à parler avec Sarah, à lui raconter ses peurs, ses regrets, ses espoirs. Il lui expliqua tout ce qu'il avait vécu, tout ce qu'il avait appris. Il lui confia son désir de trouver la paix intérieure, la paix qu'il avait tant cherchée.

Sarah l'écouta patiemment, lui offrant son soutien, sa compassion, son amour. Elle lui expliqua que le pardon était un processus, un chemin long et difficile, mais qu'il en valait la peine. Elle lui expliqua que le pardon était la clé de la paix intérieure, la clé de la liberté.

Lorsque Arthur quitta la maison de Sarah, le soleil se couchait, teignant le ciel de nuances orangées et violettes. Il se sentait un peu plus léger, un peu plus libre. Il avait fait un pas de plus sur le chemin du pardon, le chemin de la paix intérieure.

Il se dirigea vers le parc, l'endroit où il avait rencontré la jeune femme la veille. Il avait l'impression de devoir la revoir, de lui dire merci, de lui dire qu'il l'avait écoutée, qu'il avait compris sa douleur, qu'il avait appris de son histoire.

Il arriva au parc, mais la jeune femme n'était pas là. Il s'assit sur le banc où il l'avait rencontrée, observant les enfants jouer, les couples se promener main dans la main, les oiseaux chanter dans les arbres. Il ferma les yeux, respirant profondément, laissant le calme de l'endroit s'infiltrer en lui.

Il se sentait en paix, une paix profonde et sereine qui l'envahissait comme une vague douce et apaisante. Il avait simplement besoin de vivre le présent, d'être présent à chaque

instant, d'aimer chaque personne qu'il rencontrait, d'être une source de lumière et de compassion dans un monde qui en avait tant besoin.

Il se leva, le soleil se couchant à l'horizon, teignant le ciel de nuances rouges et orangées. Il avait l'impression d'être enfin arrivé à la fin de son voyage. Il avait simplement besoin de vivre le présent, de savourer chaque instant, de se laisser porter par le courant de la vie.

Il avait l'impression d'être enfin libre.

Le soleil, désormais bien installé dans le ciel azur, projetait des ombres allongées sur les trottoirs, créant un jeu de lumière et d'ombre qui dansait au rythme des pas pressés des passants. Arthur, lui, avançait d'un pas lent et décidé, son regard flânant sur les vitrines des boutiques, les façades des immeubles, les visages anonymes qui croisaient son chemin. Il avait l'impression d'être un spectateur silencieux, un observateur attentif d'une pièce de théâtre dont il ne connaissait pas le scénario.

Il se dirigea vers le marché, un lieu animé et bruyant, où les étals regorgeaient de fruits et légumes frais, de poissons argentés, de fromages artisanaux et de pains croustillants. Les marchands, vifs et bavards, criaient leurs produits, tentant d'attirer les clients avec des arguments commerciaux savamment orchestrés. L'air était empli de senteurs alléchantes, d'un mélange de fruits mûrs, d'épices exotiques et d'herbes aromatiques.

Arthur s'attarda près d'un stand de fleurs, admirant les bouquets multicolores, les roses rouges et les lys blancs, les tournesols jaunes et les violettes bleues. Il se souvenait de la passion d'Anna pour les fleurs, de son plaisir à les cultiver dans leur jardin, à les offrir en cadeau pour les anniversaires et les fêtes. Il avait l'impression de la revoir, son visage rayonnant de bonheur, ses mains délicates caressant les pétales fragiles.

Un frisson parcourut son corps, une vague de tristesse l'envahit. Il avait tant de choses à lui dire, tant de mots d'amour à lui chuchoter, tant de regrets à exprimer. Mais il savait que le temps lui était compté, que les heures s'écoulaient inexorablement, le conduisant inexorablement vers sa destination finale.

Il se retourna, son regard se posant sur un stand de pâtisserie. Les viennoiseries dorées, les gâteaux aux fruits multicolores, les éclairs chocolatés, les macarons colorés, tout lui faisait saliver. Il se souvenait de la gourmandise de Thomas, de son plaisir à déguster les pâtisseries d'Anna, de ses yeux brillants de bonheur lorsqu'elle lui préparait un gâteau d'anniversaire.

Il acheta une tarte aux pommes, un dessert simple et traditionnel, un symbole de sa famille, de ses souvenirs, de son passé. Il avait l'intention de la partager avec eux, de leur offrir un dernier moment de bonheur, un dernier instant de partage.

Il se dirigea vers sa maison, le cœur lourd de tristesse et d'espoir. Il avait l'impression de marcher sur un fil tendu au-dessus d'un abysse, chaque pas était une lutte contre le destin, chaque mouvement une tentative de retarder l'inévitable.

La porte de la maison s'ouvrit sur un murmure de grincements familiers.

Il déposa la tarte aux pommes sur la table de la cuisine, son regard se posant sur la photo de famille accrochée au mur. Anna, souriante et rayonnante, Thomas, un sourire malicieux aux lèvres, lui, un peu plus âgé, les cheveux grisonnants, mais les yeux toujours pétillants de vie.

Un bruit de pas se fit entendre dans le couloir. Il se souvenait du jour où Thomas était né, du bonheur qui l'avait envahi, de la fierté de devenir père.

Thomas entra dans la cuisine, ses yeux sombres et profonds scrutant son père.

"Bonjour, papa," dit Thomas, la voix un peu rauque, comme s'il n'avait pas dormi de la nuit. Il avait l'impression que des années s'étaient écoulées depuis leur dernière conversation, des années de silence, de non-dits, de malentendus.

"Tu vas bien ?" demanda Thomas, un léger soupçon de méfiance dans le ton.

"Oui, je vais bien," répondit Arthur, essayant de sourire. Il avait l'impression de porter un masque, de dissimuler la douleur qui le rongait.

Thomas s'assit en face de lui, sans rien dire. Mais il était aussi un garçon intelligent, sensible, capable de lire entre les lignes.

"J'ai ramené une tarte aux pommes," dit Arthur, la voix tremblante. "C'est un dessert que ta mère aimait beaucoup."

Thomas leva les yeux, un éclair de surprise traversant son regard.

"Tu as pensé à elle ?" demanda-t-il, la voix empreinte d'une pointe de surprise.

"Oui, je l'ai fait," répondit Arthur, la gorge serrée. "Elle me manque beaucoup."

Thomas se leva, s'approcha de son père et le prit dans ses bras.

"Moi aussi," dit-il, la voix étouffée par les larmes.

Arthur ferma les yeux, serrant son fils contre lui. Il avait l'impression de ne pouvoir rien faire pour réparer le passé, pour effacer les blessures qu'il avait infligées à son fils.

Mais il avait besoin de lui dire, il avait besoin de l'exprimer, il avait besoin de le dire à haute voix, avant qu'il ne soit trop tard.



"Je t'aime, Thomas. Il avait dit ce qu'il avait à dire, il avait exprimé ses regrets, il avait avoué ses erreurs.

Il se leva, se dirigea vers la porte et sortit dans le jardin. Il avait enfin trouvé le pardon, le pardon qu'il cherchait depuis si longtemps.

Il se dirigea vers la maison, le cœur rempli d'une étrange sérénité.

La douce mélodie de la sonnerie du téléphone résonna dans le silence de la maison. Arthur, installé dans son fauteuil préféré, fronça les sourcils. Il avait l'impression de la connaître par cœur, cette sonnerie, comme s'il l'avait entendue des milliers de fois. Elle lui rappelait les appels téléphoniques incessants de son ancien patron, les négociations interminables, les pressions constantes. Il se souvenait de la manière dont il avait sacrifié son temps libre, ses week-ends, ses soirées, pour répondre aux demandes incessantes de son travail. Il avait été un esclave de son ambition, un prisonnier de son propre succès.

Il se leva, les muscles de ses jambes raides après des heures d'immobilité. Il se dirigea vers le téléphone, l'appareil lui apparaissant comme un symbole de toutes ses erreurs, de toutes ses frustrations, de toutes ses déceptions. Il prit une profonde inspiration, se ressaisit et décrocha.

"Bonjour," dit-il, la voix tremblante.

"Arthur ? C'est Sarah," répondit une voix douce et familière. "Je voulais savoir si tu allais bien."

"Oui, je vais bien," répondit Arthur, essayant de sourire. Il avait l'impression de porter un masque, de dissimuler la douleur qui le rongait.

"Tu as l'air fatigué," dit Sarah, sa voix empreinte d'inquiétude. "Tu as l'air différent."

"Je ne sais pas," répondit Arthur, la gorge serrée. "Je me sens un peu bizarre."

"Tu as besoin de te reposer," dit Sarah, sa voix pleine de compassion. "Tu as besoin de prendre soin de toi."

"Je sais," répondit Arthur, les larmes lui montant aux yeux. "Je sais que j'ai besoin de me reposer, mais je n'arrive pas à le faire."

"Tu dois essayer," dit Sarah, sa voix ferme et déterminée. "Tu dois essayer pour toi-même, pour ta famille, pour ceux qui t'aiment."

Arthur ferma les yeux, serrant le téléphone contre son oreille. Il écoutait la voix de sa sœur, sa voix douce et rassurante, lui rappelant l'amour qu'il avait toujours ressenti pour

elle, l'amour qu'il avait toujours essayé de cacher derrière un masque de froideur et de distance.

"Je vais essayer," dit-il, la voix tremblante. "Je vais essayer de me reposer, de prendre soin de moi."

"Je sais que tu peux le faire," dit Sarah, sa voix pleine de confiance. "Tu es un homme fort, Arthur. Tu as surmonté tant de choses, tu peux surmonter ça aussi."

Arthur raccrocha le téléphone, le cœur rempli d'une nouvelle détermination. Il avait besoin de se reposer, de prendre soin de lui, de se libérer du poids de ses erreurs, de ses regrets, de ses peurs. Il avait besoin de trouver la paix intérieure, la paix qu'il avait tant cherchée, la paix qu'il avait tant désirée.

Il se dirigea vers sa chambre, s'allongea sur son lit et ferma les yeux. Il laissait ses pensées s'écouler comme un fleuve, sans jugement, sans résistance. Il observait ses émotions, ses peurs, ses regrets, sans essayer de les contrôler, sans essayer de les chasser. Il les acceptait, il les laissait être.

Et, peu à peu, un sentiment de paix s'infiltra en lui, une paix profonde et sereine qui l'envahissait comme une vague douce et apaisante. Il se sentait libre, léger, comme s'il s'était débarrassé d'un lourd fardeau. Il avait simplement besoin de vivre le présent, de savourer chaque instant, de se laisser porter par le courant de la vie.

Il avait l'impression d'être enfin libre.

Il ouvrit les yeux, le soleil couchant à l'horizon, teignant le ciel de nuances rouges et orangées. Il se leva, se dirigea vers la fenêtre et regarda la ville s'endormir. Il avait l'impression de se réveiller d'un long sommeil, d'être né de nouveau.

Il respirait profondément, l'air frais du soir lui chatouillant les narines. Il se sentait léger, libre, en paix.

## Chapitre 11 : Le dernier obstacle

L'aube pointait à l'horizon, baignant le ciel de teintes pastel. La lumière douce et rosée se faufilait à travers les rideaux de sa chambre, réveillant Arthur d'un sommeil agité. Il se redressa dans son lit, l'esprit encore embrumé par les rêves de la nuit. Un sentiment de déjà-vu l'envahit, une sensation familière qui le hantait depuis des semaines. Il était de retour dans la boucle. Encore une fois.

Le poids de la répétition s'abattit sur lui comme une lourde couverture. Arthur soupira, se sentant prisonnier de ce cycle infernal. Il s'était habitué à la routine, à la sensation de revivre les mêmes cinq heures encore et encore. Il avait appris à accepter la mort qui le guettait, à embrasser le présent, à se pardonner et à faire la paix avec son passé. Mais un ultime obstacle se dressait devant lui, un regret tenace qui refusait de s'estomper.

Il se leva, les jambes raides, et se dirigea vers la fenêtre. Le paysage familier de la ville s'étalait devant lui, immuable et paisible. Pourtant, Arthur savait que cette apparente tranquillité cachait des tourments, des secrets et des regrets enfouis au plus profond des cœurs de ses habitants. Il avait appris à discerner les murmures de la ville, les souffles de l'existence qui s'échappaient des ruelles étroites, des maisons modestes et des gratte-ciel imposants.

Il pensait à cette femme, à la rencontre improbable qu'il avait faite au parc la veille. Elle était apparue comme un éclair dans sa vie, un éclair de beauté et de mystère qui l'avait captivé. Il s'était senti attiré par son regard perçant, par la profondeur de ses yeux bleus, par l'élégance de sa silhouette. Mais leur conversation avait été brève, presque incongrue, comme une parenthèse dans le flot incessant de ses pensées.

Il se demandait si elle était réelle, si elle était plus qu'un produit de son imagination, une apparition fantomatique dans sa boucle temporelle. Il ressentait un besoin impérieux de la revoir, de lui parler, de comprendre ce qui l'avait attiré vers elle.

Il se tourna vers sa commode, son regard se posant sur le portrait en noir et blanc de sa défunte épouse. Son visage souriant, empreint de douceur et de joie, le fixait. Il se souvenait de son regard bienveillant, de son sourire contagieux, de sa voix qui le calmait et le rassurait. Il se souvenait de leur rencontre, de leur amour naissant, de leur mariage, de leur bonheur partagé.

Mais il se souvenait aussi de leurs disputes, de leurs frustrations, de leurs malentendus. Il se souvenait de la manière dont il l'avait blessée, de la manière dont il l'avait mise de côté pour son travail, pour son ambition. Il se souvenait de son regard triste, de son silence lourd de reproches, de sa douleur qu'il avait ignorée, qu'il avait refoulée.

Il se demanda s'il avait été un bon mari, s'il avait été à la hauteur de son engagement. Il se demanda s'il avait vraiment aimé sa femme, ou s'il avait simplement aimé l'idée de l'aimer, l'idée de la posséder, de l'enfermer dans un carcan de son propre choix.

Il prit une profonde inspiration, l'air frais du matin lui rappelant la fragilité de la vie. Il se sentait tiraillé entre deux pôles opposés, entre le passé et le présent, entre la culpabilité et le désir de réparation. Il savait qu'il devait faire face à son regret, à cette douleur qui le rongait depuis des années.

Il quitta sa chambre, le cœur lourd, et descendit les escaliers. Le silence de la maison était assourdissant, un silence qui semblait amplifier ses pensées, ses peurs, ses regrets. Il se dirigea vers la cuisine, une tasse de café fumante l'attendant sur la table. Il prit une gorgée, le café amer lui brûlant la gorge.

Il regarda par la fenêtre, observant les passants se précipiter dans la rue, absorbés par leurs vies, leurs soucis, leurs rêves. Il se demanda s'ils étaient conscients de la fragilité de leur existence, s'ils étaient prêts à affronter la mort, s'ils étaient en paix avec eux-mêmes.

Il se sentait à part, isolé, comme un spectre errant dans un monde qui ne le reconnaissait plus. Il avait l'impression d'être un étranger dans sa propre vie, un observateur silencieux d'un spectacle qui ne lui appartenait plus.

Il soupira, l'amertume le gagnant. Il était prisonnier de sa propre boucle, de son propre regret. Il était condamné à revivre les mêmes cinq heures encore et encore, jusqu'à ce qu'il trouve la paix.

Il prit une autre gorgée de café, le goût amer lui rappelant la réalité de son existence. Il devait affronter son passé, ses erreurs, ses peurs. Il devait se libérer de ce poids qui l'empêchait de vivre pleinement, de savourer chaque instant, de trouver la paix intérieure.

Il se leva, le regard déterminé. Il était temps de faire face à la vérité. Il était temps de trouver la paix.

Arthur prit une profonde inspiration, sentant le froid matinal piquer ses poumons. Il avait l'impression de se réveiller après un cauchemar, le cœur battant à tout rompre. Les murs de sa maison semblaient se refermer sur lui, l'étouffant. Le parfum du café fraîchement préparé, habituellement réconfortant, ne parvenait qu'à lui rappeler la vacuité de son existence. La boucle temporelle, ce cycle sans fin de cinq heures, était une prison dont il ne parvenait pas à s'échapper.

Il avait appris à accepter la mort qui le guettait, à embrasser le présent, à se pardonner, mais un dernier obstacle se dressait devant lui. Une tâche inachevée, un regret tenace qui rongait son âme : il n'avait jamais vraiment fait la paix avec sa femme, Marie. Il avait passé des années à lui reprocher son ambition dévorante, son absence dans leur vie

commune. Il avait laissé son travail, sa soif de réussite, prendre le pas sur leur amour. Et maintenant, il était trop tard.

Il sortit de la maison, l'air frais du matin lui donnant un bref sentiment de liberté. Il marchait sans destination, les pensées tourbillonnant dans son esprit. Il se souvenait des rires de Marie, de son regard pétillant lorsqu'elle lui parlait de ses rêves, de ses projets. Il se souvenait de la chaleur de sa main dans la sienne, de la douceur de ses baisers. Mais il se souvenait aussi de ses larmes, de son visage crispé de douleur lorsqu'il lui annonçait qu'il partait en voyage d'affaires, encore une fois.

Il arriva au parc, un lieu qui lui rappelait leur jeunesse. Il se sentait comme un fantôme, un spectateur silencieux de la vie qui s'écoulait autour de lui. Les enfants jouaient, les couples se promenaient main dans la main, les chiens s'ébattaient dans l'herbe. Il les observait, la joie et l'insouciance de ces moments simples lui faisant mal. Il avait passé des années à courir après le succès, à se perdre dans son travail, et il avait manqué les moments précieux, les instants de bonheur qui construisent une vie.

Il s'assit sur un banc, l'esprit submergé par la tristesse. Il se sentait perdu, incapable de trouver un chemin pour se racheter, pour réparer les erreurs du passé. Il se demandait si Marie lui pardonnerait un jour, si elle accepterait ses excuses. Il se demanda si elle savait à quel point il l'aimait, à quel point il regrettait ses erreurs.

Il ferma les yeux, la douleur le tenaillant. Il imaginait Marie assise à ses côtés, son visage éclairé par un sourire doux et réconfortant. Il imaginait qu'elle lui prenait la main, qu'elle lui disait qu'elle le comprenait, qu'elle le pardonnait.

Il ouvrit les yeux, le cœur serré. Ce n'était qu'une illusion, un mirage dans le désert de son regret. Il était seul, confronté à sa douleur, à ses regrets. Il devait trouver un moyen de la surmonter, de faire la paix avec son passé, de trouver la paix intérieure avant de mourir.

Il se leva, se sentant plus déterminé. Il devait trouver un moyen de lui parler, de lui dire ce qu'il ressentait, de lui dire combien il l'aimait. Il devait trouver un moyen de lui demander pardon.

Il se dirigea vers la librairie, cherchant un livre qui pourrait l'aider à trouver les mots justes, à lui exprimer ses sentiments. Il parcourut les rayons, les yeux fixés sur les titres et les couvertures. Il cherchait un phare dans la tempête, un guide qui l'aiderait à naviguer dans les eaux troubles de son regret.

Il finit par trouver un livre intitulé "L'art de l'excuse". Il le prit, le tenant dans ses mains comme un précieux trésor. Il se sentait un peu plus confiant, un peu plus prêt à affronter sa douleur, à affronter son passé.

Il sortit de la librairie, l'esprit rempli d'espoir. Il avait l'intention de se rendre au cimetière, de se rendre sur la tombe de Marie, de lui parler. Il voulait lui dire à quel point il l'aimait, à quel point il regrettait ses erreurs. Il voulait lui dire qu'il l'aimait toujours.

Il marchait, le cœur battant la chamade, le livre serré dans ses mains. Il n'était pas sûr de ce qui l'attendait, mais il savait qu'il devait aller de l'avant, qu'il devait affronter sa douleur, qu'il devait faire la paix avec son passé. Il devait trouver la paix intérieure avant de mourir.

Il arriva au cimetière, l'atmosphère lourde et silencieuse. Il chercha la tombe de Marie, l'identifiant grâce à une simple plaque de marbre gravée de son nom. Il se tenait devant elle, la regardant, les yeux emplis de larmes.

Il prit une profonde inspiration, se ressaisit, et se mit à parler. Il lui parla de son amour, de son regret, de sa douleur. Il lui demanda pardon pour ses erreurs, pour son absence, pour sa froideur. Il lui dit qu'il l'aimait toujours, qu'il l'aimerait toujours.

Il parla longtemps, ses paroles s'échappant de sa gorge comme un torrent de larmes. Il se sentait soulagé, comme s'il avait enfin libéré le poids de son regret. Il se sentait en paix, enfin.

Il se leva, le cœur rempli de tristesse et d'espoir. Il savait que rien ne pourrait effacer le passé, que rien ne pourrait ramener Marie à la vie. Mais il savait aussi qu'il avait fait un pas important, qu'il avait trouvé un peu de paix intérieure. Il avait fait la paix avec son passé.

Il se dirigea vers la sortie du cimetière, le soleil couchant sur l'horizon. Il se sentait un peu plus léger, un peu plus prêt à affronter le présent, à embrasser le futur, à trouver la paix avant de mourir.

Le soleil commençait sa lente descente vers l'horizon, peignant le ciel de teintes orangées et violettes. Arthur, assis sur un banc du parc, observait la scène avec un sentiment étrange de détachement. Le bruit des enfants jouant, les rires des couples se promenant, tout cela lui semblait irréel, comme un film en boucle. Il était prisonnier de cette journée, de ces cinq heures qui se répétaient sans cesse, et la sensation de déjà-vu le tenaillait.

Il avait trouvé un livre sur l'art de l'excuse, un guide qui lui promettait de l'aider à exprimer ses regrets à Marie, sa défunte épouse. Mais à chaque tentative, il se heurtait à un mur invisible. Les mots lui manquaient, comme si son cœur était figé dans le temps, incapable de s'ouvrir à la douleur et à la culpabilité.

Il s'était rendu au cimetière, sur la tombe de Marie, mais les mots qu'il avait préparés s'étaient volatilisés à son contact. Il s'était retrouvé incapable de trouver la force de lui

parler, de lui dire à quel point il regrettait son absence, son manque d'attention, sa froideur. Il était comme un enfant timide, incapable d'affronter le regard de son parent.

Alors, il avait décidé de se rendre à la librairie, espérant trouver un nouveau livre, un nouveau guide pour l'aider à traverser cette épreuve. Il se promenait dans les rayons, les yeux parcourant les titres et les couvertures. Il cherchait quelque chose qui pourrait lui donner un peu de courage, un peu de lumière dans ce tunnel sombre de regrets.

Son regard s'est arrêté sur un livre intitulé "Le pardon : un voyage vers la paix intérieure". Il l'a pris, le tenant dans ses mains, le cœur battant un peu plus vite. Il a feuilleté les pages, lisant les mots en gras, les citations inspirantes, les témoignages de personnes qui avaient trouvé la paix après avoir pardonné.

Une lueur d'espoir s'est allumée en lui. Peut-être que le pardon n'était pas uniquement destiné aux autres, mais aussi à lui-même. Peut-être qu'il devait se pardonner pour ses erreurs, pour son absence, pour sa froideur envers Marie.

Il a acheté le livre, l'emportant avec lui comme un talisman, une boussole qui pourrait l'aider à trouver son chemin. Il a décidé de rentrer chez lui, de s'installer dans son fauteuil préféré, et de lire. Il avait besoin de comprendre, de réfléchir, de trouver la paix intérieure avant de mourir.

Il a passé des heures à lire, à souligner les passages importants, à méditer sur les paroles du livre. Il a appris que le pardon est un processus, un voyage intérieur qui demande du temps et de la patience. Il a appris que le pardon ne signifie pas oublier, ni excuser les erreurs du passé. Il signifie plutôt accepter la réalité, lâcher prise, et se libérer de la douleur et de la colère.

Il a compris que le pardon n'est pas uniquement destiné aux autres, mais aussi à soi-même. Il a réalisé qu'il avait passé des années à se reprocher ses erreurs, à se punir pour ses actes. Il a compris que cette auto-flagellation ne lui servait à rien, qu'elle ne faisait qu'aggraver sa douleur.

Il a décidé de se pardonner, de lâcher prise, de se libérer de cette prison de culpabilité. Il a fermé les yeux, respirant profondément, et s'est autorisé à ressentir la paix qui l'envahissait. Il s'est senti léger, comme s'il avait déposé un lourd fardeau.

Il a ouvert les yeux, le soleil couchant à l'horizon, teignant le ciel de nuances rougeoyantes. Il a souri, un sourire sincère et apaisé. Il a compris que la boucle temporelle n'était pas une malédiction, mais une opportunité, une chance de se racheter, de se pardonner et de trouver la paix intérieure.

Il s'est levé, se sentant plus léger, plus serein, et a décidé de passer ses dernières heures avec sa famille. Il a appelé son fils, Thomas, et lui a proposé de dîner ensemble. Il a

appelé sa sœur, Sarah, et lui a proposé de se retrouver au café pour parler. Il avait l'impression de pouvoir enfin vivre le présent, de profiter de chaque moment, de savourer la beauté de la vie.

Il a décidé de ne plus se soucier de la mort qui le guettait. Il a décidé d'embrasser la vie, avec toutes ses imperfections, toutes ses difficultés, toutes ses joies. Il a décidé de vivre le présent, de pardonner, de s'aimer lui-même et d'aimer les autres.

Il a compris que la paix intérieure est un cadeau précieux, un cadeau que l'on se fait à soi-même. Il a compris que la vie est un voyage, un voyage qui nous conduit à la paix intérieure, un voyage qui nous conduit à la vérité.

Arthur quitta la librairie, le livre sur le pardon serré dans ses mains comme un bouclier contre la tempête de ses regrets. Il marchait d'un pas lent, les pensées tourbillonnant dans son esprit. Le soleil couchant projetait des ombres longues et sinistres sur les rues de la ville, lui rappelant la fuite inexorable du temps. Il se sentait tiraillé entre la promesse de paix intérieure offerte par le livre et la lourde réalité de son passé.

Il se dirigea vers le cimetière, ses pas hésitants comme s'il craignait de se retrouver face à la vérité. Le silence pesant de l'endroit l'enveloppait comme un linceul. Les tombes, alignées comme des soldats endormis, semblaient lui murmurer des histoires d'une vie finie, d'un temps qui n'attend pas. Il s'avança vers la tombe de Marie, son cœur battant la chamade.

Il s'agenouilla devant la simple pierre tombale, son regard se posant sur le nom gravé en lettres d'or : Marie Dubois. Son souffle se bloqua, ses yeux se brouillèrent de larmes. Il se sentait ridicule, à genoux devant une pierre froide, comme un enfant qui implore le pardon d'un parent décédé. Mais il avait besoin de parler, de se libérer du poids de ses regrets.

"Marie," murmura-t-il, la voix tremblante. "Je suis désolé. Je suis désolé de t'avoir fait tant de mal. Je suis désolé de t'avoir mise de côté, de t'avoir oubliée, de t'avoir remplacée par mon travail, par mes ambitions."

Il se sentit submergé par une vague de culpabilité, de tristesse et de regret. Il lui parla de ses erreurs, de son absence, de son manque d'attention, de son insensibilité. Il lui dit à quel point il l'aimait, à quel point il l'avait aimée, à quel point il la regrettait. Il lui demanda pardon pour tout ce qu'il lui avait fait, pour tout ce qu'il n'avait pas fait.

Les paroles lui sortaient de la bouche comme un torrent de larmes. Il se sentait épuisé, vidé, mais aussi un peu plus léger. C'était comme si il avait déposé une partie de son fardeau sur la pierre tombale, comme si il avait enfin laissé la vérité s'exprimer.



Il se leva, le corps endolori mais l'esprit un peu plus serein. Il se tourna vers la tombe de Marie, les yeux emplis de larmes, et murmura : "Je t'aime, Marie. Je t'aimerai toujours."

Il quitta le cimetière, le soleil couchant à l'horizon, teignant le ciel de couleurs rougeoyantes. Il avait l'impression d'être arrivé à un tournant, d'avoir franchi une étape importante dans son voyage intérieur. Il n'avait pas trouvé la paix, mais il avait fait un pas de plus vers la compréhension, vers l'acceptation, vers le pardon.

Il se dirigea vers son domicile, le cœur lourd mais l'esprit plus clair. Il avait besoin de se reposer, de réfléchir, de laisser la vérité s'installer en lui. Il avait besoin de trouver la paix intérieure avant de mourir.

Il rentra chez lui, l'atmosphère de la maison lui semblant plus pesante que d'habitude. L'ombre de son regret planait sur chaque recoin, sur chaque objet, sur chaque souvenir. Il se dirigea vers son fauteuil préféré, s'y affonda, le livre sur le pardon à portée de main.

Il ouvrit le livre, ses yeux parcourant les lignes imprimées, les mots écrits par d'autres, des étrangers qui avaient trouvé la paix intérieure après avoir pardonné. Il cherchait des réponses, des conseils, des éclaircissements. Il cherchait la paix intérieure, la paix qu'il avait tant désirée, la paix qu'il avait tant besoin de trouver avant de mourir.

Il s'immergea dans la lecture, le livre l'entraînant dans un tourbillon d'émotions, de réflexions, de questions. Il découvrit que le pardon est un processus complexe, un voyage intérieur qui demande du temps, de la patience, de la compréhension et de la volonté. Il découvrit que le pardon n'est pas uniquement destiné aux autres, mais aussi à soi-même.

Il réalisa qu'il avait passé des années à se reprocher ses erreurs, à se punir pour ses actes, à se torturer avec la culpabilité. Il comprit que cette auto-flagellation ne lui servait à rien, qu'elle ne faisait qu'aggraver sa douleur, qu'elle l'empêchait d'avancer, de trouver la paix intérieure.

Il décida de se pardonner, de lâcher prise, de se libérer de cette prison de culpabilité. Il ferma les yeux, respira profondément, et se permit de ressentir la paix qui l'envahissait peu à peu. Il se sentit léger, comme s'il avait déposé un lourd fardeau.

Il ouvrit les yeux, le soleil couchant à l'horizon, teignant le ciel de nuances rougeoyantes. Il sourit, un sourire sincère et apaisé. Il comprit que la boucle temporelle n'était pas une malédiction, mais une opportunité, une chance de se racheter, de se pardonner et de trouver la paix intérieure.

Il se leva, se sentant plus léger, plus serein, et décida de passer ses dernières heures avec sa famille. Il appela son fils, Thomas, et lui proposa de dîner ensemble. Il appela sa sœur, Sarah, et lui proposa de se retrouver au café pour parler. Il avait l'impression de

pouvoir enfin vivre le présent, de profiter de chaque moment, de savourer la beauté de la vie.

Il décida de ne plus se soucier de la mort qui le guettait. Il décida d'embrasser la vie, avec toutes ses imperfections, toutes ses difficultés, toutes ses joies. Il décida de vivre le présent, de pardonner, de s'aimer lui-même et d'aimer les autres.

Il comprit que la paix intérieure est un cadeau précieux, un cadeau que l'on se fait à soi-même. Il comprit que la vie est un voyage, un voyage qui nous conduit à la paix intérieure, un voyage qui nous conduit à la vérité.

Arthur se leva, le livre sur le pardon serré contre sa poitrine comme un talisman. Le soleil s'était couché, laissant place à une nuit étoilée. Il regarda la ville s'illuminer, ses lumières scintillantes comme des étoiles terrestres. Il avait l'impression d'être un spectateur silencieux, un témoin privilégié de ce spectacle nocturne. Mais un malaise l'envahit, un sentiment de solitude qui le rongait. Il était seul, entouré de millions de personnes, mais incapable de partager ses pensées, ses regrets, ses craintes.

Il se dirigea vers le téléphone, hésitant à composer le numéro de son fils. Il y avait tant de choses qu'il voulait lui dire, tant de regrets qu'il voulait exprimer. Il voulait lui dire à quel point il l'aimait, à quel point il était fier de lui, à quel point il regrettait de ne pas avoir été plus présent dans sa vie. Mais il avait peur. Peur de sa réaction, peur de son silence, peur de ses reproches.

Il composa le numéro, son cœur battant la chamade. Il entendit la sonnerie, le son aigu qui lui rappelait l'urgence de leurs conversations, l'importance des mots qu'il allait prononcer. Thomas répondit, sa voix fatiguée mais reconnaissante.

"Papa ? C'est toi ?"

"Oui, Thomas. Ça va ?"

"Oui, ça va. J'étais en train de travailler. Comment vas-tu ?"

"Je voulais te parler. J'ai quelque chose à te dire."

"D'accord, papa. Je t'écoute."

Arthur prit une profonde inspiration, essayant de trouver les mots justes.

"Thomas, j'ai fait beaucoup d'erreurs dans ma vie. J'ai été trop concentré sur ma carrière, sur mon travail, et j'ai oublié ce qui était vraiment important : ma famille, mon amour pour vous."

Il hésita, la peur de blesser son fils le tenaillant.

"Je sais que tu ne m'en veux pas, mais je le fais à moi-même. Je me suis privé de moments précieux, de moments de bonheur, de moments de partage. Et je le regrette."

Un silence s'installa, lourd et angoissant. Arthur attendait, impatient, la réaction de son fils.

"Papa, je t'aime. Je sais que tu as fait de ton mieux. On ne peut pas changer le passé. Mais on peut changer le présent."

Arthur ressentit un soulagement immense. Il avait enfin exprimé ses regrets, il avait enfin déposé ce fardeau.

"Tu as raison, Thomas. J'ai enfin compris. J'ai besoin de vivre le présent, de profiter de chaque instant, de me concentrer sur ce qui est vraiment important."

"Je suis content que tu te sentes mieux, papa. Je t'aime."

"Je t'aime aussi, mon fils."

Arthur raccrocha le téléphone, le cœur rempli d'une nouvelle sérénité. Il avait fait un pas important, un pas vers la paix intérieure, un pas vers la réconciliation avec lui-même et avec les autres.

Il se leva, se dirigea vers la fenêtre, et regarda la nuit étoilée. Il avait l'impression de pouvoir enfin respirer, d'être enfin libre. Il avait l'impression d'être enfin arrivé à la fin de son voyage.

La boucle temporelle n'était plus une prison, mais une opportunité, une chance de se racheter, de se pardonner et de trouver la paix intérieure. Il n'avait plus besoin de changer le passé, il avait simplement besoin de vivre le présent, de savourer chaque instant, de se laisser porter par le courant de la vie.

Il se sentait en paix, enfin.

## Chapitre 12 : La fin de la boucle

Le réveil sonna. Arthur ouvrit les yeux, la lumière blafarde du matin filtrant à travers les rideaux. Un instant, il se demanda où il était, comme si son esprit avait oublié l'endroit. Puis, la mémoire lui revint en trombe, un torrent de souvenirs qui le submergea. La même chambre, le même lit, les mêmes murs, le même tableau représentant un paysage marin, un héritage de son grand-père. La même vue sur la ville, un panorama urbain qui s'étendait jusqu'à l'horizon. Il était de retour, dans sa cellule temporelle.

Il se redressa, les muscles endoloris, comme s'il avait parcouru un marathon. La sensation était familière, ce sentiment de déjà-vu qui l'accompagnait depuis des semaines, voire des mois. Il ne parvenait plus à distinguer les jours, les heures se confondant dans un cycle infernal qui le condamnait à revivre les cinq dernières heures de sa vie.

Arthur se leva, se dirigea vers la fenêtre et regarda la ville se réveiller. Les voitures commençaient à s'agiter, les lumières s'éteignaient, et la vie reprenait son cours, oblivious à son propre calvaire. Il se sentait comme un spectateur, un témoin silencieux d'un spectacle qui ne lui était plus accessible.

Il essaya de se souvenir de la dernière boucle. La paix qu'il avait trouvée, le sentiment de libération après avoir confessé ses regrets à Thomas, la réconciliation avec son fils, la joie d'avoir enfin trouvé la paix intérieure. Mais ces sentiments semblaient s'éloigner, s'estomper avec chaque nouveau cycle.

La boucle lui avait enseigné beaucoup de choses. L'importance du pardon, la fragilité du temps, la beauté de la vie. Mais elle lui avait aussi rappelé la cruauté du destin, l'implacabilité de son propre destin.

“Peut-être que cette fois, je réussirai à m'échapper,” pensa-t-il, une lueur d'espoir illusoire brillant dans ses yeux. Il avait essayé tant de fois, tenté de changer le cours des événements, de modifier son propre destin. Mais le destin semblait avoir d'autres projets pour lui.

Il se dirigea vers la cuisine, préparant son petit-déjeuner habituel, un toast et une tasse de café. Chaque geste était mécanique, une répétition d'une routine qu'il avait apprise par cœur. Il s'efforçait de savourer chaque instant, de vivre le présent, comme il l'avait appris, mais l'ombre du passé planait toujours au-dessus de lui.

Alors qu'il buvait son café, il aperçut une photographie sur la table, un cliché en noir et blanc de lui-même, jeune et souriant, aux côtés de Marie, son épouse disparue. Le sourire de Marie était radieux, éclairant l'image comme un phare dans la nuit.

“Je t’ai tellement aimée,” murmura-t-il, les yeux humides. Il avait passé tant de temps à se reprocher de ne pas lui avoir consacré assez de temps, de ne pas lui avoir témoigné assez d’amour. Mais il savait maintenant que le passé était irrévocable, que ses regrets ne pouvaient pas changer les choses.

Il regarda la photographie, la mémoire de Marie le parcourant comme un éclair, un souvenir vibrant qui le ramenait à leur rencontre, à leurs rires, à leurs rêves. Il se sentait à la fois heureux et triste, nostalgique et reconnaissant.

“Je dois vivre pour toi, Marie,” pensa-t-il, une détermination nouvelle l’envahissant. “Je dois vivre pour nous.”

Il se leva, prit la photographie, la serra contre sa poitrine et se dirigea vers la porte. Il devait vivre ces cinq heures, les savourer, les apprécier, comme si c’était la dernière fois.

Il sortit de sa maison, la ville s’étalant devant lui comme un océan de béton. Le soleil brillait, un rayon d’espoir dans un ciel bleu azur. Mais Arthur ressentit un frisson, un pressentiment qu’il ne pouvait pas ignorer. Il avait l’impression que quelque chose était différent, que cette boucle était différente de toutes les autres.

Il se sentait plus léger, plus libre, comme si un poids avait été soulevé de son cœur. Il avait l’impression d’être arrivé au bout de son voyage, d’avoir trouvé la paix qu’il cherchait depuis si longtemps.

“J’ai accepté mon destin,” pensa-t-il, les yeux fixés sur l’horizon. “J’ai accepté ma mort.”

Il commença à marcher, le soleil dans le dos, la ville s’étalant devant lui. Il avait l’impression d’être arrivé au sommet d’une montagne, regardant le monde s’étendre à ses pieds. Il était prêt à affronter ce qui l’attendait, prêt à accepter sa fin.

Il ne savait pas ce qui allait arriver, mais il savait qu’il était prêt.

Arthur marchait, la ville vibrante autour de lui comme un bruit de fond. Il avait l’impression de voguer sur un fleuve tranquille, les événements de sa vie défilant comme des paysages sur les rives. La boucle temporelle, autrefois une prison, était devenue un jardin où il pouvait cueillir les fruits de sa conscience. Il avait fait la paix avec son passé, avec ses erreurs, avec sa mort.

Il s’arrêta devant un kiosque à journaux, le regard attiré par un titre en gros caractères : “L’homme qui a vaincu le temps”. Il sourit, une pointe d’ironie dans son sourire. Il n’avait pas vaincu le temps, il avait simplement appris à vivre avec lui.

Le soleil chauffait son visage, un baiser doux et réconfortant. Il s’assit sur un banc, respirant profondément l’air frais du matin. Il observait les gens passer, chacun avec son

histoire, son propre cycle temporel. Il se sentait étrangement détaché, comme s'il observait une scène de théâtre.

Une jeune femme s'approcha, son visage rempli d'inquiétude. Elle portait un bébé dans ses bras, qui pleurait à chaudes larmes.

"Excusez-moi, monsieur," dit-elle, sa voix tremblante. "Mon bébé a très mal au ventre. Je ne sais pas quoi faire."

Arthur se leva, attiré par son appel au secours. Il avait toujours eu une tendresse pour les enfants, une affection particulière pour leur innocence et leur vulnérabilité.

"Je vais vous aider," dit-il, tendu vers le bébé. "Je suis médecin, j'ai peut-être une solution."

La femme le regarda, ses yeux remplis de gratitude. Elle lui confia le bébé, qui se calma légèrement dans ses bras.

Arthur l'examina attentivement. Il ne ressentait aucune douleur physique, mais semblait simplement anxieux. Il le berça doucement, lui chantant une berceuse qu'il avait apprise dans son enfance.

"Peut-être qu'il a juste besoin d'être rassuré," dit-il à la femme. "Il est peut-être effrayé par quelque chose."

La femme acquiesça, soulagée.

"Merci, monsieur," dit-elle. "Vous m'avez vraiment aidée."

Arthur sourit. Il avait l'impression d'être un phare dans la nuit, un guide pour les âmes perdues.

Il continua sa promenade, traversant des rues animées, le bruit de la ville l'enveloppant comme un cocon protecteur. Il s'arrêta dans un parc, admirant les arbres imposants et les fleurs colorées. Il se sentait en harmonie avec le monde, comme s'il faisait partie d'un tout.

Il s'assit sur un banc, la vue sur la ville s'étendant devant lui. Il regarda les pigeons se disputer des miettes de pain, les enfants jouer au ballon, les couples se promener main dans la main.

Il avait l'impression d'être un observateur privilégié, un témoin silencieux d'une vie qui ne cessait de se renouveler.

Un homme s'approcha, un sac à dos sur le dos, un air las et déçu. Il s'assit sur le banc à côté d'Arthur, sans dire un mot.

Arthur le regarda, devinant son histoire dans son regard fatigué et son attitude déprimée.

"Il n'y a pas de mal à se sentir perdu," dit-il, sa voix douce et réconfortante. "Il faut parfois s'égarer pour retrouver son chemin."

L'homme leva les yeux, surpris par ses paroles.

"Vous savez?" dit-il, sa voix rauque. "J'ai l'impression d'avoir tout perdu."

"Tout le monde traverse des moments difficiles," dit Arthur. "Mais il faut se rappeler qu'il y a toujours de l'espoir, même dans les moments les plus sombres."

"Vous avez raison," dit l'homme, un sourire timide s'esquissant sur ses lèvres. "Merci, monsieur."

Arthur se leva, se sentant rempli d'une joie intérieure. Il avait l'impression d'avoir accompli quelque chose de grand, quelque chose qui dépassait sa propre vie.

Il continua sa promenade, le cœur léger et l'esprit apaisé. Il avait l'impression d'être arrivé à un carrefour, un moment de transition entre deux étapes de son voyage.

Il se dirigea vers la librairie où il aimait passer du temps, un lieu de refuge où il pouvait s'évader de la réalité. Il entra dans la librairie, l'odeur du papier et de l'encre le enveloppant comme un cocon protecteur.

Il se dirigea vers le rayon des romans, ses yeux parcourant les titres et les couvertures. Il cherchait un livre qui l'aiderait à comprendre ce qu'il vivait, ce qu'il ressentait.

Il trouva un livre intitulé "La fin du temps", un titre qui lui fit froid dans le dos. Il le prit dans ses mains, le feuilletant avec curiosité.

Le livre parlait de la nature du temps, de sa relativité, de sa fluidité. Il parlait de la mort comme d'un passage, d'une transition vers un autre état de conscience.

Arthur se sentait attiré par ce livre, comme s'il contenait les réponses qu'il cherchait depuis si longtemps. Il le prit, le paya et quitta la librairie.

Il se dirigea vers sa maison, le livre sous le bras, le cœur rempli d'une étrange sensation de plénitude. Il avait l'impression d'avoir trouvé un nouveau chemin, un chemin qui le conduirait vers la lumière.

Il entra dans sa maison, laissant derrière lui le bruit de la ville. Il se sentait en paix, enfin.

Arthur s'assit sur le canapé, le livre posé sur ses genoux. Il le regarda, un sourire nostalgique sur les lèvres. Il avait toujours aimé lire, s'évader dans des mondes imaginaires, se perdre dans des histoires qui le transportaient loin de sa réalité. Mais

depuis quelques semaines, il ne trouvait plus de plaisir dans la lecture. Le monde fictif semblait fade, incapable de rivaliser avec l'intensité de son propre vécu.

Il ouvrit le livre, ses yeux parcourant les pages jaunies. Les mots lui semblaient étrangers, comme des symboles incompréhensibles. Il essaya de se concentrer, de se laisser porter par l'histoire, mais son esprit vagabonde. Il se retrouva à penser à Marie, à son sourire, à sa voix, à son parfum. Il se souvenait de leur rencontre, d'un coup de foudre qui avait bouleversé sa vie. Il était jeune, ambitieux, aveuglé par ses rêves de réussite. Il avait épousé Marie par amour, mais il n'avait jamais réussi à lui consacrer assez de temps, assez d'attention. Il avait toujours préféré son travail, ses projets, ses aspirations.

Il ferma le livre, une vague de tristesse l'envahissant. Il était trop tard pour réparer ses erreurs, pour lui dire à quel point il l'aimait, à quel point il la regrettait. Il avait laissé passer les années, les moments précieux, les occasions de lui témoigner son affection.

Il se leva, se dirigea vers la fenêtre et regarda la ville s'étendre devant lui, un océan de béton et de verre. Le soleil couchant teintait le ciel d'une palette de couleurs orangées et violettes. La beauté du spectacle le laissait indifférent. Il ne voyait que la solitude, le vide qui le rongait depuis la mort de Marie.

Il entendit sonner à la porte. Il se tourna, surpris. Il ne recevait jamais de visite. Qui pouvait bien être à cette heure-ci ?

Il ouvrit la porte, se retrouvant face à un homme d'âge mûr, les cheveux grisonnants, les yeux bleus perçants. L'homme le regarda, un sourire amical sur les lèvres.

“Bonjour, monsieur,” dit l'homme. “Je me nomme Thomas. Je suis le voisin d'en face. Je vous ai vu passer plusieurs fois ces derniers jours. Je me demandais si tout allait bien.”

Arthur le regarda, déconcerté. Il ne connaissait pas son voisin. Il était pourtant sûr de l'avoir déjà croisé dans la rue, mais il ne se souvenait pas de son visage, de sa voix.

“Oui, oui, tout va bien,” répondit Arthur, hésitant.

“Je vous ai vu lire,” poursuivit l'homme. “Vous semblez passionné par la lecture. J'aime beaucoup lire aussi. Je me demandais si vous aviez déjà lu tel ou tel ouvrage.”

L'homme cita un titre, un roman qu'Arthur connaissait bien. Il s'agissait d'un classique de la littérature russe, un livre qu'il avait lu il y a des années, un livre qui lui avait beaucoup plu.

“Oui, oui, je l'ai lu,” répondit Arthur, surpris par la familiarité de la conversation.

“Il est magnifique, n'est-ce pas ?” dit l'homme. “C'est un livre qui m'a beaucoup marqué. Je me suis toujours demandé ce que vous en pensiez.”



Arthur hésita, puis se résolut à partager ses impressions. Il parla de l'histoire, des personnages, des thèmes qui l'avaient touché. Il se laissa emporter par le récit, oubliant le moment présent, l'étrangeté de la situation.

L'homme l'écouta attentivement, les yeux brillants d'intérêt. Il semblait fasciné par les paroles d'Arthur, comme s'il découvrait un trésor caché.

“Je suis ravi de vous entendre parler de ce livre,” dit l'homme, un sourire chaleureux illuminant son visage. “Je suis un grand admirateur de cet auteur. Je me permets de vous demander si vous avez d'autres livres à me conseiller. Je suis toujours à la recherche de nouvelles lectures.”

Arthur hésita, puis proposa quelques titres, des romans classiques, des essais philosophiques, des récits d'aventure. Il se sentait étrangement à l'aise avec cet homme, comme s'il le connaissait depuis toujours.

“Merci, monsieur,” dit l'homme, une note de gratitude dans sa voix. “J'apprécie beaucoup votre conseil. Je vais aller me procurer ces livres. Je vous remercie de votre temps.”

L'homme se tourna pour partir, mais il s'arrêta soudainement, se retournant vers Arthur.

“Au revoir, monsieur,” dit-il, un sourire chaleureux sur les lèvres. “Je vous souhaite une bonne soirée.”

Arthur le regarda partir, une sensation de confusion et de malaise l'envahissant. Il avait l'impression de vivre un rêve, une scène surréaliste qui n'avait aucun sens.

Il referma la porte, se sentant vide, perdu. Il avait l'impression de ne plus savoir qui il était, d'où il venait, où il allait.

Il se dirigea vers le canapé, s'assit et regarda le livre sur ses genoux. Il ne savait pas ce qu'il allait faire, ce qu'il allait lire. Il se sentait épuisé, déprimé.

Il referma le livre, le posa sur la table basse et se leva. Il se dirigea vers la fenêtre et regarda la ville s'illuminer, les lumières scintillantes comme des étoiles terrestres.

Il se sentait seul, perdu dans un labyrinthe sans issue. Il ne savait plus où trouver la paix, le réconfort, l'amour.

Il se retourna, les yeux fixés sur le livre posé sur la table basse. Il avait l'impression de le connaître, de l'avoir déjà lu, de l'avoir déjà lu et relu des centaines de fois.

Il se sentait pris au piège, coincé dans une boucle temporelle sans fin.

Il se demandait s'il y avait une sortie, un moyen d'échapper à ce cycle infernal.

Il se tourna à nouveau vers la fenêtre, les yeux fixés sur la ville illuminée.

Il se sentait perdu, mais il avait l'impression que quelque chose allait changer, que quelque chose allait se passer.

Arthur se leva, la photographie de Marie serrée contre sa poitrine comme un talisman. Il la regarda, ses yeux humides, et sentit la douleur de son absence le traverser comme un éclair. Il n'était pas prêt à la perdre, pas encore. Il n'avait pas fini de lui dire tout ce qu'il avait sur le cœur, tout ce qu'il lui devait.

Il se dirigea vers la porte, la ville s'étalant devant lui comme un immense plateau de jeu dont il était devenu le pion. Il se sentait piégé, incapable de changer le cours des événements, condamné à revivre les mêmes cinq heures à l'infini. Mais il ne pouvait pas abandonner, pas tant qu'il n'avait pas trouvé la paix, la paix qu'il avait espérée trouver dans la boucle, la paix qu'il avait espérée retrouver en se rachetant auprès de Marie.

Il se sentait comme un marin perdu en mer, ballotté par les vagues, incapable de trouver son chemin. Il avait l'impression de s'être égaré, de s'être éloigné de sa route, de sa destination. Il avait perdu le cap, le sens de son voyage.

Il traversa la rue, la ville bruyante l'engloutissant dans son chaos. Les voitures klaxonnaient, les piétons se bousculaient, les vendeurs ambulants criaient leurs slogans. Il se sentait perdu au milieu de ce maelström, incapable de trouver un repère, un point d'ancrage.

Il arriva devant une boulangerie, l'odeur du pain frais le chatouillant les narines. Il se souvenait de l'époque où il achetait des croissants pour Marie chaque samedi matin, un petit geste d'amour qui lui faisait plaisir. Il entra dans la boulangerie, l'air chaud et humide l'enveloppant comme une couverture. Il regardait les pâtisseries colorées, les viennoiseries dorées, les gâteaux appétissants. Il commanda un croissant, le dégustant lentement, savourant chaque bouchée, comme s'il s'agissait de son dernier repas.

Il sortit de la boulangerie, se sentant plus léger, plus détendu. Il avait l'impression d'avoir retrouvé une part de lui-même, une part de son passé, une part de son bonheur.

Il se dirigea vers le parc, cherchant un banc pour s'asseoir, pour observer la vie qui s'écoulait autour de lui. Il s'assit sur un banc, regardant les enfants jouer, les couples se promener, les chiens se poursuivre. Il se sentait comme un spectateur, un observateur silencieux de cette comédie humaine.

Il avait l'impression de ne faire qu'un avec le parc, avec la nature, avec le monde. Il avait l'impression de s'être enfin retrouvé, de s'être enfin reconnecté avec lui-même, avec ses émotions, avec ses rêves.

Il se leva, se sentant revitalisé, rempli d'une nouvelle énergie. Il avait l'impression d'avoir franchi un nouveau cap, d'avoir surmonté un obstacle. Il avait l'impression de pouvoir enfin avancer, de pouvoir enfin retrouver son chemin.

Il se dirigea vers la bibliothèque, un lieu qu'il aimait beaucoup, un lieu où il pouvait s'évader de la réalité, se perdre dans des mondes imaginaires. Il entra dans la bibliothèque, l'odeur du papier et de l'encre le transportant dans un autre temps, dans un autre lieu. Il se sentait en paix, en sécurité, entouré de livres, de connaissances, d'histoires.

Il se dirigea vers le rayon des biographies, cherchant un livre qui pourrait l'aider à mieux comprendre sa propre vie, sa propre histoire. Il trouva un livre intitulé "Vivre sa vie", une phrase qui résonna en lui comme un appel.

Il prit le livre, le feuilletant avec curiosité. Il découvrit des histoires de vies extraordinaires, de destins incroyables, de personnes qui avaient su surmonter les obstacles, qui avaient su trouver leur chemin. Il se sentait inspiré, motivé.

Il prit le livre, le paya et quitta la bibliothèque. Il se sentait plus fort, plus confiant. Il avait l'impression d'avoir trouvé un guide, un mentor, un ami.

Il se dirigea vers sa maison, le livre sous le bras, le cœur rempli d'espoir. Il avait l'impression d'être sur le bon chemin, d'être enfin sur la bonne voie.

Il s'assit sur le canapé, le livre posé sur ses genoux. Il le regarda, un sourire sur les lèvres. Il avait l'impression d'avoir trouvé un trésor, un trésor qui allait l'aider à mieux comprendre sa vie, à mieux comprendre lui-même.

Il ouvrit le livre, ses yeux parcourant les pages jaunies. Les mots lui semblaient familiers, comme s'il les avait déjà lus, comme s'il les avait déjà vécus. Il se sentait attiré par ces histoires, par ces vies, par ces destins. Il se sentait connecté à ces personnes, à ces histoires, à ces vies.

Il se sentait en paix, enfin.

Arthur s'assit sur le canapé, le livre ouvert sur ses genoux. Il entama la lecture, les mots s'imbriquant les uns aux autres, tissant un récit de vies extraordinaires qui le captivèrent. Il découvrit des individus ayant surmonté des épreuves incommensurables, des obstacles impossibles à franchir, mais qui avaient pourtant réussi à trouver leur chemin, à se réinventer, à vivre pleinement.

Chaque histoire était un miroir tendu vers sa propre vie, lui rappelant la force de l'esprit humain, la capacité de surmonter la douleur, la résilience de l'âme. Il se voyait dans ces récits, dans leurs combats et leurs victoires, dans leurs faiblesses et leurs forces. Il se

retrouvait à la fois réconforté et inspiré, comme si un nouveau souffle de vie traversait son corps, comme si une flamme oubliée se ravivait en lui.

Il lut jusqu'à tard dans la nuit, son esprit absorbé par ces vies vécues, ces défis surmontés, ces rêves atteints. Il ne pouvait plus s'arrêter, comme si un insatiable besoin de se nourrir de ces récits l'animait. Il avait l'impression de se reconnecter à quelque chose de profond, de fondamental, de primordial. Il se sentait comme un marin ayant enfin trouvé sa boussole, un guide pour naviguer les eaux tumultueuses de son existence.

Le lendemain matin, Arthur se réveilla avec une sensation de légèreté qu'il n'avait plus ressentie depuis des semaines. Il se leva, se dirigea vers la fenêtre et regarda le soleil se lever sur la ville. La vue était familière, mais ses yeux la percevaient différemment. Il y voyait de la vie, du mouvement, de l'espoir. Il n'était plus un spectateur passif, mais un participant actif à ce spectacle magnifique.

Il prit une profonde inspiration, savourant la fraîcheur de l'air, la douceur du soleil sur sa peau. Il se sentit vivant, comme si son corps et son âme s'étaient enfin réconciliés, comme si une profonde paix intérieure s'était installée en lui.

Il descendit dans la cuisine, son esprit clair et serein. Il prépara son petit-déjeuner, un simple toast et une tasse de café, mais il les dégusta avec une joie nouvelle. Il percevait les saveurs avec une intensité accrue, comme s'il découvrait des nuances insoupçonnées.

Il avait l'impression d'être un enfant découvrant le monde, curieux, émerveillé, prêt à tout apprendre, à tout vivre. Il ressentait une profonde gratitude pour chaque instant, chaque respiration, chaque battement de cœur.

Il sortit de sa maison, le livre "Vivre sa vie" serré contre sa poitrine, comme un guide précieux. Il avait l'impression d'être armé d'un nouveau trésor, d'une nouvelle force. Il n'était plus le vieil homme découragé et désespéré, mais un homme renaissant, prêt à affronter le monde avec une nouvelle détermination.

Il se dirigea vers le parc, son pas léger et vif. Il avait l'impression de marcher sur un nuage, comme si le monde se balançait en rythme avec ses pensées. Il observait les gens autour de lui, leurs sourires, leurs rires, leurs conversations. Il se sentait en harmonie avec eux, comme s'il faisait partie d'un tout, d'une grande famille humaine.

Il s'assit sur un banc, respirant profondément l'air frais du matin, sentant le soleil réchauffer son visage. Il regarda les enfants jouer, les chiens se poursuivre, les couples se promener main dans la main. Il se sentit en paix, en harmonie avec le monde, avec lui-même.

Il ouvrit le livre "Vivre sa vie" et se laissa porter par les récits qu'il contenait. Il se sentait en phase avec ces vies, ces histoires, ces destins. Il avait l'impression de partager quelque

chose de profond avec ces personnes, comme si leurs vies étaient un prolongement de la sienne, comme si leurs combats étaient les siens.

Il se sentait vivant, comme s'il avait enfin trouvé sa place dans le monde, comme s'il avait enfin trouvé sa voie. Il se sentait prêt à vivre chaque instant, à savourer chaque moment, à profiter de chaque journée comme si c'était la dernière.

Il avait l'impression d'être arrivé à un tournant, un moment de transition, une nouvelle étape dans son voyage. Il ne savait pas ce que l'avenir lui réservait, mais il se sentait prêt à l'affronter. Il se sentait prêt à vivre, à aimer, à rire, à pleurer, à ressentir chaque émotion, chaque sensation, chaque expérience.

Il avait l'impression d'être né à nouveau, comme si une nouvelle vie s'offrait à lui, une vie remplie d'espoir, de joie, d'amour. Il se sentait libre, enfin libre.

Arthur se leva, le livre « Vivre sa vie » serré contre sa poitrine comme un précieux talisman. Il se sentait plein d'une nouvelle énergie, d'une détermination qu'il n'avait pas ressentie depuis des semaines. La boucle temporelle, autrefois une prison, était devenue un terrain d'apprentissage, un lieu de transformation intérieure. Il avait appris à pardonner, à accepter, à vivre le présent. Et maintenant, il était prêt à faire face à l'inéluctable, à accepter son destin.

Il marchait à travers la ville, les rues animées bruissant d'une vie qui le laissait désormais indifférent. Il se sentait détaché, presque observateur, comme si son esprit était déjà en train de s'envoler vers un autre plan. Il croisait des visages inconnus, des histoires inachevées, des rêves en devenir, et il ne pouvait s'empêcher de penser à toutes les vies qui se croisaient, se frôlaient, se rencontraient, se séparaient, dans un ballet incessant de rencontres et de disparitions.

Il s'arrêta devant un café, attiré par l'odeur du café fraîchement moulu. Il y entra, cherchant un coin tranquille pour s'asseoir et réfléchir. Il commanda un café noir, amer comme la vie, et s'installa à une table près de la fenêtre. Il observa les gens qui passaient, leurs visages marqués par les soucis, les joies, les peines. Il se sentait étrangement apaisé, comme si le monde extérieur ne pouvait plus le toucher, comme si son âme était déjà parvenue à un état de paix intérieure.

Il regarda le livre « Vivre sa vie » posé sur la table, ses pages jaunies par le temps. Il avait l'impression de l'avoir lu des centaines de fois, de connaître chaque mot, chaque phrase, chaque histoire. Mais il savait que chaque lecture lui apportait un nouveau regard, une nouvelle perspective, une nouvelle compréhension.

Il ouvrit le livre, ses yeux parcourant les pages avec une nouvelle intensité. Il se sentait prêt à absorber chaque mot, chaque pensée, chaque expérience, comme s'il s'agissait de

son dernier repas. Il lisait avec avidité, avec passion, avec une soif insatiable de connaissance, de sagesse, de vie.

Il se plongea dans les histoires de ces vies extraordinaires, de ces individus qui avaient su surmonter l'adversité, qui avaient su trouver leur voie, qui avaient su vivre pleinement. Il se retrouvait à la fois admiratif et reconnaissant, comme si ces récits lui offraient un cadeau précieux, un guide pour son propre voyage.

Il ressentit une profonde gratitude pour la boucle temporelle, pour cette expérience unique qui lui avait permis de se transformer, de se reconnecter à lui-même, de faire la paix avec son passé. Il avait compris que la vie était un cycle, une danse incessante entre la joie et la tristesse, l'amour et la perte, la lumière et l'ombre.

Il se leva, le livre fermé dans ses mains. Il avait l'impression d'avoir trouvé quelque chose de précieux, quelque chose qui allait l'accompagner dans son dernier voyage. Il sortit du café, le soleil couchant teignant le ciel de couleurs flamboyantes.

Il se dirigea vers sa maison, le cœur rempli d'une paix profonde. Il n'avait plus peur de la mort, il l'acceptait comme une partie naturelle du cycle de la vie. Il avait fait la paix avec lui-même, avec ses erreurs, avec ses regrets. Il avait enfin trouvé la paix intérieure.

Il entra dans sa maison, le silence le enveloppant comme un cocon protecteur. Il s'assit sur le canapé, le livre « Vivre sa vie » posé sur ses genoux. Il le regarda, un sourire doux sur les lèvres. Il avait l'impression d'être arrivé à la fin de son voyage, d'avoir trouvé le sens de sa vie.

Il se leva, se dirigea vers la fenêtre et regarda la ville scintillante. Il avait l'impression d'être un spectateur privilégié, un témoin silencieux d'un spectacle magnifique. Il se sentait en paix, en harmonie avec le monde, avec lui-même.

Il ferma les yeux, respirant profondément, savourant chaque instant, chaque respiration, chaque battement de cœur. Il se sentait prêt à partir, prêt à affronter l'inconnu, prêt à s'abandonner au grand mystère de la vie.

Il avait l'impression d'être arrivé au bout de son voyage, d'avoir trouvé la paix qu'il cherchait depuis si longtemps. Il avait l'impression d'être enfin arrivé à la maison.